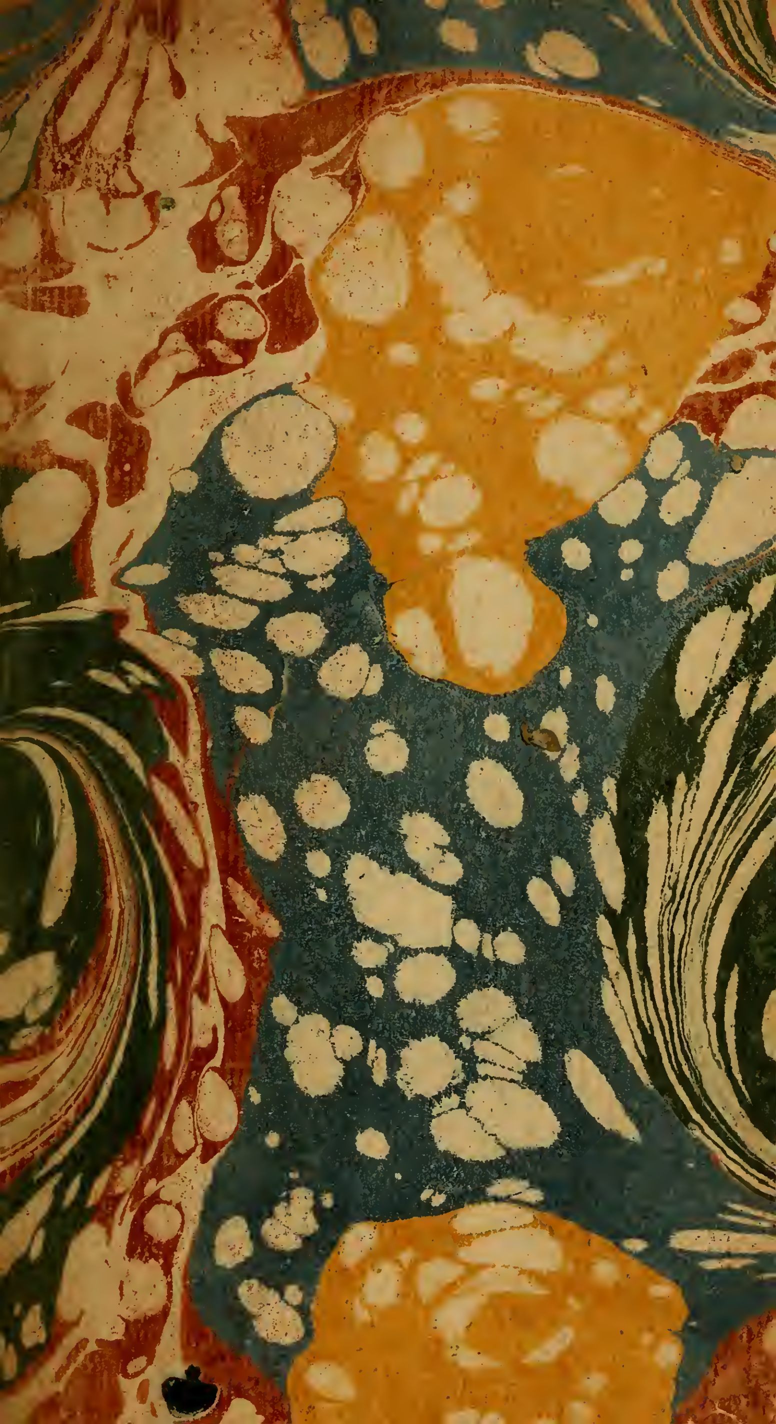

FIDE ET FORTITUDINE



LE THEATRE ANGLOIS.

LE
THEATRE ANGLOIS.

. . . . . . Non verbum reddere verbo.

TOME VIII.



A LONDRES,

M. DCC. XLIX.

L'ADULTERE INNOCENT,

COMI-TRAGEDIE

DE

M. SOUTHERNE.

Pellex ego facta mariti.
Ovid.





PERSONNAGES.

LE COMTE BAUDUIN.
BIRON, Epoux d'Iſabelle, crû mort.
CARLOS, Frere de Biron.
VILLEROY, Amant d'Iſabelle.
FREDERIC, Ami de Carlos.
FERNAND, Mari de Julie.
FABIEN, Fils de Fernand.
JAQUELIN, Laquais de Frederic.
SAMPSON, Portier du Comte Bauduin.
LE FILS d'ISABELLE, & de BIRON.
BELFORT, Ami de Biron.
PEDRE, Laquais de Carlos.
ISABELLE.
JULIE, Epouſe de Fernand.
VICTOIRE, Fille de Fernand.
LA NOURRICE de Biron.

OFFICIERS, DOMESTIQUES, &c.

La Scene eſt à Bruxelles.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente une ruë de Bruxelles.

FABIEN. FREDERIC. JAQUELIN.

FABIEN, *à part.*



E suis bien malheureux!

FREDERIC.

De quoi donc s'agit-il, mon cher Fabien?

FABIEN.

D'une petite maladie contagieuse, qui avant qu'il soit deux jours fera fuir tous mes amis, après un leger

compliment de condoléance, qui me laiſſera dans le doux eſpoir de ne les revoir jamais.

FREDERIC.

Toujours la vieille querelle avec ton pere ?

FABIEN.

Tu l'as dit : mon très-libéral, très-ſcrupuleux, & très-cher pere, vient de me mettre hors de chez lui, & de me prier très-poliment de chercher fortune ailleurs.

FREDERIC.

Oh, tu dois t'attendre à être deshérité encor deux ou trois fois de ſa part, ne ſeroit-ce que pour éprouver ta ſoumiſſion, & toujours ſans t'en trouver mieux .... Mais, pour cette fois, il prend mal ſon tems. Que deviendront nos Dames ?

FABIEN.

C'eſt ce qui m'inquiete. Il me met à la porte juſtement dans le tems où j'eſpérois le plus d'affranchir ma belle-mere, ma ſœur, & moi-même de ſon injuſte tyrannie. J'ai pouſſé mon projet auſſi loin que je l'ai pû : c'eſt à vous, & à Carlos, à le mettre à exé-

cution. Voilà une lettre de ma sœur.

(Il lui donne la Lettre.)

Elle a besoin de votre secours; & je la crois disposée à fuir avec vous dès que l'occasion s'en présentera.

FREDERIC.

Je me suis arrangé en conséquence; & j'avois aussi préparé cette lettre.... *(Il cherche dans sa poche.)* Mais, à présent, comment la faire tenir ?....

JAQUELIN.

Je crois, Monsieur, que cela tombe dans mon département. Je m'en charge.

FREDERIC.

J'apperçois de loin ton pere: il seroit comique de l'en rendre lui-même le porteur.

JAQUELIN.

C'est bien pensé, Monsieur; & je vous garantis qu'il le sera. Donnez, donnez la lettre: j'en fais mon affaire.

FREDERIC, *cherchant en vain.*

Je l'ai, sans doute, laissée sur ma table. Dépêche, Jaquelin; cours vîte la chercher.

FABIEN.

Adieu: je vous souhaite, ainsi qu'à

Carlos, une prompte réussite... Quand la révolte est générale, le pardon doit s'en ensuivre.

SCENE II.

FERNAND. FREDERIC.

FERNAND.

N'Ai-je point entrevû de loin mon coquin ? . . . Monsieur, n'est-ce point Fabien qui vous parloit dans le moment ?

FREDERIC.

Votre fils Fabien, Monsieur ? Oui, il ne fait que de partir.

FERNAND.

Mon fils ! Il peut l'être si vous voulez : mais je le désavouë.

FREDERIC.

C'est ce que j'ai appris ; & il me paroît bien facheux qu'un si aimable garçon ait encouru la disgrace de son pere,

Fernand trouve mauvais que Frederic excuſe le libertinage, & les folles dépenſes de ſon fils. Il l'accuſe lui-même d'en vouloir à ſa fille, & peut-être à ſa femme. Frederic l'amuſe en feignant de vouloir lui emprunter de l'argent. Pendant ce long colloque, dans lequel le Vieillard ſignale toute ſa jalouſie, ſon avarice, & ſa mauvaiſe humeur, Jaquelin revient, & attache la lettre de ſon Maître pour *Victoire* au dos de Fernand, qui s'appercevant enfin qu'on ſe moque de lui, ſe hâte de rentrer dans ſa maiſon. Frederic ne doute pas que la lettre ne ſoit remiſe à *Victoire*, attendu que tout ce qui compoſe la maiſon de Fernand conſpire contre lui. Villeroy, & Carlos paroiſſent. Frederic ſe retire dans un coin du Théâtre avec Jaquelin, à qui il donne ſes ordres pour encourager Fabien à hâter le ſuccès de leur entrepriſe.

SCENE III.

VILLEROY. CARLOS. FREDERIC.

CARLOS, *à Villeroy.*

UNe conſtance auſſi éprouvée va vous faire un grand nom chez les femmes.

VILLEROY.

Je ne veux que toucher le cœur d'Isabelle.

CARLOS.

Il ne faut que persévérer : Troye à la fin fut prise.

VILLEROY.

J'aime Isabelle depuis sept ans, & je ne vis encor que d'espérance !

CARLOS.

Eh bien, de l'espérance fondée à la possession, il n'y a plus qu'un pas.

VILLEROY.

Mais je crains que cette espérance ne naisse bien plus de mes désirs, que des siens !

CARLOS.

Tout ce que j'en sçais moi, c'est que le sexe est variable ; qu'on ne peut prescrire aucune méthode certaine pour lui plaire ; & que la régle la plus sur c'est d'étudier, de saisir son foible, & d'en profiter. Les femmes, ainsi que nous, ont leur moment ; & ce moment arrive souvent lorsque nous l'attendons le moins.

VILLEROY.

Que je ſerois heureux ſi je pouvois le faire naître !

CARLOS.

Perſévérez, vous dis-je ; & j'en réponds.

VILLEROY.

Je vais la voir.

CARLOS.

Comptez du moins ſur le peu de crédit que ma qualité de ſon beau-frere peut me donner ſur ſon eſprit.

VILLEROY.

Je connois les vuës qui vous font agir, & je vous en remercie.

CARLOS.

Vous ſerez bientôt ſon époux, ou je n'y pourrai rien.

SCENE IV.

CARLOS. FREDERIC.

CARLOS.

QU'en dis-tu, Frederic ? N'eſt-il

pas honnête à moi de ſonger à bien pourvoir la veuve de mon frere aîné ?

FREDERIC.

Vous travaillez à faire réuſſir un marché, dont vous tirerez tout le profit : rien de plus généreux !

CARLOS.

Si je ſuis parvenu à la chaſſer de notre maiſon, je la mets du moins aujourd'hui dans celle de Villeroy. Qu'a-t'on à dire ?

FREDERIC.

Que vous entendez vos intérêts !

CARLOS.

Oh, c'eſt ce que ma qualité de cadet m'a forcé d'apprendre, dès l'enfance.

FREDERIC.

A propos, j'ai bien des nouvelles à vous dire de Fernand & de ſa famille. Son épouſe & ſa fille ſont dans la plus grande deſolation. C'eſt à nous de les ſecourir ; ainſi quand les affaires d'Iſabelle & de Villeroy vous laiſſeront quelque loiſir, Julie compte ſur vous.

CARLOS.

J'ai bien de l'occupation maintenant.... mais je m'en ſouviendrai.

SCENE V.

Le Théâtre repreſente l'intérieur de la Maiſon de Fernand.

CE jaloux Vieillard accable ſa femme & ſa fille de reproches & d'injures, & menace de les reſſerrer plus que jamais. Cependant Victoire apperçoit, & prend la lettre que Jaquelin lui avoit attachée derriere le dos. Elle en rit de tout ſon cœur avec ſa belle-mere. Fernand, allarmé de leur joye, les chaſſe chacune dans leur chambre.



SCENE VI.

Le Théâtre repreſente une ruë, & la façade du Palais du Comte Bauduin.

VILLEROY. ISABELLE, *& ſon Fils.*

ISABELLE.

HElas, pourquoi me ſuivez-vous encore ? Ignorai-je que je ſuis hors d'état de m'acquitter jamais de tout ce que je vous dois ? N'ai-je pas trouvé en vous plus qu'un frere ? Dans l'excès de ma miſére, dans cet état déplorable où tout nous abandonne, n'ai-je pas toujours trouvé en vous un ami ?

VILLEROY.

Et je veux toujours l'être.

ISABELLE.

Que ne ſuis-je en ſituation de pouvoir vous en dire autant ! Mais les in-

fortunés peuvent-ils être amis ? L'affreuſe miſére toujours préſente à leurs yeux fait avorter leurs deſirs mêmes : ils croyent étendre leur ruine ſur tout ce qui les entoure. Fuyez, de grace ! profitez de mes avis, & ſoyez heureux.

VILLEROY.

Heureux ! qui moi, Madame ?... Puis-je l'être ſans vous ? Ma naiſſance, mon rang, mon opulence ne ſervent qu'à me rendre la vie plus à charge, dès que vous refuſez de les partager. En-vain me flatent-ils ſouvent d'une douce eſpérance : vous la détruiſez dans un inſtant !.. Non, Madame, la certitude du plus long avenir, cette récompenſe que le Ciel promet à ceux qui la méritent, ſeroit pour moi un nouveau ſuplice. Pourois-je toujours vous voir & jamais ne vous voir à moi ! Deſirer ſans ceſſe, ſans eſpoir de poſſeder jamais !

ISABELLE.

Arrêtez.... Je ne dois pas vous entendre.

VILLEROY.

Ainſi, c'eſt donc en vain qu'un eſ-

clavage de ſept ans ne m'a point rebuté... Mais, que dis-je ? Eſt-on Eſclave quand on chérit ſes fers ?.. Non, non, laiſſez-moi plutôt languir dans l'eſpoir de vous attendrir un jour, que de me priver totalement de votre préſence !

ISABELLE.

Ah pourquoi vous écoutai-je encore ?... Mais ç'en eſt fait... Celui qui avoit droit de m'attendrir, n'eſt plus. Je crois entendre ſes reproches, je crois le voir en regardant cet Enfant !.. O mon fils, pourras-tu me le pardonner ?...

L'ENFANT.

Pourquoi donc pleurez-vous, ma mere ? Avez-vous commis quelque faute ? Vous aurois-je offenſée ?... Vous ſoupirez, en me baiſant ! je vais pleurer auſſi.

ISABELLE.

Non, mon petit Ange, ne pleurez pas : votre âge, n'eſt pas fait pour la douleur ; ce n'eſt pas moi qui doit vous affliger.

VILLEROY.

O Ciel, que puis-je dire ? Les raiſons

mêmes qui détruisent mon espérance sont celles qui m'attachent encor plus à vous! ces pieuses larmes que vous versez à chaque instant sur le tombeau de votre époux ont des charmes vainqueurs qui m'excitent encor à mériter un cœur tel que le vôtre. Avant votre hymen, je n'admirois que vos attraits, je ne vous voyois que par mes yeux, la beauté de votre ame ne m'étoit pas connue. Depuis ce tems, que de vertus ont été l'objet de ma surprise & de mes réfléxions! avec quelle attention n'ai-je pas suivi les dévelopemens, & les progrès de votre caractère! toujours de plus en plus admirable, dans les différentes situations où la fortune vous a placée, je n'ai pû que vous adorer de plus en plus. Ce qui n'étoit jadis que passion chez moi, est devenu l'ouvrage de mes réfléxions, & de mon jugement.

ISABELLE.

Ainsi, je dois vous éviter plus que jamais. Ou, si vous êtes véritablement mon ami, si mes intérêts vous sont chers, ne me tenez plus ce langage: attendez de moi tout ce que

l'amitié peut permettre, mais n'exigez rien de plus.... Je vais chez mon beau-pere : il n'a pas besoin de prétextes pour en user mal avec moi ; de grace, ne me suivez pas davantage.

VILLEROY.

Je suis né pour vous obéir, Madame, & je vous laisse. Puisse la fortune accompagner enfin vos pas !

SCENE VII.

ISABELLE, *& son Fils.*

ISABELLE.

TOut est fermé chez le Comte !... Qu'est devenu ce tems où la charité, unique portiere de nos ayeux, étoit toujours disposée à recevoir le pauvre avec un air affable ? Où le pere de famille opulent avoit toujours les bras ouverts pour les Etrangers, & pour les malheureux ?

(Elle frappe à la porte.)

SCENE VIII.

ISABELLE, & *son Fils.*
SAMPSON, *Portier.*

SAMPSON.

QUi eſt là ? vous frappez auſſi fort que ſi vous étiez invitée à dîner ici.

ISABELLE.

Votre Maître eſt-il au logis ?

SAMPSON.

S'il eſt au logis !

ISABELLE.

Ne ſuis-je pas chez le Comte Bauduin ?

SAMPSON.

Oui, & je ſuis ſon Portier. Mais que vous importe qu'il y ſoit, ou non ? Penſez-vous qu'il doive y être pour tous ceux qui le demandent ?

ISABELLE.

Ne me connoiſſez-vous pas, mon ami?

SAMPSON.

Non, Mademoiselle : j'ai quelque idée de vous avoir vuë autrefois. Mais les gens comme moi n'ont pas de mémoire, surtout quand nous sçavons n'être bons à rien pour certaines personnes.

(*Il se dispose à refermer la porte.*)

SCENE IX.

ISABELLE. SAMPSON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Fi donc, Sampson ! qu'allez-vous faire ? Sçavez-vous à qui vous parlez ?

ISABELLE.

Je suis charmée, Nourrice, que vous me reconnoissiez.

LA NOURRICE.

Ah, Madame ! Dieu me préserve de vous oublier, non plus que ce cher

enfant ! .... Entrez, entrez, Madame ; & puissiez-vous être aussi heureuse que je le désire !...

SCENE X.

SAMPSON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

En vérité, Sampson, il faut être aussi barbare qu'un Turc, ou qu'un Sarrasin, pour traiter de la sorte une Dame aussi aimable.

SAMPSON.

Nourrice, je vous connois depuis longtems : vous avez toujours le nez fouré dans les affaires d'autrui. Mais, si la complaisance que j'ai pour vous me tourne à mal, soyez sure que je sçaurai qu'en dire.

LA NOURRICE.

Eh, bon Dieu ! ne m'épargnez pas : il seroit beau, en vérité, de refuser la porte à la veuve du fils aîné de la Maison, & à son enfant !

SAMPSON.

J'en conviens, Nourrice : mais nous ſommes domeſtiques, nous ne devons aimer que nos Maîtres, & exécuter leurs ordres.

LA NOURRICE.

J'en conviens, Sampſon.

SAMPSON.

D'ailleurs, ce que j'ai fait étoit pour le mieux. Cette jeune femme ne m'a jamais fait de mal : je n'aurois rien à lui reprocher, ſi je n'avois pas oui dire qu'elle n'eſt pas riche. Mais, je te l'avoue, je hais la Nobleſſe ruinée : ces gens-là ſont auſſi fiers, ils exigent autant d'égards que s'ils avoient de l'argent dans leur poche, & pouvoient nous payer nos peines.

LA NOURRICE.

Quand les grandes familles ſont brouillées, les domeſtiques y perdent : lorſqu'elles ſont d'accord, les préſents valent ſouvent plus que les gages. Il ſeroit heureux pour nous que tout ceci pût ſe racommoder.

SAMPSON.

Mais toi, qui dès avant ma naiſ-

fance étois dans la maison, apprens-moi donc l'origine de ces troubles? dis-moi, pourquoi cette Isabelle, dont tout le monde dit du bien, est si mal dans l'esprit de mon Maître?

LA NOURRICE.

Ecoute. Le Comte avoit un fils aîné, nommé Biron, dont j'ai été la Nourrice, & qui faisoit toutes les délices de son pere. Or ce Biron, que j'avois élevé, étoit un prodige de perfections; ainsi personne ne trouvoit étonnant que son pere l'aimât beaucoup. Le malheur voulut que ce jeune homme devint tout-à-coup amoureux d'Isabelle, qui ayant été destinée au Cloître se trouvoit une fille sans biens. Mais Biron, emporté par l'amour, & fermant les yeux sur tout ce qu'il avoit à craindre du courroux de son pere, enleva sa maîtresse, & l'épousa.

SAMPSON.

Sans biens?... Il avoit tort.

LA NOURRICE.

C'est aussi, je crois, ce qui a le plus fâché le pere, qui depuis n'a plus

voulu voir le pauvre Biron; & qui, après l'avoir deshérité, & transporté toute sa tendresse sur Carlos son second fils, a forcé le malheureux aîné de s'aller faire tuer au siége de *Candie.*

SAMPSON.

Quoi, il y est mort?... Voilà un grand malheur!

LA NOURRICE.

Et voilà pourquoi le vieux Comte conserve tant de haine pour Isabelle, qu'il regarde comme l'unique cause de la perte de son fils..... Mais ils viennent? Je me retire.

SCENE XI.

LE COMTE, *suivi par* ISABELLE *& son Fils.*

LE COMTE.

Ceux qui vous ont conseillé de risquer cette démarche vous ont trom-

pée, Madame.... voilà votre chemin.

ISABELLE.

Ah, Seigneur! de quel autre côté puis-je eſperer quelque ſecours? La miſére eſt importune, je ne le ſens que trop: mais je croyois devoir être entenduë.

LE COMTE.

Vous, entenduë! toute l'éloquence humaine pourroit-elle effacer de ma mémoire l'horrible ſouvenir des maux que vous m'avez cauſés? Ne m'avez-vous point privé d'un fils? N'avez-vous pas détruit mes plus cheres eſpérances? Ne m'avez-vous point perdu?

ISABELLE.

Hélas, je me ſuis perduë moi-même!

LE COMTE.

Répétez, répétez-le, Madame: c'eſt ce que je puis entendre de plus agréable de votre part.

ISABELLE.

Quoi, mon malheur fait votre joye!

LE COMTE.

C'eſt le ſeul plaiſir qui puiſſe me toucher.

ISABELLE.

Goutez-le donc, cruel..... mon malheur eſt au-delà de toute expreſſion.

LE COMTE.

J'ai prié le Ciel de me vanger; mes vœux ardens ſont enfin exaucés, je reſpire! ces cheveux blancs ſeroient deſcendus avec regret dans le tombeau que vous m'avez creuſé, ſi j'étois mort dans l'incertitude de vous laiſſer ici moins miſérable que moi.

ISABELLE.

Je le ſuis, je le ſuis, en vérité!...
Lorſque je perdis mon époux....

LE COMTE.

Plût au Ciel qu'il ne fût jamais né, ou qu'il ne vous eût jamais connuë!

ISABELLE.

Lorſque je perdis mon époux, je croyois être au comble du malheur, hélas, depuis ce fatal moment, chaque jour a encore ajouté à mes peines! J'ai perdu, avec *Biron*, tout ce qui faiſoit le bonheur de ma vie. Mais aujourd'hui, ce qui ſervoit à ranimer cette vie languiſſante, ces ſecours que le

le Ciel pitoyable ne refuſe pas aux plus infortunés pour les ſoutenir dans leur miſére, tout nous eſt ravi, l'eſpoir même nous eſt ôté! Un pere voit nos beſoins, & ce pere eſt inéxorable!... O mon fils! Tombons tous deux à ſes pieds, frappons ce cœur ſourd à nos peines, eſſayons de le rendre attentif aux cris de la nature. Tombe à ſes pieds, mon fils; tu ne l'offenſas jamais: montre-lui dans tes traits l'image d'un fils qui lui fut cher autrefois; c'eſt à tes ſoupirs innocents à plaider la cauſe de l'orphelin & de la veuve. Ah, Seigneur, ſi vous voulez toucher le Ciel en votre faveur, laiſſez-vous toucher par nos larmes!

LE COMTE.

Vous oſez invoquer le Ciel! Oubliez-vous l'état auquel vous étiez deſtinée? Oubliez-vous, que vous êtes l'objet de ſa juſte vangeance?

ISABELLE.

Non, Seigneur, je l'ai trop éprouvée. Puiſſent les femmes, témoins de mon malheureux ſort, ne ſe croire jamais aſſez en garde contre les diſcours enchanteurs d'un homme aimable! Si

je n'avois jamais connu Biron, j'aurois encor toute mon innocence. Lui ſeul a pû me réconcilier avec un monde pervers, que j'aurois toujours déteſté, ſans lui.

LE COMTE.

N'accuſez point Biron; n'accuſez que la légéreté de vos idées, & l'inconſtance de votre cœur : voilà ce qui vous a ramenée dans le monde. Nouvelle *Circé*, c'eſt vous-même qui d'un homme vertueux avez ſçû faire un criminel; ſon odieuſe métamorphoſe fut l'ouvrage de votre bouche & de vos yeux. Il eſt tombé dans l'abîme où vous l'avez conduit.

ISABELLE.

Non, Seigneur! J'ai pû pécher envers le Ciel, mais jamais envers votre fils.

LE COMTE.

S'il eût épouſé la fille du plus vil de nos Artiſans, ç'eût été un malheur ſans doute, mais ce malheur n'eût peut-être point eu d'autres ſuites : la malédiction céleſte n'eût pas en même tems tombé ſur ma famille; celui qui a oſé t'y introduire vivroit enco-

te ; il n'eût peut-être pas payé si sévérement la peine de son crime. Mais toi, puis je t'envisager sans horreur ? Puis-je avoir pitié de tes maux, sans offenser le Ciel ? Fuis, malheureuse ; sa vangeance qui te poursuit, va peut-être éclater à mes yeux sur ta coupable tête ; délivre-moi d'un objet odieux ; va porter loin d'ici ta misére, & ton juste désespoir.

ISABELLE.

Hélas, Seigneur, ce n'est plus pour moi que j'insiste : je suis trop convaincuë de votre haine.... Mais cette innocente créature, ce jeune infortuné n'obtiendra-t-il pas de vous un regard paternel ? Secourez-le, Seigneur ; & vous ne me reverrez jamais.

LE COMTE.

Ce malheureux enfant excite presque ma pitié.... Mais il vous appartient...

ISABELLE.

Ah, ne le regardez que comme l'enfant de votre fils ! Daignez le protéger, daignez le défendre, daignez le sauver de toutes les horreurs attachées à la pauvreté.

LE COMTE.

Son ſort m'attendrit.... je veux bien le ſauver... Mais à condition que vous ne le verrez plus.

ISABELLE.

Quoi Seigneur ? Vous voudriez me priver de mon fils ! Non, rien ne pourra m'en ſéparer : C'eſt l'unique conſolation, c'eſt l'unique bien qui me reſte ; ſi je le perds, Tout eſt perdu pour moi... Ciel, ſeriez-vous aſſez barbare ?.. Non Seigneur, non, laiſſez-moi mon fils : je ne vis que par lui !

LE COMTE.

Eh bien, garde ton fils ; tu peux le nourrir de tes larmes.... (*A Sampſon.*) Et toi, lâche Eſclave, qui t'a inſpiré l'audace de me déſobéir ? devois-tu laiſſer entrer cette femme ?

SAMPSON.

En vérité, Seigneur... j'avois prévu votre couroux.. Je lui avois dit ce que j'en penſois... Mais...

LE COMTE, *en le repouſſant.*

Va donc lui dire auſſi ce que j'en penſe. Sors de chez moi, va la ſervir.

SAMPSON.

Seigneur, je n'ai fait qu'obéir à la

vieille Nourrice .... elle ſeule eſt cauſe.....

LE COMTE.

Ah! Vous conſpiriez donc tous contre moi? Eh bien, ſortez tous enſemble. Elle eſt aſſez âgée pour vous ſervir, Madame: je n'ai plus beſoin d'elle. Sortez tous, dis-je; & gardez-vous d'approcher de chez moi. J'entendrai volontiers parler de vous; mais ne me revoyez jamais.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VILLEROY. CARLOS.

CARLOS.

CE que je fais pour vous, répugne à mon caractére : mais il s'agit de vous servir. Je sens, en même-tems, que ma belle-sœur y trouvera son avantage.... mais c'est votre intérêt seul que je considére.

VILLEROY.

Mon intérêt ! ah, gardez-vous de croire qu'il puisse jamais me résoudre à rien faire de préjudiciable à ma chere Isabelle. Votre pere peut avoir ses vuës, en la traitant avec tant de rigueur ; mais mon cœur n'en a d'au-

tre que le bonheur de ce que j'aime. C'eſt à quoi je borne tous mes vœux.

CARLOS.

Ce ſont auſſi les miens. J'ai gémi plus d'une fois des duretés de mon pere pour elle ; j'ai tenté vainement de calmer ſa haine : c'eſt un torrent dont rien ne peut arrêter le cours. Ainſi, puiſque c'eſt de vous ſeul qu'elle peut eſpérer quelque changement dans ſa fortune, il eſt probable que vous ſerez bientôt heureux.

VILLEROY.

Malgré l'excès de ſon malheur, ſon cœur eſt au-deſſus de la fortune.

CARLOS.

Ne vous rebutez pas, éprouvez-la encore : ce ſont ſouvent les circonſtances qui décident le cœur des femmes.

VILLEROY.

Des femmes ordinaires.

CARLOS.

N'étant point complice des maux dont on l'accable, vous pouvez tirer avantage des injuſtices d'autrui.

VILLEROY.

Je mépriſe les avantages qui peu-

vent indirectement hâter l'effet de mes esperances. Quoique rien n'égale l'excès de ma tendresse & de ma peine, je préfererois mon supplice à un consentement que je ne tiendrois pas de son amour. Ah ! Loin de me donner encore de pareils avis, souhaitez que je les oublie... Qui moi ? je pourrois la trahir, pour la forcer de s'immoler à mes desirs ! Non je connois trop le prix d'un cœur tel que le sien pour vouloir l'obtenir autrement que de lui-même.

CARLOS.

Je ne sçaurois vous condamner. Souvenez-vous seulement, que l'amitié seule m'a fait parler.

VILLEROY.

Je veux bien l'entendre de même. Adieu, Carlos : j'adore Isabelle, mais rien ne ternira jamais la pureté de mes feux.

CARLOS, *à part.*

Aime-la comme tu voudras : pourvû que tu l'épouses, j'y trouverai toujours mon compte.

SCENE II.

CARLOS. FREDERIC. JAQUELIN.

FREDERIC.

EH bien, Carlos, es-tu content?

CARLOS.

Tout va au mieux. Mais je ne puis m'arrêter maintenant : je dois veiller ici près, où je puis être utile au besoin. Dès que ce mariage sera fait, je viens sur le champ vous aider à faire réussir vos projets contre Fernand.

SCENE III.

FRéderic & Jaquelin projettent d'enlever Julie, & Victoire, l'une pour Carlos, & l'autre pour Fréderic. Fabien arrive déguisé en Religieux. Il a, dit-il, gagné le Supérieur

d'un Monaſtère à qui il a conté toute l'Hiſtoire des injuſtices de ſon pere. Il a concerté avec lui les moyens de ſe vanger de Fernand, & de refondre ſon caractère ; & il prie Fréderic & Jaquelin de ſe tenir prêts pour jouer leur Rolle dans la Comédie qu'il prépare pour le lendemain.

SCENE IV.

Le Théâtre repreſente la maiſon d'Isabelle.

ISABELLE. LA NOURRICE.
Le jeune Villeroy, jouant ſur le plancher.

ISABELLE.

Un peu plutôt, un peu plus tard ; tout paſſe ; tout n'eſt plus ! Le Mendiant, & le Monarque marchent d'un pas égal au terme où tend l'humanité : quoiqu'en apparence formés d'un limon différent, quoique nés en différens tems, ils ſe rencontrent enfin, la

terre les réunit, le tombeau les engloutit tous. Plus de titres, plus de rangs, plus de diſtinction, tous ſont égaux : amis, ennemis, tous repoſent en paix ! ... Quand cette heure fortunée ſonnera-t-elle pour moi ? Quand trouverai-je enfin ce repos ſi déſirable ? Sera-ce dans les Cieux ? ... Non, ſans doute, ſi mon cruel beau-pere y eſt auſſi puiſſant que ſur la terre ! ... Mais quelle eſt ma crainte ? Peut-on être malheureux partout ? ... (*Elle pleure.*)

LA NOURRICE.

Hélas, Madame, ne vous abandonnez pas à la douleur.

ISABELLE.

Méritai-je un ſort auſſi déplorables ! Privée de tout ſecours humain, abandonnée à tout ce que la miſére a d'horrible .. Mais, tel eſt mon partage, telle eſt la volonté du Ciel, je ne puis m'en plaindre ſans crime. Non, grand Dieu ! Ce n'eſt pas ſur moi que je pleure, je me ſoumets à tous les traits de ta colere ; mais épargne l'innocence, épargne un enfant malheureux qui ne t'offenſa jamais. Faut-il, hélas, que ta main vangereſſe s'étende

ſur tout ce qui m'environne... Ah malheureuſe Nourrice ! quelle fatalité t'oblige à m'approcher ? Tu es perduë !

LA NOURICE.

Je me dévouë à tout, à mandier s'il le faut, pour vous prouver mon zéle.

ISABELLE.

S'il m'étoit poſſible d'oublier ce que j'étois, je ſentirois peut-être moins ce que je ſuis : il fut des infortunés avant moi. Mais quand je me rappelle l'excès de mon bonheur paſſé, quand ce cher ſouvenir le retrace à mes yeux ; mon ame abîmée dans la profonde amertume de mes regrets ſemble s'anéantir !

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. SAMPSON.

ISABELLE.

EH bien, quelle eſt ſa réponſe ?

SAMPSON.

Celle d'un Juif tel qu'il eſt. Ce que vous avez déja reçu de lui excéde, dit-il, la valeur de vos bijoux ; & il vous conſeille de ſonger à les retirer au plûtôt de ſes mains.

(*Il ſort.*)

ISABELLE.

Ainſi, pauvre chez moi, endettée au dehors, ſans reſſources pour le préſent, ſans eſpoir pour l'avenir ! Que deviendrai-je ? ... Cette bague eſt maintenant le ſeul bien qui me reſte : c'eſt le premier gage de l'amour de mon époux, & ce gage me fut toujours auſſi cher que la vie .... Il faut cependant m'en priver ſi je veux vivre encore ! ... Tiens, Nourrice, prens-la : va la vendre .... (*La Nourrice ſort.*) O, mon cher fils ! Les maux que ta naiſſance m'a cauſés n'égalerent jamais ceux que je reſſens aujourd'hui : je crains plus maintenant pour toi, que je ne craignis alors pour moi-même .... Mais, il ne m'entend pas ; ſes jeux innocens occupent toutes ſes penſées. Ah, puiſſe-t-il ne jamais

éprouver l'amertume des miennes !.... Mais pourquoi penſai-je ; puiſque mes réfléxions ne ſervent qu'à augmenter l'horreur de mon état préſent ?

SCENE VI.

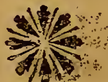
ISABELLE. *La Nourrice rentre.*

LA NOURRICE.

AH, Madame ! tout eſt perdu..... Vos créanciers raſſemblés, & ſuivis d'une troupe d'infâmes ſatellites, viennent ſaiſir & enlever tout ce qui vous reſte ici. Hélas, Madame ; ils ſont en bas : Que prétendez-vous faire ?

ISABELLE.

Ce que je prétens faire !...Rien. Non, rien : je ſuis née pour ſouffrir.



SCENE VII.

ISABELLE. LA NOURRICE. CARLOS.

CARLOS.

O Ma sœur ! Puis-je encore vous appeller ainsi, & me sçavoir le fils du Barbare dont la haine vous persécute avec tant de cruauté ? Gardez-vous du moins de me croire complice de ses fureurs : je les déteste, & j'en gémis ! Oui, la pitié que votre état m'inspire n'attend que vos ordres pour se signaler. Songez, songez, ma sœur, à ce que je puis pour vous dans cette affreuse circonstance, & disposez de moi. Hâtez-vous cependant car mon père, sans doute instruit de l'orage prêt à tomber ici, m'a expressément défendu de vous voir ; & vous le connoissez.

ISABELLE.

Je rens graces à votre pitié... Oui,

Seigneur, je connois votre pere, & combien il eſt dangereux de lui déſobéir : mon malheureux époux ne l'a que trop éprouvé. Fuyez donc ; ne riſquez point, pour moi, d'encourir ſa diſgrace.

CARLOS.

Il s'agit pourtant de prendre un parti.... Hâtez-vous de vous déterminer.

SCENE VIII.

ISABELLE, LA NOURRICE.

ISABELLE.

C'Eſt à mon ſort à prendre ce ſoin ; & je ſuis prête à tout. De quoi, maintenant, peut-il me menacer ; de la mort ? Eh bien, s'il faut mourir, que m'importe comment ? Quel que ſoit le genre de mon ſupplice, dès qu'il faut mourir, il m'eſt égal : tout aboutit à ceſſer d'être.... mais un trépas ſubit !

une mort assez prompte pour tromper l'espoir de mes persécuteurs ; pour leur ôter le cruel plaisir d'insulter à ma misére.... Non, cette idée me flatte en vain : cette triste consolation même m'est interdite. Ils viennent ?... Que le torrent ait son cours, il ne peut que m'abîmer dans sa chûte ; je ne crains pas plus la mort, que je n'aime la vie.

(La Nourrice sort ; & emméne l'enfant.)

SCENE IX.

Le Théâtre change. On voit CARLOS, & VILLEROY, *avec les Officiers de Justice.*

VILLEROY.

CEssez toutes ces violences.... Les dettes montent, dites-vous, à quatre mille écus ? montassent-elles à cent mille, ma fortune vous est connuë,

j'en répons. Allez, vous avez ma parole : vous ferez payés.

UN OFFICIER.

C'eſt tout ce que nous avons droit de demander. Dès que nous ſommes payés, peu nous importe par qui.

VILLEROY.

Vous le ſerez demain.

CARLOS, *à part.*

Juſqu'ici, tout va bien.... J'apperçois ma belle-ſœur qui va ſans doute couronner mon ouvrage.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. ISABELLE. *Son Fils.* *La* NOURRICE.

ISABELLE, *d'un air égaré.*

OU ſont les tigres affamés, dont les cris m'annoncent la mort ? Venez, cruels, venez dévorer votre proye ; je me livre moi-même à votre rage.

CARLOS.

Madame, ſongez que la patience....

ISABELLE.

La patience!

L'OFFICIER.

Pardonnez, Madame: nous remplissons nos devoirs. Les dettes doivent être acquittées.

ISABELLE.

Ma mort vous payera tous.

L'OFFICIER.

Tant que les loix subsistent, chacun doit avoir ce qui lui appartient.

VILLEROY.

Cela est juste: mais, de grace, sortez tous, Demain, comptez sur moi....

(*Les Officiers sortent.*)

ISABELLE.

Demain...Qu'entendez-vous par-là? Suis-je donc réservée pour servir de spectacle à la populace? pour me voir chaque jour exposée à de nouveaux opprobres?... Tel est donc mon sort!

VILLEROY.

Votre sort est d'être heureuse; & j'espere que vous le serez longtems.

ISABELLE.

Et moi, je n'espere plus rien. Le fardeau devient moins lourd, dès qu'on

a résolu de le porter : je suis prête à subir ma sentence.

CARLOS.

Calmez-vous, Madame ; & connoissez vos amis.

ISABELLE.

Mes amis !... hélas, en ai-je ?

CARLOS.

Oui, Madame, vous en avez un bien fidéle : le généreux Villeroy, instruit de vos besoins, vient de vous sauver....

ISABELLE.

De me sauver ! de quoi ?

CARLOS.

Des persécutions de vos créanciers. Il se charge de les payer tous.

ISABELLE.

De les payer, dites-vous ? . . . Et à quel titre, grand Dieu ? Vous, Seigneur !...

VILLEROY.

Ah, daignez ne pas me condamner sans m'entendre !... Vous m'avez permis de me regarder comme votre ami ; & c'est à ce titre seul que j'ose paroître devant vous. Plût au Ciel qu'une toute autre occasion vous eût

prouvé que j'étois digne d'un titre qui m'eſt ſi précieux ! Votre délicateſſe ne m'eſt que trop connuë ; & je ſens combien vous avez à ſouffrir en vous croyant chargée envers moi de quelque ombre de reconnoiſſance.

ISABELLE, *à part.*

C'eſt en effet ce que je craignois le plus !...

VILLEROY.

Le zèle le plus déſintéreſſé, l'amitié la plus tendre, vous ſont donc également ſuſpects ? Je ſuis bien malheureux ! Pouvez-vous m'envier le fatal plaiſir de vous défendre contre les injuſtices de la fortune ? de vous prouver que l'amitié que je vous ai vouée depuis ſi longtems n'eſt pas du genre de celles qui ne ſe manifeſtent que par des paroles ? Tel eſt mon unique but, Madame ; daignez n'en pas ſoupçonner d'autre : & s'il faut vous convaincre encor plus de la pureté de mes motifs, pardonnez-moi ce que j'ai fait, perdez-en même la mémoire ; & pour réparer ma faute (ſi tant eſt que cette réparation puiſſe vous plaire !) je ſuis prêt, Madame, à re-

noncer à tout eſpoir, à étouffer ce feu qui dévore mon ame, & qui n'a peut-être troublé que trop longtems le bonheur de vos jours.

ISABELLE, *à part.*

Sa générosité me ſera fatale....

VILLEROY.

Je ferai plus, Madame. Si le bonheur de vous voir quelquefois (ſeul plaiſir qui me reſte!) peut altérer le repos de votre ame, je tenterai de me vaincre moi-même, & de me priver pour jamais de votre préſence.

CARLOS.

Gardez-vous-en bien.

VILLEROY.

Ah! Si ce peu de mots étoient prononcés par Iſabelle, quels autres ordres que les ſiens pourroient m'arracher d'ici?

CARLOS.

Parlez-lui donc, ma ſœur: ſongez à la fortune immenſe qu'il vous offre; ne perdez pas l'occaſion d'être heureuſe. Jettez les yeux ſur votre ſituation; c'eſt votre cœur ſeul qu'il demande: ne l'a-t-il pas bien mérité? Un ami auſſi généreux ſe rencontre très-

rarement ; il eſt même un tems où l'on n'en trouve plus. Vous trouvez tout en celui-ci, un Ami, un Pere, un Epoux.

ISABELLE.

Un époux !

CARLOS.

Vous vous êtes aſſez acquittée tant envers le mort, qu'envers les vivans : pourquoi vous roidir contre la néceſſité qui vous force à faire un autre choix ?

LA NOURRICE, *montrant l'enfant.*

Hélas, Madame, ſongez à ce pauvre innocent ! Si vous êtes infléxible, que va-t-il devenir ?

CARLOS.

Il a beſoin d'un pere pour protéger ſa jeuneſſe, pour le guider dans le chemin de la vertu. Que de reproches n'aurez-vous point à eſſuyer, & du Public, & de vous même, ſi vous oubliez aujourd'hui ce que vous lui devez !

LA NOURRICE.

Et ce qu'elle doit à tous ceux qui lui ſont attachés. C'eſt de vous ſeule, Madame, que nous eſperons quelque

ſecours. Sans vous, nous allons tous périr!

CARLOS.

Eh, quel autre motif m'engageroit à vous preſſer? . . . . .

ISABELLE.

Ceſſez, Seigneur; ma reconnoiſſance n'a pas beſoin d'être excitée: mon ame n'eſt que trop ſenſible aux bienfaits. Toute ma peine eſt de ne ſçavoir comment les reconnoître.

VILLEROY.

Ah, Madame! Un ſeul mot ſuffiroit.

ISABELLE.

Mais je ne puis le dire. Tous mes plaiſirs ſont enſevelis dans le tombeau de mon époux; je trahirois la vérité, je vous tromperois, je me tromperois moi-même, ſi je vous promettois d'aimer encore: l'honneur m'engage à vous le déclarer. Mais, pour vous prouver combien je ſuis reconnoiſſante . . . ſi après cet aveu, vous me croyez encore digne de votre tendreſſe . . . . Juſte Ciel, que vais-je dire? Non, Seigneur, ne m'en croyez point: cela n'eſt pas poſſible.

VILLEROY

VILLEROY.

Eh pourquoi donc, grand Dieu !

ISABELLE.

Non Seigneur.... Dans l'état où je ſuis, pouvez-vous rien me demander ? Et puis-je rien vous accorder ? Je vous ſuis ſi redevable, que mon conſentement paroîtroit être le prix de vos bienfaits : il feroit trop éclater ma honte ; on me croiroit une ame mercénaire. Vous n'êtes pas homme à le penſer, mais on croiroit que vous m'auriez achetée.

VILLEROY.

Achetée ! Et de quel prix pourroit-on payer le bonheur de vous plaire ? diſpoſât-on de la fortune même, tous ſes tréſors pourroient-ils y ſuffire ? Le tendre amour ſe donne, & ne peut s'acheter.

ISABELLE.

Je pourrai peut-être dans un autre tems vous entendre ſur ce ſujet....

VILLEROY, *la ſuivant.*

Ah, Madame, en eſt-il un plus favorable pour moi ? Puiſque vous pouvez vous réſoudre à m'entendre, daignez m'entendre mainte-

nant : vous le pouvez ſans vous compromettre. Iſabelle n'eſt point dans le cas d'être eſclave des formalités puériles adoptées par ſon ſexe : ſi je ſuis aſſez fortuné pour l'avoir attendrie, rien ne la force à retarder l'inſtant de ma félicité.

ISABELLE.

Vous le voulez donc, Seigneur ?.... Vous vous défiez de ma reconnoiſſance !... Eh bien je ſuis à vous.

VILLEROY.

O flatteuſe promeſſe !

ISABELLE.

Oui Seigneur, diſpoſez de ma main, c'eſt tout ce que je puis vous donner. Plût au Ciel que je diſpoſaſſe de mon cœur : il ſeroit tout à vous.

VILLEROY.

Ah, laiſſez-moi le ſoin de le mériter ! ſi l'amour le plus tendre a quelque droit de faire renaître l'amour dans un cœur généreux, je me crois déja ſûr & digne du vôtre. O Carlos ! O mon ami ! Je vais donc enfin goûter la douceur de t'appeller mon Frere. Chere Nourrice, je ſens auſſi tout ce que je te dois. Fais au plutôt chercher un Prêtre ; cette

nuit doit combler mes vœux. ..

(*La Nourrice sort.*)

Pardon, Madame, si j'ose commander en cette occasion. Le reste de ma vie vous sera dévoué.

ISABELLE.

J'exige de vous une promesse. Ne me pressez jamais de quitter cet habillement, le seul qui convienne à la tristesse de mes idées. Quant au reste, soyez mon Maître.

VILLEROY.

Que le Ciel & la Terre s'unissent contre moi, quand j'aurai le malheur d'offenser mon Isabelle !

CARLOS.

Je brûle de vous voir unis.

VILLEROY.

Vous serez l'un des témoins de mon bonheur.

CARLOS.

Je serai, pour cette fois, le pere de ma sœur : c'est moi qui vous l'aurai donnée.

VILLEROY.

Vous tiendrez, après elle, la première place dans mon cœur : je suis à vous pour jamais.

SCENE XI.

Le Théâtre represente une Ruë, & la Maison de FERNAND.

FREDERIC, *&* JAQUELIN *paroissent, avec une lanterne sourde, & une échelle de corde.*

ILs cherchent la fenêtre de Victoire, qui les attend déguisée en homme avec une robe de femme pardessus ses habits. Jaquelin lui jette l'échelle de corde : mais tandis qu'elle travaille à l'attacher, pour descendre, son pere Fernand paroît armé derriere elle, la chasse dans son appartement, prend sa place à la fenêtre, & continue la conversation qu'elle avoit commencée avec Fréderic & Jaquelin. Fernand imite si bien la voix de Victoire, qu'ils y sont trompés. Il descend dans la ruë, & Jaquelin qui le reçoit au bas de l'échelle est fort surpris de recevoir un soufiet qui ne lui paroît pas venir de la main d'une femme. Il tourne sa lanterne, & fait des cris horribles en reconnoissant Fernand qui lui porte un Mousqueton au visage. Fréderic accourt, & désarme Fernand, qui rentre chez lui dans l'intention d'appeller tout son domestique pour charger les ravisseurs.

SCENE XII.

Au moment que Frederic & Jaquelin ſont le plus déſeſpérés d'avoir échoués dans leur entrepriſe, Victoire paroît en habit d'homme, & les prie de la défendre contre Fernand qui la pourſuit comme un voleur qu'il croit avoir trouvé dans ſa maiſon. Fréderic qui ne la reconnoît pas, ſe tient ſur ſes gardes. Cependant l'arrivée de Fernand, avec une troupe de domeſtiques armés, les force de ſe retirer.

SCENE XIII.

Le Théâtre change. On voit arriver FREDERIC, VICTOIRE *en habit d'homme, &* JAQUELIN.

JAQUELIN.

Si tu avois volé le vieil avare, tu

pourrois te tirer d'affaire en reſtituant une partie du larcin : nous aurions partagé le reſte enſemble.

VICTOIRE.

Va, mon ami, javois bien d'autres projets en tête.

FREDERIC.

Qu'il ne nous convient, ſans doute, pas de pénétrer ?

VICTOIRE.

Pourquoi non ? Je ſuis ſi reconnoiſſant du ſervice que vous m'avez rendu, que je n'ai plus rien de caché pour vous.

FREDERIC.

Cependant, ſi c'étoit un ſecret de quelque importance....

JAQUELIN.

Eh, ſans cela, vaudroit-il la peine d'être révelé ?

VICTOIRE.

Oüi, Seigneur, c'eſt un ſecret. Tout ce qui intéreſſe une femme eſt de ce genre.

FREDERIC.

Il eſt donc ici queſtion d'une femme.

VICTOIRE.

Et d'une femme très-aimable.....

Mais vous êtes honnête homme ?....

JAQUELIN.

Oh, je vous en répons : le ſecret d'une femme ne court pas plus riſque avec mon maître qu'avec vous ; il ne le confiera à qui que ce ſoit.... (*à part.*) Que lorſque tu le lui auras confié.

VICTOIRE

En ce cas, je vous avouërai donc franchement qu'il s'agit de Victoire, la fille de Fernand.

FREDERIC.

Victoire !

JACQUELIN.

L'étourdi choiſit bien ſon confident.

FREDERIC.

Avez-vous quelque liaiſon avec Victoire ?

VICTOIRE.

Si j'ai quelque liaiſon avec elle ! Je ſuis ſon amant ; nous ſommes en intrigue depuis trois mois ; je commence même à m'en rebuter.... Je couche tous les jours chez ſon pere : Jugez ſi nous ſommes bien enſemble !

JAQUELIN.

En tout cas, ce ſeroit votre faute.

VICTOIRE.

Je vous dirai, que si vous m'exceptez, son pere est jaloux de tout ce qui l'approche. Je sçais pourtant qu'un certain Fréderic a quelque dessein sur elle; & qu'il lui a même fait faire depuis peu quelques propositions. J'en suis ma foi charmé; & je sçais gré à Victoire de croire Frédéric plus propre que moi à faire un bon mari. Elle prend le pauvre homme, par convenance, en me réservant le droit d'être toujours le serviteur de son épouse.

FREDERIC.

Vous aurez tous deux beau jeu avec lui.

VICTOIRE.

Je le menerai bien, je vous en réponds. Le connoissez-vous?

FREDERIC.

Je crois l'avoir vû quelque part.

JACQUELIN.

J'ai aussi l'honneur de le connoître un peu.

VICTOIRE.

Qu'en pensez-vous? Sa phisionomie promet-elle un mari commode?

FREDERIC.

A vous parler vrai, je n'en crois rien.

JACQUELIN.

M. les phisionomies sont souvent trompeuses.

FREDERIC.

Ce que Monsieur vient de nous dire me confirme ce sentiment. Mais, peut-on sçavoir, beau Cavalier, si vous connoissez votre dupe, ce pauvre Fréderic ?

VICTOIRE.

Si je le connois ? Eh, sans doute !

FREDERIC.

Jaquelin, tourne ta lanterne.

(*Jaquelin porte la lanterne au visage de Frederic.*)

VICTOIRE.

Que vois-je ! Qui êtes-vous ?

FREDERIC.

Ce même Fréderic, ce même époux futur dont vous comptez faire un sot.

VICTOIRE.

Eh bien, soit. Il m'a du moins l'obligation de lui avoir prédit sa destinée. S'il est sage il peut l'éviter.

FREDERIC.

Je dois à mon tour, vous récompenser de l'avis.

JAQUELIN, *à part.*

Voilà un fat bien attrapé!.. J'en suis pourtant fâché: il est aimable.

FREDERIC.

Si je croyois un mot de ce que vous osez avancer sur le compte de Victoire, je vous croirois indigne de ma colére, je vous abandonnerois à votre impudente vanité, & elle à sa foiblesse pour un misérable tel que vous. Mais l'évidence de votre impostúre me force à vous traiter mieux que vous ne le méritez.... Allons, l'épée à la main.

VICTOIRE.

Je ne me bats point dans l'obscurité : d'ailleurs vous êtes deux contre un. Je soutiens pourtant tout ce que j'ai dit; & demain matin, je suis votre homme.

FREDERIC.

Je ne prétens point vous perdre de vuë : vous passerez la nuit chez moi, au moyen de quoi je serai sûr de vous.

VICTOIRE.

De tout mon cœur. Nous nous connoiſſons depuis longtems; & quand vous me verrez....

FREDERIC.

Voyons dès à préſent....

Jaquelin approche la Lanterne.

VICTOIRE.

Vous avouerez que je ſuis trop.... (*en adouciſſant ſa voix.*) Femme d'honneur, pour refuſer toute ſatisfaction raiſonnable à un Cavalier tel que vous.

FREDERIC.

Juſte Ciel, en croirai-je mes yeux? C'eſt Victoire elle-même!

VICTOIRE.

Eh bien, vous défiez-vous encor de mon courage?

FREDERIC.

Oui, Madame, je veux m'en aſſûrer dès cette nuit.

VICTOIRE.

Je vous ai déja dit, que je haïſſois l'obſcurité. Gardez-vous d'inſiſter ſur ce point.

FREDERIC.

Je ne puis revenir de votre fuite; de

la façon ingénieuſe dont vous avez trompé votre Pere, de votre déguiſement, & de.....

VICTOIRE.

L'adreſſe d'une femme doit-elle vous étonner ? quand il s'agit de nos intérêts, nous ne ſommes jamais ſans reſſources ; & de façon ou d'autre nous parvenons toujours à notre but.

FREDERIC.

Vous m'avez cruellement joué, charmante Victoire ! mais je ſçaurai m'en vanger.

VICTOIRE.

Après la connoiſſance que je vous ai donnée de mon caractere, vous ne ſongez ſans doute plus à m'épouſer?

FREDERIC.

Vous m'avez, il eſt vrai, donné de fort bons avis. Mais ce qui plaît l'emporte toujours, & je ſuis à vous pour jamais.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente la Maison de FERNAND.

FAbien, déguisé en Religieux, vient rendre visite à son pere, qui touché de sa prétenduë conversion, le reçoit en grace, & se repent de l'avoir traité un peu trop durement. Fernand se plaint de l'évasion de sa fille, & s'en console bientôt, dans l'espérance d'être délivré du soin de la doter.

SCENE II.

JUlie paroît. Son vieux mari l'accable, à l'ordinaire, de mauvais propos, & de soupçons injurieux. Ils sont tous invités à la nôce de Villeroy leur parent; Fernand est au désespoir de ne pouvoir se dispenser d'y mener sa femme.

SCENE III.

Le Théâtre change, & represente la Maison d'ISABELLE.

CARLOS. FREDERIC. *VICTOIRE, en homme.*

CARLOS.

Votre façon de penser est étrange. Vous fuyez les rigueurs d'un Pere, & vous craignez d'épouser un homme que vous aimez!

VICTOIRE.

Mes craintes ne sont peut-être pas si mal fondées.

FREDERIC.

Mes sentimens vous sont donc suspects?

VICTOIRE.

Non. Je les crois sinceres, pour le moment présent. Mais, parlons de bonne foi; combien cela durera-t'il

FREDERIC.

La question est gracieuse pour un Amant !

VICTOIRE.

Tout n'a qu'un tems, mon cher Frederic ! l'yvresse de l'amour est bientôt dissipée, les réflexions succédent au réveil, & l'on voit tout par d'autres yeux. Cette dot, qui paroissoit indifférente aux regards d'un amant empressé, devient l'objet des regrets d'un mari certain, & déja peut-être ennuyé de sa conquête. Une femme, pour plaire longtems, doit joindre l'utile à l'agréable ; & le mariage n'est pas un contrat d'un jour.

FREDERIC, *à part.*

Elle a ma foi raison ....

CARLOS.

Eh bien, Frédéric, que repons-tu à cela ?

VICTOIRE.

Il m'en dira sûrement là-dessus beaucoup plus que je n'en croirai : mais, j'ai trop soin de sa conscience pour la mettre à cette épreuve. Voyons l'effet de la conjuration de Fabien

contre mon pere: son succès seul me déterminera. En attendant, je veux, à la faveur de mon déguisément, assister aux nôces d'Isabelle.... Frédéric, à ce que je crois, n'a pas besoin de garant de ma constance: ce que j'ai fait pour lui a droit de le tranquiliser.

FREDERIC.

Disposez de mon sort: c'est en vos mains que je le laisse.

(*Victoire sort.*)

SCENE IV.

FREDERIC. CARLOS.

FREDERIC.

AInsi, tout va maintenant selon vos désirs?

CARLOS.

Il m'en a bien coûté, pour amener les choses à ce point. L'austérité du veuvage d'Isabelle croisoit toujours mes bonnes intentions en faveur de son fils.

FREDERIC.

Ce mariage tranche toutes les difficultés.

CARLOS.

Et les perd pour jamais dans l'esprit de mon Pere.

FREDERIC.

Comment pourrez-vous reconnoître le service important qu'ils vous rendent.

CARLOS.

Le bienfait en lui-même enferme son salaire, & nous sommes tous contens. J'aurois bien dû leur faire un *Epithalame* en forme; mais j'ai ici un Sonnet assez convenable à la circonstance. Jouez, violons.... (*à part.*) Peu m'importe maintenant que mon frere soit vivant, ou mort.

Tandis que l'on chante le prétendu Sonnet, trop libre pour être traduit ici, Victoire revient sur le Théâtre, & Villeroy paroît un instant après.



SCENE V.

FREDERIC. CARLOS. VICTOIRE. VILLEROY.

VILLEROY.

QUe vois-je? mon cher Carlos! Frederic! O mes amis! Que je vous embraſſe : ſoyez tous les bien venus. Comment vous exprimer combien je ſuis ſenſible à la part que vous paroiſſez prendre au bonheur dont je ſuis comblé? Vous ne vîtes jamais un Epoux plus fortuné que moi.

CARLOS & FREDERIC.

Nous venons partager votre joie.

VILLEROY.

J'en ſuis pénétré; Mon cœur la contient à peine : il faudroit être plus qu'homme, pour être plus heureux! mon ame enyvrée de ſa félicité préſente, ſemble être inacceſſible à toute autre eſpéce de ſentiment. O ma chére Iſabelle! Le bonheur de te poſ-

ſéder peut-il inſpirer de moindres tranſports ?... Pardonnez, mes amis; rien ne pouvoit ajouter à ce torrent de délices, que la préſence, les vœux, & les tendres embraſſemens de ceux que mon cœur aime.... Où ſont mes gens ?... (*Aux Muſiciens.*) Meſſieurs, cette bourſe vous parlera de ma reconnoiſſance. (*Aux Domeſtiques.*) Tous mes amis ſont-ils invités ? Tout eſt-il préparé ? Vous ne pouvez être aujourd'hui trop attentifs, ni trop prompts à remplir les vœux de mes convives. Que vos regards mêmes inſpirent la joye : qu'on la liſe ſur vos viſages. Prenez cet or, ſoyez gais & contens comme moi : ſi tout va bien, je double vos gages. Que tout enfin ne reſpire ici que le plaiſir, l'amour, & l'abondance.

FREDERIC.

Cher Villeroy, vous m'étonnez !

VILLEROY.

Ah, ſi vous poſſédez jamais une ſemblable épouſe (ſi tant eſt qu'elle ſe puiſſe trouver.) vos tranſports ne ſeront pas moins grands, ni vos diſcours plus méſurés. Que l'indifférent Forma-

liste me traite à son gré d'extravagant : il n'excitera que ma pitié ; il ignore comme l'on aime.

VICTOIRE.

Si tous les jours du mariage avoient toujours un pareil lendemain, l'homme auroit-il des vœux à faire ?

VILLEROY, *la regardant.*

Pardon, Seigneur, je ne vous avois pas apperçû.... (*à Carlos.*) Ce jeune cavalier est fort aimable....

CARLOS.

C'est un de nos amis.

VILLEROY.

Qui est-il ?

VICTOIRE.

Un homme prêt à affronter comme vous les dangers du mariage, & qui auparavant vient essayer l'effet qu'il produit sur mes amis.

VILLEROY.

Ah, Seigneur ! Vous ne pouvez jamais mieux faire. Je prétens tous vous convertir.

(*Un Domestique donne une Lettre à Villeroy.*)

CARLOS, *à Victoire.*

Il ne vous reconnoît pas.

VICTOIRE.

J'en ſuis bien-aiſe : cela m'auroit gênée.

FREDERIC.

Il auroit peut-être uſé du droit de parenté ; pour vous faire quelques petits reproches.

VICTOIRE.

C'eſt-à-dire, que ſi vous oſiez, vous m'en feriez auſſi ? . . . . Quand vous ſerez mon époux, je vous le permets.

CARLOS.

Villeroy eſt-il informé du projet de Fabien contre ſon pere ?

FREDERIC.

Oui ; & de plus il l'approuve, pour le bien de la famille. C'eſt même une des raiſons pour leſquelles il a invité Fernand à ſa nôce.

VILLEROY, *après avoir lû la lettre.*

Quel funeſte accident ! Mon frere, l'Archevêque de Malines, en allant à Bruxelles, eſt tombé dangereuſement malade. Cette lettre me preſſe de l'aller joindre ce ſoir ; & je ne puis m'en diſpenſer.

FREDERIC.

Cela est, en vérité, cruel.

CARLOS.

Surtout pour un nouveau marié !

VILLEROY.

Je suis du moins possesseur de ce que j'aime : c'est une consolation.

CARLOS.

Votre voyage ne sera sans doute pas long.

VILLEROY.

Il me le paroîtra toujours.... mais, si nous allions prendre quelques rafraîchissemens, en attendant que la mariée ait fini sa toilette : qu'en dites-vous ?

FREDERIC.

Nous sommes à vos ordres.

VILLEROY.

A propos, mon cher Frederic, Vous serez, dit-on, bientôt des nôtres ? C'est être un peu hardi que d'épouser ma cousine Victoire, sans le consentement de son pere. Mais nous tâcherons de racommoder tout cela.



SCENE VI.

SAMPSON. LA NOURRICE.

CEs deux domeſtiques, enchantés de la bonté de leur Maître, font ici un Colloque à l'Angloiſe, pour ſuppléer au vuide du Théâtre pendant l'abſence des Acteurs principaux. Ces Scenes poſtiches, dont les Auteurs abuſent ſouvent pour amuſer la populace à qui les coups de pinceau les plus groſſiers ont toujours droit de plaire, ne feroient point aujourd'hui fortune en France, où le peuple même eſt moins peuple qu'en Angleterre. Villeroy & Fabien interrompent cette converſation, & s'emparent de la Scene.

SCENE VII.

VILLEROY. FABIEN.

VILLEROY.

EStes-vous bien ſûr que les effets de cette liqueur n'ont rien de dangereux?

FABIEN.

Il ne s'agit que d'un ſomnifére, qui d'abord le mettra de bonne humeur. Lorſque le bon-homme s'aſſoupira, il croira avoir trop bû : je l'emmenerai hors d'ici ; & voilà tout.

VILLEROY.

Va-t'il bientôt venir ?

FABIEN.

Il eſt en bas. Je vais le tenter, avec une bouteille que nous boirons dans quelque coin ; & quand vous le verrez, comptez que ſa doſe ſera priſe.

VILLEROY.

Allez, je conſens à tout. Faites-moi le plaiſir d'annoncer, en paſſant, à la compagnie, que mon épouſe va paroître.



SCENE VIII.

VILLEROY. ISABELLE.

VILLEROY.

JE revois enfin mon Iſabelle ; je revois la joie de mon cœur !... Mais qu'apperçois-je ? Elle a quitté ſes habillemens lugubres ! je n'aurois pas oſé le demander. Cette faveur, dans un jour tel que celui-ci, m'en eſt d'autant plus précieuſe.

ISABELLE.

Le noir auroit aujourd'hui paru de trop mauvaiſe augure. Je ne veux pas toujours traîner le malheur après moi.

VILLEROY.

Ah, ſi en changeant d'habillemens, vous pouviez rejetter avec eux les idées mélancoliques qui vous accablent !.. Ayez-en ſeulement le vouloir ; le tems fera le reſte.

ISABELLE.

J'aurois désiré, si vous l'eussiez jugé à propos, que la cérémonie de notre mariage n'eût pas été si publique.

VILLEROY.

Ne me reprochez pas un excès d'amour, qui ne m'a point permis de tenir mon bonheur secret. Ces sortes de ménagemens auroient blessé l'opinion que j'ai de ma félicité, en possédant mon Isabelle ; & le monde, toujours aussi méchant que curieux dans ces occasions, auroit peut-être raisonné en conséquence.

ISABELLE.

En ce cas, Seigneur, je me tais.



SCENE IX.

VILLEROY. ISABELLE. CARLOS. FREDERIC. VICTOIRE, *& plusieurs autres Conviés.*

VILLEROY.

VOilà tous mes amis ; ils ont partagé nos chagrins, ils ont droit de partager nos plaisirs.

CARLOS.

C'eſt à ce titre que nous paroiſſons tous ici.

FREDERIC.

Pour célébrer votre bonheur, & pour y participer : quiconque ne porte pas un cœur envieux, jouit toujours du bonheur de ſon ami.

VILLEROY.

Il faut l'être, mon cher Frederic, pour n'être pas jaloux du mien ! Mais ſi vous l'êtes en effet autant que j'ai

lieu de le croire; si vous êtes heureux par ma joye, vous en voyez la cause. Rendez-lui grace de ce que je suis, & de ce que je serai toujours par elle.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. Fernand. Julie. Fabien.

FERNAND.

AH! tout va bien ici; j'en suis charmé. Beaucoup de bonheur, cousin.... je suis vieux, mais j'embrasse l'épousée avec plaisir.... elle est ma foi charmante! Tant mieux: j'ai déja bû trois ou quatre coups à sa santé; & je m'aprête à me bien réjouir.

VILLEROY.

Tant mieux, cousin. Allons, à boire par tout.

FERNAND.

C'est fort bien dit: à boire... Mais à propos, j'ai un mot à vous dire....

JULIE, *à Victoire.*

Je ne vous avois pas reconnuë d'abord.

VICTOIRE.

Si mon pere ne me reconnoît pas, j'aurai le plaisir de l'exercer un peu.

JULIE.

Votre frere a pris soin de le mettre hors d'état de reconnoître personne.

FERNAND, *à Villeroy.*

Si vous m'aviez consulté, je vous aurois dit....

VILLEROY.

Quoi, cousin ?

FERNAND.

Que la garde d'une belle femme est bien difficile. Souvenez-vous-en.

VILLEROY.

En ce cas, songez donc à la vôtre.

FERNAND.

Vous avez parbleu raison.... (*appercevant Victoire parlant à Julie.*) Qui est cet homme-là ? ami, quelle affaire avez-vous avec Madame ?

VICTOIRE.

J'aurois à lui parler, si vous vouliez nous laisser tranquilles.

FERNAND.

Il feroit en vérité fâcheux de vous interrompre !

VICTOIRE.

Monfieur, daignez me pardonner.... (*en faluant Fernand.*)

FERNAND.

Monfieur, il n'y a point de mal à cela.

VICTOIRE.

Vous avez l'air d'un homme poli....

FERNAND.

Oh, très-poli !

VICTOIRE.

Et vous m'obligeriez fenfiblement, en engageant cette aimable perfonne à m'entendre.

FERNAND.

C'eft fort bien penfé ; oui fans doute, je fuis homme à lui parler en votre faveur. Je vous dirai pourtant, fi cela peut vous plaire, qu'elle n'a jamais tenu compte de ce que je lui ai dit.

VICTOIRE.

Si cela eft, faites-moi donc la grace de me laiffer feul avec elle, je tâcherai de plaider ma caufe moi-même ; & je réuffirai peut-être.

FERNAND.

Oh, c'eſt de quoi je ne doute point.

VICTOIRE.

Si, comme je le penſe, vous êtes ſon ayeul, il eſt de votre intérêt de ſonger à la pourvoir.

FERNAND.

Et pourquoi ſon ayeul, je vous prie ?

VICTOIRE.

Parce que vous en avez l'air.

FERNAND.

Vous êtes bien impertinent de parler ainſi à ma femme, & même en ma préſence.

VICTOIRE.

A votre femme, Monſieur ! Quoi, elle eſt réellement votre femme ?

FERNAND.

Je ſuis du moins ſon mari, Monſieur.

VICTOIRE.

Pardon, Monſieur ! je me flattois....

FERNAND.

Oui, je vous entens ; je ſçais de quoi vous vous flattiez.... vous êtes un impudent, avec vos eſpérances. Ne vous aviſez plus de la regarder....

Mais, je ſens en moi quelque choſe d'extraordinaire ! ...

JULIE.

Que ſentez-vous, Monſieur ? De quoi s'agit-il ?

FERNAND.

Je me trouve tout-à-coup appéſanti, aſſoupi .... (*Il bâille.*)

VILLEROY.

Couſin, vuidez donc votre verre.

FERNAND.

Je ne bois plus ..... ma femme ; allons-nous-en.

FREDERIC.

Bûvez du moins, Monſieur, à la ſanté de la mariée.

FERNAND.

Ah, vous êtes ici !... N'eſt-ce pas vous qui avez enlevé ma fille ? Je vous ſouhaite à tous deux bien du bonheur... (*Il bâille.*)

FREDERIC.

Ce ſouhait paternel y contribuera beaucoup, Monſieur ; & j'oſe eſpérer ....

FERNAND.

N'eſperez de moi que des ſouhaits, & rien de plus .... Ma femme, ma

femme, partons au plutôt : je suis sûrement enchanté... (*Il bâille.*)

VILLEROY.

Allons, cher cousin, laissez-vous attendrir ; je connois votre bon cœur : vous pardonnerez à votre fille....

FERNAND.

Permettez de grace.... (*Il bâille & chancéle.*)

CARLOS.

Qu'il aille dormir en paix.

FERNAND.

Tout ce que je puis faire..... (*Il tombe dans un fauteuil.*)

VICTOIRE.

Nous le sçaurons à son réveil.

FABIEN.

Je le prens sous ma garde, j'aurai soin de lui. Songez seulement à vous rendre tous, où je vous ai dit, le plutôt que vous pourrez.

(*On emporte Fernand dans son fauteuil, & Fabien le suit.*)

CARLOS, *à Julie.*

J'aurai donc maintenant le plaisir de pouvoir vous parler librement.

FREDERIC.

Qu'est-ce qu'on nous apprête ici ?

VILLEROY.

Nous l'allons voir: aſſeyons-nous.

Les Conviés forment un Ballet, à la fin duquel une voix chante les paroles ſuivantes.

AIR.

Je ſoupirois, je déclarois mes feux,
Je jurois de bruler d'une flamme éternelle,
Et les tendres tranſports de mon cœur amoureux
Ne déplaiſoient point à ma Belle.
Ses yeux me promettoient dans cet heureux inſtant
Tout ce qu'ils tiennent maintenant.



Mais, Ciel, que vois-je? Un front ſévére
Renverſe tout-à-coup l'eſpoir qui me flattoit!
Un coup d'œil menaçant m'annonce la colére
De la beauté qui m'enchantoit.
Mais ce même œil, hélas, en réprimant ma flamme,
En nourrit le feu dans mon ame.

VILLEROY.

Tout ceci, à ce que je vois, ne vous occupe guères.

ISABELLE.

Je ſongeois à votre prompt départ : il m'afflige.

VILLEROY.

Ah, puis-je penſer que je vous ſois aſſez cher pour vous cauſer quelques inquiétudes ! L'ennui qui vous poſſéde n'eſt-il pas un Rival trop redoutable pour mon amour ? Laiſſe-t'il enfin place dans votre cœur à d'autres ſentimens ? (*Un domeſtique vient lui parler à l'oreille.*) Allons, nous partirons bientôt. Mon cher Carlos, ſoyez mon frere en cette occaſion, commandez ici pendant mon abſence. Je remets en vos mains tout ce que j'ai de plus précieux... Le dîner nous attend ; puiſſe-t'il répondre à l'empreſſement que j'ai de vous marquer à tous ma vive reconnoiſſance !

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FErnand, pendant ſon yvreſſe, a été bien battû, & mis dans un Tombeau. C'eſt le *Féronde* de la Fontaine, à qui on a fait faire une rude pénitence de ſon avarice, de ſa jalouſie, & de toutes ſes injuſtices envers ſa famille. Ce conte eſt ici mis en action, avec toute la licence dont le Théâtre Anglois eſt ſuſceptible. Il ſuffit de ſçavoir, que Fernand (qui ainſi que *Féronde* croit avoir été mort, & menacé d'un ſupplice encor plus long que tous ceux qu'il a ſoufferts) change abſolument de caractére en revenant à la vie. Il fait abjuration de ſa jalouſie aux pieds de ſa femme; il pardonne à ſon fils Fabien, & lui fait part de ſa fortune; il conſent au mariage de Frederic avec Victoire, & la dotte richement. Ainſi finit la Comédie.



SCENE II.

Le Théâtre represente une ruë, & la maison d'ISABELLE.

BIRON & BELFORT en habits de voyage.

BIRON.

LEs plus longs jours se terminent enfin. Grace au Ciel, nous sommes arrivés !

BELFORT.

Oui, cher ami, nous voilà libres ; & quoique je sois Anglois, la patrie est partout où l'on jouit de sa liberté.

BIRON.

Vous êtes ici chez vous, mon cher Belfort ; disposez du crédit que j'ai dans Bruxelles, c'est le séjour de mon pere : il ne sera peut-être pas fâché de me revoir après sept ans d'absence & de voyages qui ne lui ont rien couté. Mais, vous n'ignorez pas mon histoire . . . . .

(*Il frappe à la porte d'Iſabelle.*) Cette barbe poſtiche me déguiſe-t'elle bien ?

BELFORT.

Tout au mieux.

BIRON.

Soyez ſûr de me trouver ici demain à telle heure qu'il vous plaira. Remarquez bien la ruë, & la maiſon.

BELFORT.

Vous êtes la ſeule perſonne que j'aye à voir en cette ville ; ainſi fiez-vous-en à moi.

BIRON.

J'ai quelques affaires importantes qui m'obligent à vous quitter ce ſoir.

BELFORT.

Et moi, je n'ai beſoin que d'un bon lit : j'eſpere le trouver dans l'endroit où vous m'envoyez.



SCENE III.

BIRON frappe de nouveau, SAMPSON paroît.

SAMPSON.

QUi eſt-là ? Que demandez-vous ?

BIRON.

Ami, votre Maîtreſſe eſt-elle au logis ?

SAMPSON.

Ami ! tu ſçais ſans doute que mon emploi eſt de répondre aux queſtions impertinentes. Mais quant à la tienne, ſçavoir ſi ma maîtreſſe eſt au logis, ou non, je t'apprens que cela dépend uniquement de ſa volonté.

BIRON.

Mais comment puis-je ſçavoir ſa volonté ?

SAMPSON.

Si tu t'en rapportes à mon avis, tu peux, je crois, t'en retourner. Elle

n'aime pas, à cette heure-ci, la visite des gens qu'elle ne connoît pas.

BIRON.

J'ai pourtant des affaires à lui communiquer qui pourroient peut-être lui faire quelque plaisir.

SAMPSON.

En ce cas, c'est à elle à en décider.... Ainsi, je vais sçavoir s'il lui plaît d'être au logis, ou non.

SCENE IV.

BIRON. SAMPSON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE, *à Sampson.*

AVec qui as-tu donc affaire? Tu pouvois, je pense, être moins long dans tes réponses : mais tu aimes à parler, mon pauvre Sampson ! voyons de quoi il s'agit. A qui en voulez-vous ici?

BIRON.

A votre Maîtreſſe elle-même. Je voudrois lui parler.

LA NOURRICE.

Je puis vous y aider, Monſieur. Mais ne pouvez vous confier votre affaire qu'à elle ſeule ?

BIRON.

Abrégeons. Si vous voulez lui porter cette bague, elle ſçaura d'abord ce que je lui demande.

LA NOURRICE.

J'eſpere qu'elle ne renferme point de billets doux : vous m'avez l'air d'un honnête homme. Patientez un moment, vous aurez bientôt une réponſe.

SCENE V.

BIRON, *ſeul.*

MA pauvre Nourrice ! Je ne la retrouve qu'un peu plus vieille, & plus babillarde. La langue, dit-on, croît toujours ; & je ſuis abſent depuis

ſept ans... Je ne hais pourtant pas ces impertinences domeſtiques: elles m'aſſurent du moins du bon ordre qui régne dans la maiſon.

SCENE VI.

BIRON. LA NOURRICE.

BIRON.

EH bien?

LA NOURRICE.

Monſieur, j'ai remis votre bague à ma Maîtreſſe. Plaiſe au Ciel que vous ne ſoyez point porteur de quelque mauvaiſe nouvelle!

BIRON.

Non; je crois même pouvoir me flatter du contraire.

LA NOURRICE.

A la bonne heure! mais votre bague a excité en elle une étrange ſurpriſe... Entrez ici, Monſieur, pour que l'on puiſſe fermer les portes, attendu qu'il eſt tard. Reſtez un inſtant

dans cette salle basse : je vous ferai peut-être bientôt parler à ma Maîtresse.

SCENE VII.

Le Théâtre represente l'intérieur de l'appartement d'ISABELLE. On voit une femme couvrant une table.

ISABELLE *entre.*

J'Ai souvent oui parler de sortiléges, d'enchantemens, & de charmes magiques, dont la puissance interrompant le cours de la nature, éclipsoit le Soleil, tiroit la Lune de sa sphére, faisoit pâlir les Astres, & les assujétissoit souvent aux volontés d'un vil mortel. Tous ces prodiges me paroissoient aussi ridicules, qu'incroyables : maintenant, je les crois possibles. Cet anneau, cette bague fatale vient d'évoquer tout à coup deux fantômes, l'amour, & l'honneur ; mais sous des

formes si terribles, que la mort même paroîtroit moins affreuse à mes yeux effrayés. Leur idée seule glace mon sang!... (*à la femme.*) Laissez-moi jusqu'à ce que j'appelle.

SCENE VIII.

ISABELLE. *La Nourrice.*

LA NOURRICE.

MAdame, l'Etranger est en bas.

ISABELLE.

Hélas, je l'avois oublié! .... Fais-le monter.

(*La Nourrice sort.*)

Cette bague est le premier gage que Biron, que mon premier époux a reçu de mon amour.... Mon premier époux! Ciel, puis-je penser sans rougir, puis-je penser sans frémir, que j'en ai un second?... Biron est mort en Candie; voilà tout mon espoir. Quel espoir, grand Dieu! mais puis-je vivre, si je ne le nourris pas? Oui,

ſans doute, le malheureux Biron n'eſt plus ; c'eſt en expirant qu'il a confié cette bague à quelque ami fidéle, pour la rendre à une infortunée qu'il croyoit encor digne de lui....

(*Biron paroît, introduit par la Nourrice. Iſabelle le regarde attentivement.*)

Mes terreurs étoient mal fondées. Ce n'eſt pas lui ... Hélas, faut-il que ce ſoit la certitude de ſa mort qui me rende la vie ! ..

BIRON.

M'auriez-vous tout-à-fait oublié ?...

ISABELLE.

Oublié ? vous ! ....

BIRON.

Je ne ſçaurois me déguiſer plus long-tems ... mes malheurs ſont paſſés ... O, ma chere Iſabelle ! ....

(*Il court à elle, & l'embraſſe. Iſabelle jette un cri, & tombe évanouie.*)

ISABELLE.

Ah, Dieu !

BIRON.

Reviens, renais, chere Iſabelle : c'eſt ton Biron, c'eſt la voix de l'amour

qui te rappelle à la vie. Reconnois ton Epoux; c'eſt lui-même qui te parle.

ISABELLE.

Mon Epoux!.. quoi, Biron!

BIRON.

L'excès de ſon amour & de ſa ſurpriſe lui feront funeſtes..... J'ai tort, ſans doute, d'avoir ſi peu ménagé ta foibleſſe: j'aurois dû te préparer à me revoir. Hélas, l'état où je te vois n'exprime que trop la ſincérité de tes ſentimens: les expreſſions les plus vives ne ſont ſouvent que le langage de la bouche; les tranſports des paſſions ſont toujours le langage du cœur.

ISABELLE.

Où ſuis-je! Pourquoi l'arrache-t'on à mes embraſſemens? N'ai-je pas entendu ſa voix? Mon ame prête à s'envoler eſt retenuë par les tendres accens de ce que j'aime..... Oui, c'eſt lui; c'eſt Biron! c'eſt l'époux que j'adore, & que j'ai tant pleuré!... Non, tu ne m'échaperas plus...... puis-je croire un pareil bonheur? Sans doute: Biron ſeul pouvoit exciter en moi de pareils tranſports: pour moi, c'eſt vivre que d'expirer dans ſes bras!...

BIRON.

Puiſſes-tu plûtôt y vivre à jamais!

ISABELLE.

Pardonne, cher époux, au déſordre de mon ame! la ſurpriſe, la joye de te revoir, de te revoir encore, me tranſporte à tel point....

BIRON.

Chere épouſe!....

ISABELLE.

Parle: dis-moi quelle main céleſte te rend enfin à mes vœux? Satisfais l'ardente impatience de mon cœur; j'aſpire après le détail de tes travaux, de tes longues ſouffrances. Abſent de moi, tes plaiſirs mêmes (m'avois-tu dit) ſeroient pour toi des peines. Ne me cache donc rien; tout ce qui te touche m'eſt cher, & m'intéreſſe également.

BIRON.

Trop aimable Iſabelle! calme-toi: reſpire, tu ſçauras tout.

ISABELLE.

Hélas, je te croyois mort! je te croyois tué au ſiége de Candie.

BIRON.

J'y fus bleſſé, & mis au rang des

morts.. Je revins cependant, je fus guéri contre toute apparence; mais ce fut pour tomber dans le plus rigoureux esclavage. Mon pere a dû recevoir plus d'une de mes lettres; mais toujours implacable pour moi, je n'en eus jamais de réponse. Mais toi, n'as-tu pas aussi reçu de mes nouvelles?

ISABELLE.

Moi?... Que d'horreurs un seul mot de ta main auroit prévenuës!

BIRON.

Eh, qu'aurois-tu pû faire pour moi?

ISABELLE.

Ce que j'aurois pû faire? Puisses-tu l'ignorer à jamais! ..... Mais sois certain que je me serois livrée moi-même à l'esclavage, si j'avois crû pouvoir t'en racheter; que j'aurois sacrifié mon fils (la plus chere partie de moi-même!) si par ce sacrifice....

BIRON.

Mon fils!

ISABELLE.

Oui ton fils, ma vie même si je t'avois

t'avois cru vivant .... (*à part.*) Je l'apprens trop tard aujourd'hui!

BIRON.

N'en parlons plus, chere Iſabelle : les plaintes du paſſé empoiſonnent le plaiſir préſent ; je ſuis trop payé des maux que j'ai ſoufferts par le bonheur de te revoir. J'ai mille queſtions à te faire....

ISABELLE, *à part.*

Ciel! que va-t'il me demander?

BIRON.

Comment ſe porte mon fils? Que me diras-tu de mon pere, que j'apprens être encor vivant?

ISABELLE.

Tous les deux ſont en bonne ſanté. Hélas, puiſſe ton pere remplir tes vœux mieux qu'il n'a fait les nôtres!

BIRON.

Ceſſe de répandre des larmes.

ISABELLE.

Depuis ſept ans, mes yeux y ſont accoutumés.

BIRON.

Et je deſtine le reſte de ma vie à ta conſolation. Ne puis-je voir mon fils?

ISABELLE.

Il eſt couché : mais je vais le faire éveiller.

BIRON.

Je remettrai ce plaiſir à demain. J'ai moi-même beſoin de repos, après une route auſſi pénible.

ISABELLE.

Hélas !... ne vous fera-t'on rien apprêter ?

BIRON.

Non, le ſommeil m'accable ; & je voudrois, s'il eſt poſſible, que mon retour ne fût pas connu ce ſoir, ſurtout à la Nourrice. Les complimens me ſeroient maintenant ennuyeux ; remettons-les à demain.

ISABELLE.

J'aurai ſoin de l'écarter ; & de diſpoſer les choſes conformément à votre volonté.



SCENE IX.

BIRON, *seul.*

O Ciel ! fais que je vive assez long-tems pour lui faire oublier tous les maux que mes malheurs lui ont causés. Dussai-je de nouveau risquer la haine de mon pere, & la perte de ma fortune, ce sacrifice n'est rien pour mon amour ; elle mérite plus encore. Impitoyables peres ! plus aveugles que la fortune même ! ne concevrez-vous jamais que le mérite uni à la beauté est d'un tout autre prix que les trésors que vous nous destinés ?..... Que n'a-t'elle point dû souffrir pendant ma longue absence !... Ecartons cette pensée trop accablante pour un cœur aussi sensible que le mien.



SCENE X.

BIRON. ISABELLE.

ISABELLE.

VOus êtes obéi ; tout est préparé pour vous recevoir.

BIRON.

Pourrois-je ici manquer de rien ? En te possédant, tous mes vœux sont remplis, j'ai atteint le comble de la félicité ; & si mon cœur forme encor un souhait, c'est de te trouver toujours aussi tendre.

ISABELLE.

Pourrez-vous vous déshabiller seul ? Voulez-vous ....

BIRON.

Non, ma chere Isabelle, j'ai été trop longtems esclave de l'orgueil d'autrui, pour n'avoir point appris à me servir moi-même .... Hâte-toi seulement de me rejoindre.

ISABELLE.

Aussi-tôt ma priére faite, je te suis.

SCENE XI.

ISABELLE, *seule.*

MA priére ! ah malheureuse, que peux-tu demander au Ciel ? De quels vœux peux-tu souhaiter l'accomplissement ? Te reste-t'il aucun espoir légitime ? Ah, quel que soit ton avenir, il ne peut être qu'affreux .... cependant j'ai promis de le suivre .... qui ? Biron, ton époux : n'oses-tu prononcer ce nom ? Mon époux .... Ciel ! & qu'est donc Villeroy ?... O Biron ! un jour plutôt t'eût rendu une épouse fidelle, & prête à souffrir avec toi tout ce que la misére a de plus humiliant..... Que vais-je faire maintenant ? Que vais-je devenir ?... (*Elle pleure.*) Deux époux ; & sans en avoir un. Femme de tous les deux, sans être leur épouse ! La raison m'abandonne .... O ma réputation ! seul bien qui me restoit encore ; cher & vertueux orgueil, seul

ſoutien d'une vie innocente & reſpectée par la calomnie même! Qu'allez-vous devenir?.... J'entens déja les reproches de Villeroy, les éclats du juſte reſſentiment de Biron, les diſcours injurieux d'une populace avide de nouveautés, toujours prête à repaître ſes yeux de la honte ou du malheur d'autrui. Comment ſupporter ces horreurs? Comment ſoutenir l'aſpect odieux d'un cruel beau-pere triomphant de ma ruine? Ah, c'en eſt trop! Plus de demain. Une penſée heureuſe me frappe, m'éclaire, & me montre une iſſuë pour me ſouſtraire à tant d'ignominies. Juſte horreur des opprobres, ſoutiens ſeulement mon courage! Si je puis m'en ſauver, que m'importe par quel moyen.... Qu'eſt-ce, après tout, qu'une bleſſure?... Je puis pourtant manquer mon cœur... N'importe; dans l'état où je ſuis, toutes bleſſures ſont mortelles pour moi....
Voyons encor Biron auparavant; augmentons par-là mon déſeſpoir, & mourons.

SCENE XII.

BIRON. ISABELLE.

BIRON, *courant à elle.*

TU parles de désespoir ! tu parles de mourir ! Chere Isabelle, ces mots sont-ils faits pour toi ? Conviennent-ils à ta situation présente ? Ecarte à jamais ces idées funestes. Ta voix a pénétré jusqu'à moi ; je ne pouvois plus supporter ton absence : pourquoi me fais-tu languir si longtems ? Viens, suis-moi, chere Isabelle ; tout m'assure que l'avenir nous consolera de nos malheurs passés.

ISABELLE.

Hélas ! Cet espoir m'a trop longtems trompée, je ne m'y livre plus.

BIRON.

T'ai-je jamais trompée moi ? & le pourrois-je, grand Dieu ! Mais n'en crois que toi-même, tes yeux qui t'ont soumis mon cœur, & cette étoile for-

tunée qui après tant de travaux me raméne aux pieds de tout ce que j'adore.

ISABELLE.

Ma mauvaiſe deſtinée eſt encore plus puiſſante. Je proméne envain partout mes regards, je ne découvre aucun ſentier qui ne me conduiſe à la mort.

BIRON.

Ciel! à quoi tend ce diſcours que je ne comprends pas?

ISABELLE.

Le Ciel a pitié de mes maux: je te revois, ils vont finir.

BIRON.

J'eſpere que ce bonheur nous ſera commun à tous deux.

ISABELLE.

L'eſpoir eſt un flateur éternel qui, pour nous conduire plus ſûrement au précipice, offre toujours à nos yeux les plus beaux chemins: c'eſt un ami qui ne ſçait que trahir.... O malheureux hymen!

BIRON.

C'eſt donc l'hymen qui te rend malheureuſe?

ISABELLE.

Au point de ne ſçavoir comment te l'exprimer.

BIRON.

Ah, falloit-il que je vécuſſe aſſez pour entendre un pareil reproche ?

ISABELLE.

Hélas, qu'entens-je ?... Cher époux, qu'ai-je dit ?

BIRON.

Que j'ai cauſé tous tes malheurs.

ISABELLE.

Non, tu es ici-bas ma ſeule félicité ! ſi j'ai dit autrement, ma langue a démenti mon cœur.

BIRON.

Et c'eſt pourtant l'hymen qui te rend malheureuſe ?

ISABELLE.

Ah, j'en ai donc trop dit, ſi je ne t'apprens point le reſte !..

BIRON.

Quel déſordre dans tes diſcours ! Mes yeux, mon oreille & mon cœur étoient ſi pleins de toi, ſi occupés de tes charmes, que j'avois peine à en comprendre le ſens.... maintenant je n'y vois plus d'obſcurité.

ISABELLE, *d'un air égaré.*

Ciel! gardez-vous donc de révéler mon ſecret....

BIRON.

Iſabelle, tu es indiſpoſée.

ISABELLE.

Hélas, je ne le ſçais que trop! mais où eſt le remède?

BIRON.

Le repos calmera tes ſens agités. Viens, je t'aiderai à diſſiper tes inquiétudes.

ISABELLE.

Il faudroit commencer par en bannir la cauſe.

BIRON.

Plût au Ciel qu'il ne dépendît que de moi!

ISABELLE.

C'eſt vous qui l'êtes!...

BIRON.

Moi? moi la cauſe de tes malheurs & de tes larmes!

ISABELLE.

Toi-même en es la cauſe, auſſi fatale qu'innocente.

BIRON.

Ah, malheureux! Que ne reſtois-

tu dans tes chaînes ?... Falloit-il survivre à tant d'infortunes & de dangers ; falloit-il t'exposer à mille morts, pour ne retrouver qu'une ingrate ?

ISABELLE.

Garde-toi de vouloir pénétrer un secret horrible !... Tu ne l'apprendras que trop tôt.

(*Elle veut sortir.*)

BIRON, *l'arrêtant.*

Quoi ! Tu veux même me quitter ?

ISABELLE.

De grace, laisse-moi fuir ... C'est pour tous deux que je t'en prie !...

BIRON.

Quelle torture tu donnes à mon esprit !... Peut-elle penser tout ce que je viens d'entendre ?... Comment concilier tant d'impossibilités ?... Elle extravague sans doute : la douleur, la surprise, & la joye ont altéré & dérangé ses sens .... Elle se calme ; profitons de ce moment ..... Viens, ma chere Isabelle ; c'est ton époux qui t'en conjure : allons nous mettre au lit.

ISABELLE.

Au lit !.. Ah, ce seul mot réveille

la tempête qui nous ſépare pour jamais. O mon cher Biron ! Tant que mon cœur reſpirera ce titre vous appartient. Je ſçais que je ne ſuis, ni ne fus jamais digne du nom de votre épouſe : j'y dois aujourd'hui renoncer pour toujours ! .... Mais, ſi jamais je vous fus chere, daignez du moins me croire innocente ; ſouffrez que je tombe à vos pieds, pour vous jurer que le malheur qui m'arrache à vous eſt un crime du ſort, & non pas de votre Iſabelle.

BIRON.

Dieu ! quelle ſera l'iſſuë de tout ceci ?

ISABELLE.

Une barriere inſurmontable vient de s'élever entre nous ; l'impitoyable main du ſort briſe les nœuds que l'amour avoit formés.

BIRON.

Non, rien ne ſçauroit nous ſéparer.

ISABELLE.

Crois, cher Biron, que c'eſt pourtant le moindre des maux dont le Ciel m'accable ? .... Mais l'Arrêt en eſt

porté : il faut, il faut se résoudre à le subir.

BIRON.

Je suis sûr de ton innocence, je te connois, je me connois moi-même : l'amour seul nous a rendus malheureux. La vertu doit triompher de l'infortune.

ISABELLE.

Quel funeste événément frapera bientôt ton oreille, & ton cœur ! Sois sourd, mon cher Biron, comme le Ciel le fut pour moi ; maudis la langue qui te révélera ma honte. Lorsque tu sçauras mon crime, quels reproches sanglans ne feras-tu point à ton cœur ! Avec quelle indignation ne vas-tu point m'en arracher comme un poison dangereux qui ne l'infecta que trop longtems ?... Puis-je y penser, & vivre encore ! Puis-je vivre, pour perdre ton nom, & me voir honteusement chassée de ta famille ? Pour être à tes yeux mêmes un objet d'horreur ? Non, tout doit avoir sa fin. Après ma mort, pardonne à ton épouse, & plains-la.

(*Elle sort, en fuyant.*)

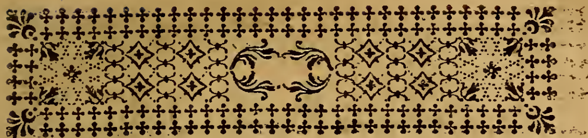
BIRON.

Malgré tout, reſte ici malheureux ; & puiſqu'il faut que tu ſçaches ton ſort, tâches du moins de l'apprendre par elle.

(Il la ſuit.)

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BIRON. LA NOURRICE.

BIRON.

LAiſſe-moi, tu ne m'en as que trop appris. L'importante alternative de vivre, ou de mourir, ce choix qui coûte tant à faire, n'a plus rien de douteux pour moi. Je vois le terme de mes malheurs; tout ce que tu peux me dire, ne peut que m'être indifférent... Fais qu'on m'apporte dequoi écrire quelques mots, c'eſt tout ce que j'exige de toi: je tenterai enſuite de repoſer un inſtant.

(La Nourrice ſort.)

SCENE II.

BIRON, *ſeul.*

DE repoſer ? moi !... Oui, pour jamais. Epouſe infortunée ! Je connois donc enfin la cauſe de tes mortels ennuis. L'état horrible où je t'ai vuë n'a plus rien d'étonnant pour moi ; ſi je réfléchis plus longtems ſur ta perte, mon déſeſpoir égalera le tien. Hélas, toute autre eſpéce d'infortune eût été réparable : mais la malignité de notre étoile a mis le Ciel même dans l'impuiſſance de nous rendre moins malheureux... Que dis-je ? Où m'emporte ma fureur ? A quoi ſert d'accuſer le Ciel, ou le deſtin ? Quel autre que mon pere, quel autre que mon frere a creuſé l'effroyable abîme où nous ſommes tombés ? Ils me ſçavoient vivant, ils connoiſſoient l'excès de ma tendreſſe pour Iſabelle : je n'oſe dire mon épouſe ! Ils ſçavoient, les cruels, à quel point elle m'étoit chere..... Ils ont pour-

tant eu l'inhumanité de ſe taire, d'affecter un ſilence perfide, tandis qu'un autre alloit jouir à leurs yeux de toute ma félicité. Pere barbare! Frere dénaturé! faudra-t-il encor vous ménager? Faudra-t-il encor reſpecter les artiſans de ma ruine? Faudra-t-il périr, ſans vous la reprocher?.... Le ſommeil ou la mort s'appeſantiſſent ſur moi?... Un engourdiſſement inconnu s'empare de mon ame, & ſemble ſuſpendre mes peines.... Sommeil, ou mort, viens, je me livre à toi!

(Il ſort.)

SCENE III.

LA NOURRICE. SAMPSON.

LA NOURRICE.

Voilà de terribles nouvelles, Sampſon! Quelle ſera la fin de tout ceci?

SAMPSON.

Ma foi, mes yeux ne voyent pas juſques-là: mais je crois que la loi eſt pour Biron. N'eſt-il pas le premier mari?

LA NOURRICE.
Oui, cela eſt ſans difficulté.
SAMPSON.
Eh bien, j'ai toujours oui dire qu'une femme, en pareil cas, devoit reſter veuve pendant ſept ans accomplis avant que de pouvoir ſe remarier: Voilà la loi.
LA NOURRICE.
Je l'ai oui dire de même; & les ſept années ne ſont, dit-on, pas abſolument accomplies.
SAMPSON.
En ce cas, Biron peut reprendre ſa femme.
LA NOURRICE.
Mais, ſi Villeroy, notre nouveau Maître, alloit revenir.
SAMPSON.
Eh bien, il ne ſera pas le premier mari qui aura perdu ſa femme.
LA NOURRICE.
Pour prévenir tout accident, va-t'en chez le vieux Comte Bauduin, & prie-le de venir au plutôt ici: ſa préſence ne peut qu'y être néceſſaire.
SAMPSON.
Pour cette fois, Nourrice, je crois

que tu as raiſon. Les affaires où les femmes ſont mêlées, ſont preſque toujours dangéreuſes : je cours chez le Comte.

SCENE IV.

Le Théâtre change. BIRON *paroît endormi ſur un lit.* ISABELLE *entre, & s'approche de lui.*

ISABELLE.

QUoi, ſitôt endormi ! Hélas, qu'il eſt heureux ! ... Et moi, je ne dormirai plus .... Si celui qui dort eſt heureux, celui qui dort le plus longtems eſt plus heureux encore : la mort eſt le plus long ſommeil. O Biron ! crains de te réveiller ; l'inſtant fatal approche ; le malheur attend ton réveil : ſi ton Iſabelle t'eſt chere, dors pour jamais .... Hélas, ſa vuë déſarmeroit la mort même !... C'eſt ainſi que l'idée du plaiſir renaît toujours à l'aſpect de ce

lui qui nous l'a fait connoître.... Regardons-le pour la derniere fois..... Mais un regard suffit-il pour deux amans qui vont se séparer ? Un baiser m'est du moins permis..... Où vais-je, juste Ciel ! Villeroy n'est-il pas mon époux ?... Que de mers me séparent d'eux ! Que de montagnes s'élevent entre leur amour & ma honte !.....

(*Elle se jette sur le plancher ; après un court intervalle, elle léve la tête appuyée sur son coude.*)

Quelle confusion dans mes idées ! Quel concours de sentimens opposés !... L'espace qui les renferme ne peut longtems les contenir... une pareille guerre exige un champ plus vaste..... je sens que je succombe !.... Peste, Guerre, Famine, feux dévorans, remplissez vos devoirs, ravagez, dévastez, consumez l'univers, & périssez avec lui... La Scene change tout-à-coup !... (*Elle se reléve.*) Je me sens plus tranquille. Le choc violent des passions semble m'avoir donné un nouvel Etre ; mon ame même me paroît différente de ce qu'elle étoit ; quelle heureuse révolution ! la fa-

culté de raiſonner lui eſt ôtée : le jugement, l'intelligence, les notions les plus ſimples en ſont chaſſées, comme perturbatrice de ſon repos. Me voilà donc vangée de ma mémoire ! Son ſiége eſt renverſé. Ce miroir trop fidéle, qui me retraçoit à chaque inſtant mes malheurs & mes crimes, eſt réduit en poudre ; mes remords mêmes ſont évanouis. Quel changement ! .... Ses progrès augmentent encore.... Tel étoit l'état d'innocence avant que les Mortels connuſſent les ſoins ! Ainſi qu'une habitante des Champs Eliziens, rien ne trouble la douceur de mes penſées : plus de craintes, plus de regrets.... Mais quel ſommeil tout-à-coup me ſaiſit ? J'y réſiſterois en vain ; cédons à ſes charmes....

(*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Quel eſt ce bruit ? On frappe.....
C'eſt peut-être Villeroy !.. N'importe.

BIRON, *rêvant.*

Viens, ma chere Iſabelle....

ISABELLE.

D'où part cette voix ? C'eſt à moi qu'elle s'adreſſe !

BIRON.

Peux-tu m'abandonner ſi long-tems?

ISABELLE.

Une voix d'homme! dans mon lit! Qui donc a pû l'y introduire?... (*Elle ſe léve.*) Quoi, ce monde pervers ſera-t-il toujours livré à l'infamie? L'honneur n'y ſera-t-il jamais plus en ſûreté que les biens?... Tiens ſcélérat, voilà ton ſalaire....

(*Au moment qu'elle va pour le fraper, il léve la tête; elle le reconnoît, & recule en frémiſſant.*)

O Ciel, que vois-je!.....

BIRON.

Mon Iſabelle! Un poignard à la main!

ISABELLE.

Le bras lévé ſur mon époux! Quelle autre qu'une ame déja proſcrite par le Ciel eût pû concevoir un pareil forfait!... J'aurois maſſacré mon époux!

BIRON.

Tu n'as pû le penſer.

ISABELLE.

Le déſeſpoir m'a conduit juſqu'aux portes des enfers: il m'y laiſſe. Mo-

ment épouvantable ! Cet intervalle de raiſon ne m'eſt donné ſans doute que pour aggraver mon ſupplice, & ſurcharger mon ame de nouvelles horreurs ! ... (*Elle recule, en chancelant.*)

BIRON.

Pourquoi fuis-tu ? Pourquoi crains-tu de m'approcher ?

ISABELLE.

Je ne puis ſoutenir ta vuë .... Revenez, noires furies, emparez-vous d'un cœur digne de vous recevoir : ſécouez vos chaines, irritez vos ſerpens, venez à mon ſecours . . . . Quoi donc ! Ainſi que mes autres amis, vous m'abandonnez au beſoin ? Vous me fuyez ?... C'eſt à moi de vous ſuivre . . .

(*Elle ſort, en courant.*)

SCENE V.

BIRON, *ſeul.*

PAuvre Iſabelle ! je n'ai plus rien à eſpérer de toi : mon état ſera bientôt

ſemblable au tien. J'aurois reçu la mort avec plaiſir de toute autre main que la ſienne : elle n'a pas mérité d'être mon boureau ; je n'ai pas mérité d'être ſa victime.

SCENE VI.

BIRON. LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

SEigneur, un Inconnu qui ne veut point ſe nommer, vous attend à la porte. Il a, dit-il, à vous parler.

BIRON.

Je vais le joindre .... C'eſt ſans doute Belfort. Il ne ſe doute guères de tout ce qui ſe paſſe ici ! mais, ſon amitié peut m'être de quelque ſecours.



SCENE VII.

Le Théâtre change, & represente la Ruë. CARLOS *y paroit accompagné de trois Assassins.*

CARLOS.

UN frere cadet, moi! Je ne le fus que trop longtems pour ne pas m'exposer à tout dans la crainte de le redevenir. N'en laissons point échapper l'occasion.... Les cadets ne sont ici que des bâtards légitimes rejettés des familles les plus nobles, & confinés dans l'obscurité du commerce. Pourois-je m'avilir au point d'en augmenter le nombre? Faudra-t'il fléchir devant un aîné, dépendre de ses caprices, & lui céder en tout? Non, Biron, tu te trompes. Comment faire cependant? le voilà revenu; il va de nouveau captiver l'amitié de mon pere; & plût au Ciel qu'il s'en tînt là! mais il va en même tems s'emparer du

droit d'aîneſſe.... D'ailleurs, ſi je le laiſſe vivre, de combien de trahiſons ſécrettes ne peut-il pas m'accuſer? Il faut qu'il meure, & dès cette nuit. J'ai tout diſpoſé de maniere qu'il ne peut m'échapper... Il vient... Alerte, amis, ne le manquez pas.

(Au moment que Biron paroît, les Aſſaſſins l'attaquent, & le bleſſent. Tandis qu'il ſe défend, Villeroy arrive avec ſes gens. Carlos & les ſiens ſe ſauvent; mais l'un des Aſſaſſins eſt arrêté.)

SCENE VIII.

BIRON. VILLEROY.
Domeſtiques de VILLEROY.

VILLEROY.

AH, Seigneur, vous êtes bleſſé!... Amis, prenez-en ſoin: conduiſez-le dans la maiſon.

(On emméne Biron.)

UN DOMESTIQUE.

Seigneur, voilà un de ces malheureux.

VILLEROY.

Qu'on le tienne en lieu sûr : il faut en faire un exemple.

SCENE IX.

Le Théâtre change, & represente l'intérieur de la Maison d'ISABELLE.

ISABELLE, *seule.*

J'Ai voulu massacrer mon époux ! & j'oserois songer à vivre ! ma main, dans un excès de désespoir, ne peut-elle pas encore attenter à ses jours ? Main criminelle, frappe par tout ailleurs, mais respecte Biron ! Plonge plutôt ce poignard dans mon sein : c'est là où tu trouveras des crimes à vanger ; c'est-là le siége des forfaits dignes d'être expiés par le sang. Ville-

roy eſt arrivé : Villeroy & Biron vont paroître à mes yeux !... O Terre ! cache-moi : leur idée ſeule me déchire. Epoux infortunés, venez, frappez, partagez ce corps malheureux. Mon ame eſt toute entiere pour Biron ; elle eſt libre, & c'eſt ainſi que j'en diſpoſe en ſa faveur....

(Villeroy arrive précipitamment, il lui arrête le bras, & ſe ſaiſit du poignard.)

SCENE X.

VILLEROY. ISABELLE.

VILLEROY.

LE Ciel qui me guide prend ſoin de ta défenſe !... Oſes-tu bien attenter à tes jours ? à des jours qui me ſont ſi précieux ! que ferois-tu de plus, ſi je te croyois coupable ?

ISABELLE, *éperduë.*

Oſe donc jurer que je ſuis innocente, je t'en croirai... mais, qui es-tu ?

qu'éxiges-tu de moi ? garde-toi de me retenir !... n'es-tu pas le véritable Auteur de tout ce qui se passe ici ?... ne prétens-tu pas encor me persuader que je suis ton épouse ?... veux-tu qu'un homme tel que toi puisse être crû sur cet article ?

VILLEROY.

Quoi, ne me reconnois-tu point ?

ISABELLE, *d'un air attentif.*

Ah ! je ne te reconnois que trop....

VILLEROY.

Ne suis-je donc plus ton époux ?

ISABELLE.

Non... non, je n'ai plus d'époux... (*Elle pleure.*) Je n'en eûs jamais qu'un seul ; il est mort en Candie. Peux-tu me le nier ? ne me l'as-tu pas juré mille fois ?... parle ; n'est-il pas mort comme tu me l'as dit ?

VILLEROY.

Hélas, je te le dis encore.

ISABELLE.

Jure-le donc, jure-le vîte avant que la preuve sanglante du contraire vienne frapper mes yeux & les tiens....

(*Elle apperçoit Biron.*) Juste Ciel, que vois-je !...

(*Biron arrive, en se soutenant sur son épée; Isabelle tombe évanouie.*)

SCENE XI.

VILLEROY. ISABELLE. BIRON.

VILLEROY.

QU'on appelle du secours :.... Nourrice, où êtes-vous ?... Mais quel spectacle ! Biron vivant ! hélas, est-ce bien lui ?

BIRON.

Tu vois le seul misérable de la terre qui devroit le moins vivre.

VILLEROY.

L'un de nous ne le devroit pas.... l'un de nous doit périr.

BIRON.

Tu m'as sauvé des mains des Assassins ; & plût au Ciel que tu ne l'eusses

point fait, puiſque la vie eſt mon plus grand ſupplice, & que tu es l'homme de la terre à qui je voudrois le moins être obligé... Chere Iſabelle! je viens expirer à tes pieds. Je ſerois mort moins malheureux, ſi je n'avois pas rencontré ici ton Villeroy... Souffre que je t'embraſſe, & reçois mon dernier ſoupir....

VILLEROY.

Un baiſer!... Ah, téméraire, c'eſt le dernier gage que tu recevras de ſa tendreſſe.

BIRON.

Je le ſçais... calme-toi... je te rens cette vie dont tu n'as fait que retarder la perte de quelques inſtans... & puiſque mon malheur eſt un crime du ſort, ſois, s'il ſe peut, plus heureux que moi....

(*Il tombe.*)

VILLEROY.

Hélas, il s'affoiblit!

BIRON.

Si tu es généreux, prens cette lettre... remets-la à mon pere.... adieu.

(*Il expire.*)

VILLEROY.

Ç'en eſt fait.... quelques ſuites que puiſſe entraîner cette lettre, l'honneur m'engage à la rendre, & à me juſtifier.... mais l'horreur de cet événement me fait oublier Iſabelle... Tout eſt-il mort dans la maiſon? Hola, quelqu'un?.... L'épouvante s'eſt-elle emparée ici de tous les cœurs?

(Il ſort.)

SCENE XII.

ISABELLE, *ſeule, revenant à elle-même.*

D'Où reviens-je? je crois être ſur le bord d'un précipice, prête à tomber dans le gouffre qui ſépare les vivans des morts! Qui peut donc m'arrêter? Suis-je indigne également de vivre, & de mourir?... Ah, malheureux Biron!.... *(Elle ſe jette ſur lui.)* Ah, cher époux, en quel état te vois-je?... C'eſt ici que ſera mon tombeau...

SCENE XIII.

ISABELLE. VILLEROY. *Domestiques.*

VILLEROY.

DEplorable ſituation !... elle n'eſt plus à elle-même.... Amis, relevez-la.

ISABELLE.

Jamais ! jamais ! vous ne nous ſéparerez plus ... Eveille-toi, Biron ! aide-moi, ſecoure-moi ... Que vois-je ? du ſang ! mon époux maſſacré ! Ah, Barbare, c'eſt de ta main. Achéve, unis l'épouſe à l'époux : je te pardonne tout, ſi tu veux ne nous point ſéparer.

VILLEROY, *à ſes gens.*

Levez-la doucement.... craignez de la bleſſer... il faut l'arracher de ce corps.

ISABELLE.

Ah, tigres ! vous m'enlevez ce que

j'ai de plus cher... Ciel, hâte-toi de les en punir!...

(*Les Domeſtiques emménent Iſabelle.*)

SCENE XIV.

VILLEROY. LA NOURRICE. *Domeſtiques.*

VILLEROY.

NOurrice, ſuivez-la, prenez-en ſoin; qu'on cherche des ſecours de tous côtés; je ne croirai pas encor payer ſa vie en l'achetant de tout ce que je poſſéde. (*à un domeſtique.*) Vous, ſongez à exécuter exactement mes ordres... (*On entend frapper à la porte.*) La tempête groſſit; je ſuis prêt à tout. Faites entrer.



SCENE XV.

VILLEROY. LE COMTE BAUDUIN. CARLOS. BELFORT. FREDERIC. *Domeſtiques.*

LE COMTE BAUDUIN.

JOur affreux ! falloit-il que je vécuſſe pour être témoin de tes horreurs ?... Où eſt donc mon malheureux fils ?

CARLOS.

Cruel ; où eſt mon frere ?

VILLEROY.

J'eſpere que le Ciel eſt ſon partage.

CARLOS.

Unique cauſe de ſa perte, peux-tu faire des vœux pour lui ?

VILLEROY.

Je ne ſçaurois vous condamner ; vous pleurez un frere : mais vous m'accuſez à tort d'avoir cauſé ſa perte.

CARLOS.

Je ne m'attendois pas que tu t'accusasses toi-même : mais, quel autre que toi l'auroit assassiné ? C'est ce que la Justice sçaura bientôt éclaircir.

BELFORT.

Pauvre Biron ! Falloit-il tant te presser de revoir ta Patrie ?

FREDERIC, *au Comte Bauduin.*

Allons, Seigneur, l'espoir de la vangeance vous reste.

CARLOS.

Qu'on emporte le corps.

(*Les Domestiques emportent Biron.*)

LE COMTE BAUDUIN.

Hélas ! Quel sujet t'animoit contre mon fils ?

VILLEROY.

Moi ! Pouvez-vous me soupçonner d'un meurtre aussi infame ? Mais je connois mon innocence, & c'est assez pour moi. Interrogez à votre gré mes Domestiques, il vous diront que j'ai exposé ma vie pour défendre & sauver ce fils, dont vous me croyez l'assassin.

BELFORT.

Qu'on les appelle, qu'on les fasse parler.

FREDERIC.

Tirons des lumiéres de tout ce qu'ils pourront nous dire.

CARLOS.

Eh, quel fond ferez-vous ſur leur rapport ? Les complices de leur Maître iront-ils l'accuſer, & ſe charger eux-mêmes ? Un menſonge leur coûtera-t-il plus qu'un homicide ? . . Tu prétens, Villeroy, avoir tiré l'épée pour ſa défenſe ? Qui donc avoit-il offenſé ? Quels étoient ſes ennemis ? En pouvoit-il craindre d'autres que toi ? Et tu prétens l'avoir défendu ! Non, non, ſon retour fut ſon crime. Tu venois d'épouſer ſa femme, il venoit troubler tes plaiſirs, ſa mort fut réſoluë, vous avez tous conſpiré contre lui.

BELFORT.

Si cela eſt. . . . .

CARLOS.

Tout le fait croire.

FREDERIC.

Les apparences ſont. . . .

CARLOS.

Noires comme l'enfer.

LE COMTE BAUDUIN.

C'eſt donc aux loix à m'en faire raiſon. Qu'on aille chercher les Magiſtrats.

CARLOS.

J'y cours moi-même.

(Il ſort.)

VILLEROY.

Ces préſomptions, je le confeſſe, ſont violentes contre moi. Mais je compte ſur le Ciel, & ſur un témoignage qui peut-être ne ſera point ſuſpect..... Hola? qu'on ouvre.

FREDERIC.

D'où partent ces cris?



SCENE XVI.

L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit PEDRE, *l'un des Assassins, appliqué à la question, par les Domestiques de* VILLEROY.

VILLEROY.

Ce malheureux pourra mieux vous instruire.

PEDRE.

Je ne puis souffrir plus longtems : épargnez-moi cet horrible supplice ! je dirai tout.

VILLEROY.

Ton projet, & celui de tes complices, étoit-il de tuer Biron ? Parle.

PEDRE.

Oui, Seigneur.

VILLEROY.

Etoit-ce pour vanger ton injure, ou la leur ?

PEDRE.

Biron ne nous avoit jamais offensés.

VILLEROY.

Vous vous prêtiez donc au ressentiment d'autrui?

PEDRE.

Oui, Seigneur.

VILLEROY.

Vous fûtes donc gagés pour l'assassiner?

PEDRE.

Oui, Seigneur.

VILLEROY.

As-tu quelque accusation à porter contre moi?

PEDRE.

Aucune, aucune: c'est vous qui avez sauvé Biron; c'est vous qui m'avez fait arrêter.

VILLEROY.

Qu'on l'emméne.

LE COMTE BAUDUIN.

Non, permettez qu'il reste.

VILLEROY.

Il m'a justifié, je ne demande rien de plus. Si vous voulez en sçavoir davantage, contentez-vous.

LE COMTE BAUDUIN.

Répons-moi, malheureux. Qui t'a payé pour ce forfait horrible ?

PEDRE.

Ah, Seigneur ! achevez plutôt mon supplice : j'aime mieux être seul criminel.

LE COMTE BAUDUIN.

Je veux connoître l'auteur du crime, dussai-je le chercher jusque dans ton cœur. Parle vîte ; quel est son nom ?... Tu te tais ! qu'on le remette à la torture.

PEDRE.

O Ciel !... non Seigneur ; je vais le nommer.

LE COMTE BAUDUIN.

Parle donc... C'est.... Qui ?

PEDRE.

Mon Maître.... Carlos... votre fils.

LE COMTE BAUDUIN.

Quelle horreur !...

FREDERIC.

Ciel !.. Il vous auroit employés pour tuer son propre frere ?

PEDRE.

Il l'a fait ; il étoit même avec nous, lorsque nous avons attaqué Biron.

LE COMTE BAUDUIN.

S'il nous dit vrai (ce que pourtant je ne puis croire!) Le Ciel eſt juſte à mon égard. J'ai cauſé les malheurs de Biron ; il doit être vangé.

FREDERIC.

Que voulez-vous faire de ce ſcélérat ?

LE COMTE.

Qu'on l'ôte de mes yeux : il ne m'en a que trop appris !

VILLEROY.

J'oubliois que votre fils, expirant, m'a chargé de cette lettre pour vous : j'oſe acquitter ma promeſſe. S'il y parle de moi, j'exige que vous la liſiez haut.

LE COMTE BAUDUIN.

Vous connoiſſez ſon écriture ?

BELFORT.

Oui, je reconnois la main de mon ami.

LE COMTE BAUDUIN.

Liſez donc, je vous prie.

BELFORT, *liſant.*

Je trouve la mort, en arrivant à votre porte : mais malgré l'état où je ſuis, mon cœur ne peut ſe réſoudre à vous

pardonner, non plus qu'à mon frere Carlos, de n'avoir point empêché ma malheureuse épouse d'épouser Villeroy. Vous sçaviez tous deux, par mes lettres, que j'étois vivant .....

VILLEROY, *interrompant.*

Qu'entens-je ! Vous sçaviez qu'il étoit vivant ?...

LE COMTE BAUDUIN.

Moi ? ... Quel nouveau sujet d'étonnement, & de douleur !

SCENE XVII.

Les mêmes Acteurs. CARLOS, & les Officiers de Justice.

LE COMTE BAUDUIN.

O Carlos ! ton frere t'accuse, ainsi que moi, dans cette lettre, d'avoir été les Auteurs de sa mort .... Approche, parle ; te sens-tu coupable ?

CARLOS.

Qui moi, mon pere ! O Ciel, que dites-vous ?

LE COMTE BAUDUIN.

Il parle de plusieurs lettres, qu'il dit nous avoir écrites : je n'en reçus jamais. Sçavois-tu qu'il fût encore vivant ?

CARLOS.

Le Ciel m'est témoin que je l'ignorois !

LE COMTE BAUDUIN.

N'as-tu jamais eu de ses nouvelles ; soit par lettres, ou autrement ?

CARLOS.

Jamais, mon pere, jamais.

BELFORT, *au Comte.*

Cela me paroît étonnant. Je sçais qu'il vous a écrit plus d'une fois, pour vous représenter les rigueurs de son esclavage. Je sçais, de plus, qu'il a reçu plusieurs réponses à ces mêmes lettres. Elles étoient de vous, me disoit-il. (*regardant Carlos.*) N'êtes-vous point son frere ?

CARLOS.

Il n'en reçut jamais de moi.

BELFORT.

C'est ce que nous sçaurons bientôt ; Biron avoit encor plusieurs de ces lettres sur lui : j'en vis même encor une hier.

LE COMTE BAUDUIN.

Quel eſt à peu près leur contenu ?

BELFORT.

Toutes lui marquent, en différens termes, que rien n'étoit capable de vous toucher, & que vous étiez affermi dans la réſolution barbare de laiſſer périr Biron dans l'eſclavage.

LE COMTE BAUDUIN.

O Carlos ! Carlos, as-tu trahi ton frere ?

CARLOS.

C'eſt une inſigne calomnie : je n'ai jamais cru qu'il fût eſclave, ou vivant ; que depuis cet inſtant funeſte.

BELFORT.

Il eſt tems enfin de vous confondre. Il vous a écrit la nuit derniere ; vous lui avez répondu, qu'il vous verroit avant peu ; & je crains bien qu'il ne vous ait vû trop tôt !

LE COMTE BAUDUIN.

Tout ceci n'eſt que trop évident ! qu'on améne le coupable devant lui....

(On produit Pedre.)

CARLOS, *à part.*

Pédre eſt ici ! .. Je ſuis perdu.

BELFORT.

Tu frémis, Carlos? Tu as raiſon; il a tout avoué.

CARLOS.

S'il a tout avoué, il ne me reſte rien à dire.

BELFORT.

Rien?

CARLOS.

Que voudrois tu de plus? Je vois mon ſort, & je l'attens.

LE COMTE BAUDUIN.

O pere infortuné! .... Ah, malheureux! Quel étoit ton deſſein?

CARLOS.

Celui qui perd la plûpart des hommes; l'envie de faire fortune. Biron vivant, étoit toujours une barriere entr'elle & moi, je réſolus de la franchir. Souvenez-vous de votre prédilection pour lui, & de votre dureté pour moi; voilà la ſource de mes crimes: ſi vous n'aviez pas oublié que vous étiez mon pere, Biron auroit peut-être toujours un frere en moi.

LE COMTE BAUDUIN.

Cela n'eſt que trop vrai! je ne t'aimai jamais comme je l'aurois dû: ce

fut mon crime envers le Ciel, & j'en suis bien puni.

VILLEROY.

Puisque ton frere étoit vivant, & que tu le sçavois, quel étoit ton but en me faisant épouser Isabelle ?

CARLOS.

Je sçavois trop combien Biron l'aimoit, pour douter qu'il n'expirât pas de douleur en la retrouvant dans les bras d'un autre.

BELFORT.

Perfide ! Et pourquoi donc l'as-tu tué ?

CARLOS.

Pour ne rien laisser au hazard. Vous voilà tous satisfaits, je crois : où veux-t-on me conduire maintenant ? Vos questions me fatiguent.

LE COMTE BAUDUIN.

Quel !.... Mais c'est aux Juges à t'apprendre ce que tu es ; un pere ne peut trouver de nom pour toi : c'est à eux de vanger la nature outragée. Qu'on l'ôte de mes yeux .... (*On emméne Carlos.*) O Ciel ! accorde-moi la force

de ſupporter tant d'horreurs.... Mais quel nouveau ſupplice?... Hélas, le déſeſpoir l'a renduë furieuſe!

SCENE XVIII.

Les mêmes Acteurs. I*SABELLE paroît tenuë par ſes femmes; ſes cheveux ſont épars, ſon fils effrayé fuit devant elle.*

VILLEROY.

AH, ma chere Iſabelle!... Ha; Dieu, que lui dirai-je?

ISABELLE.

Rien, rien, le monde eſt un impoſteur, je ne l'écoute plus..... Les Juges vont-ils bientôt s'aſſembler?.... Veux-t-on m'acheter moi? Pourquoi faire? Pour vendre le ſang innocent!.. Tu m'as l'air de l'un des pâles Juges des Enfers. Es-tu *Minos*, *Eaque*, ou *Rhadamante?* J'ai une cauſe à plaider devant toi, veux-tu l'entendre? Tu

te

te tais! Eh bien, j'en appelle au Thrône celeſte. Deſcendez, Puiſſances éternelles, venez punir un Juge inique.

LES FEMMES D'ISABELLE.

Aidez-nous de grace: nous ne pouvons la retenir.

VILLEROY.

Vous ne faites qu'irriter ſa fureur.

LE COMTE BAUDUIN.

Laiſſez-la libre: elle ne bleſſera perſonne.

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait de lui? Il étoit ici dans l'inſtant; je l'ai vû là.... O Biron, cher Biron! c'eſt ton épouſe qui t'appelle. Où t'ont-ils caché? Pourquoi t'arrachent-ils à mes embraſſements? Hélas, il eſt parti!... Mais, quel eſt ce petit Ange tout de feu?...

(Elle court après ſon fils, qui ſe ſauve dans les bras du Comte Bauduin.)

L'ENFANT.

Ah ſecourez-moi, Seigneur! ſecourez-moi!

ISABELLE.

Je vois le Meſſager céleſte! Il étend ſes aîles d'argent; il vole, il fuit,

il atteint l'ame de mon époux... Il la raméne ſur la terre !

L'ENFANT.

Ah Seigneur, elle me tuëra !

LE COMTE BAUDUIN.

Ne crains rien, mon enfant.

ISABELLE.

Quoi, le Ciel auſſi trompe mon eſpérance ! La juſtice eſt ſourde partout !... Mais Biron s'approche... Il ſaiſit le moment du ſommeil des Dieux; & c'eſt ainſi qu'il me ſecoure... (*Elle ſe poignarde.*) Venez, barbares aſſaſſins, venez, Tyrans !... je brave mainnant votre fureur.

VILLEROY.

O Ciel, quel coup funeſte !... Hâtez-vous, amis, hâtez-vous de la ſecourir.

LE COMTE BAUDUIN.

Trop malheureuſe, & trop innocente Iſabelle ! vis pour être témoin de mes remords, pour me voir déplorer mes injuſtices envers toi. Ce ſont elles ſans doute qui font aujourd'hui tomber ſur nous la colére du Ciel !

VILLEROY.

Parle, ma chere Iſabelle : un ſeul mot de toi peut me rendre la vie.

LE COMTE BAUDUIN.

Si la tendresse paternelle la plus vive, que je te vouë à jamais, ainsi qu'à ton fils; si mes larmes & mes regrets peuvent diminuer à tes yeux l'horreur de mon crime, léve les yeux, chere Isabelle, & reviens à la vie.

ISABELLE.

Où est cet enfant infortuné? je meurs moins malheureuse, puisqu'il a pû vous attendrir. Viens, mon cher fils, viens embrasser une mere mourante.... Un baiser.... Des vœux.... triste héritage! C'est pourtant tout ce que je puis te laisser. Sois digne de ton pere, imite ses vertus, n'éprouve pas ses infortunes.... Puissent-elles être à jamais ensevelies dans mon tombeau!...

(*Elle meurt.*)

VILLEROY.

Elle expire! tous les plaisirs de ma vie expirent avec elle... Où sont maintenant les Juges? Où sont ces vangeurs des forfaits? que l'on me traîne aux pieds de leur sanglant Tribunal; que j'y sois accusé, que j'y sois condamné: Quel que soit mon suplice, je m'y

soumets, je les reçois avec reconnoissance.

LE COMTE BAUDUIN.

Déplorable Orphelin! unique rejetton d'une tige encor plus déplorable! Ainsi qu'un échappé du naufrage, jetté sur une roche aride, est-ce pour y périr que le Ciel t'a sauvé? Non, ton infortune attendriroit les rochers mêmes. Ce cœur de pierre, que les malheurs de ton pere trouverent insensible, s'émeut & s'ouvre pour toi; les sources de l'abondance vont en couler; elles préviendront toujours tes desirs. Ah! si j'avois sçû pardonner, si la seule faute que ton pere ait jamais commise m'eût trouvé moins implacable, tous les maux que nous éprouvons nous seroient inconnus! Les erreurs de la jeunesse sont souvent plus dignes de notre pitié que de notre colere. En punissant nos enfans avec trop de rigueur, nous nous rendons coupables des maux que produit leur infortune. Peres séveres! apprenez à pardonner; le Ciel seul a droit de punir.

FIN.

CATON,

TRAGEDIE

DE

M. ADDISON.

Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat, intentus operi suo Deus! Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus! Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, si convertere animum velit, quam ut spectet Catonem, jam partibus non semel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.

Senec. de divin. Prov.



PERSONNAGES.

CATON.

LUCIUS. } Senateurs.
SEMPRONIUS. }

JUBA, Prince de Numidie.

SYPHAX, Général des Numides.

PORTIUS, } Fils de Caton.
MARCUS, }

DECIUS, Ambassadeur de César.

MARCIE, Fille de Caton.

LUCIE, Fille de Lucius.

OFFICIERS, SOLDATS ROMAINS, & NUMIDES.

---

*La Scene est dans une Salle du Palais du Gouverneur d'*Utique.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PORTIUS. MARCUS.

PORTIUS.



L'Aurore eſt ténébreuſe ; le Soleil, en perçant foiblement les nuages qui l'offuſquent, ſemble n'amener qu'à regret le jour fatal qui doit décider du ſort de Rome & de Caton !... La mort de ce grand homme manque ſans doute aux horreurs de la guerre civile : ce forfait ſeul peut terminer dignement cette Scene ſanglante. Déja plus de la moitié de l'Univers, dévaſté par Céſar,

regrette, mais trop tard, ſes nombreux habitans ; & baiſſe un front docile à l'aſpect de ce redoutable Vainqueur. Si ce torrent ne trouve point d'obſtacle, où chercher de nouveaux ſoldats ? avec qui Céſar jouira-t'il du fruit de ſes forfaits ? Dieux immortels ! à quels ravages l'orgueil d'un ſeul homme n'expoſe-t'il pas l'ouvrage de vos mains ?

MARCUS.

Cher Portius, la fermeté de ton caractére te permet de regarder les forfaits de Céſar avec un œil tranquille. Moins Philoſophe que toi, je ne puis ſans frémir entendre prononcer ſon nom !... Le Héros, ou plutôt le Tyran de *Pharſale*, s'offre d'abord à ma penſée, dégoutant du ſang des Romains, foulant aux pieds de ſes Courſiers nos Patriciens maſſacrés, & toujours moins laſſé qu'avide de carnage. O Portius ! le Ciel eſt-il donc inſenſible ? Pour qui réſerve-t'il la foudre, ſi un ſcélérat, qui ne doit ſa grandeur qu'à la ruine de ſon pays, jouit impunément des fruits de ſon crime ?

PORTIUS.

Crois-moi, Marcus, une telle grandeur n'est pas digne d'être enviée. Jette les yeux sur notre auguste pere ; vois l'éclat de ses vertus briller à travers les nuages dont ses malheurs réitérés tentent en vain de l'obscurcir : toujours grand dans son infortune, les rayons de sa gloire n'en sont que plus épurés ; c'est pour l'honneur, c'est pour la liberté, c'est pour Rome enfin que Caton combat. Ami de la vertu, l'oppression, la tyrannie, le pouvoir usurpé, sont les seuls ennemis qui purent jamais exciter sa vangeance.

MARCUS.

Eh, qui peut l'ignorer ? Mais, que peut Caton seul contre un peuple entier, aussi lâche que corrompu ; contre un monde d'esclaves empressés à plier sous le joug de leur nouveau Maître ? Confiné dans *Utique*, entouré d'une garde Numide, triste Chef d'une armée dont la foiblesse, après tant de disgraces, mérite à peine encor ce nom : qu'espere-t'il, cher Portius ? qu'attend-t'il de ce reste de la

grandeur Romaine, & d'un Sénat qui n'en eſt plus que l'ombre ? Je l'avouerai, mon frere, tant de malheur joint à tant de vertu, étonne & trouble ma raiſon : à la vue du ſort de mon pere, tout autres que nous ſeroient tentés d'abjurer ſes maximes.

PORTIUS.

Rappelle-toi ce qu'il nous a ſi ſouvent répété : les décrets du Ciel ſont impénétrables, nous tentons en vain d'en ſonder l'obſcure profondeur ; c'eſt un immenſe labyrinthe où l'entendement humain ne peut jamais que s'égarer dans ſes recherches vaines.

MARCUS.

C'eſt ainſi que raiſonne une ame tranquille. Mais ſi tu reſſentois la moitié des tourmens qui déchirent la mienne, tu t'exprimerois peut-être avec plus de chaleur. Une paſſion malheu-heureuſe ; un amour ſans eſpoir empoiſonne ma vie, & met le comble à l'horreur de mon ſort. Ah, ſi du moins Lucie ceſſoit d'être inſenſible !...

PORTIUS, *à part.*

Il ne voit pas un rival dans ſon frere : ménageons ce caractére impétueux ;

gardons-nous de l'en informer.. (*haut.*) O Marcus ! Voici l'instant de faire éclater ta vertu. Rassemble toutes les forces de ton ame, rappelles-y ton pere tout entier. La gloire de dompter l'amour, l'espoir de vaincre ce Tyran, dont la puissance n'est fondée que sur notre foiblesse, est digne de flatter le courage d'un fils du grand Caton.

MARCUS.

Non, mon frére ; un conseil que je ne puis suivre ne sert qu'à me convaincre encor plus de l'excès de ma foiblesse. Ordonne-moi de me plonger dans les plus grands périls de la guerre, d'affronter la mort la plus inévitable : il suffit que la gloire m'appelle, tu reconnoîtras le fils de Caton. Mais, que peut la raison contre l'amour ? que peut l'ambition, & la soif des grandeurs contre une passion qui se nourrit & s'accroît dans nos ames, échauffe notre sang, & semble seule animer notre éxistance ?

PORTIUS.

Vois le Prince de Numidie, jette les yeux sur le jeune *Juba !* toujours attentif à ne point s'écarter des sen-

tiers de la gloire, vois par combien de travaux ce Prince est enfin parvenu, en domptant la férocité de son caractére, à modéler son ame sur celle de Caton! Il brûle cependant pour *Marcie*; ta sœur & la mienne est l'objet de ses plus chers désirs: ses yeux, ses moindres mouvemens trahissent son secret. Il sçait pourtant se taire; & le soin de sa gloire lui fait renfermer dans son cœur un amour aussi violent que le tien. Quoi! l'héritier d'un Monarque Affricain surpassera-t'il le fils de Caton? L'Univers verra-t'il en lui des vertus que je cherche en vain dans une ame Romaine?

MARCUS.

Arrête, Portius! tes reproches sont trop amers ..... quand vit-on tes vertus, & celles de Juba, me laisser loin de vous dans la carriere de la gloire?

PORTIUS.

Marcus, je te connois: l'ombre seule du déshonneur suffit pour indigner ton ame, & pour allumer ton courroux.

MARCUS.

Un frere auroit dû me plaindre!

PORTIUS.

Eh, qui te plaint plus que moi !... léve les yeux, & vois mes larmes. Plût au Ciel, que mon cœur pût aussi facilement s'offrir à tes regards : tu le verrois gémir de ton malheur !

MARCUS.

Pourquoi donc, au lieu d'y compâtir, aigrir mes maux par tes reproches ?

PORTIUS.

O Marcus ! si mon sang & ma vie pouvoient guérir tes maux, je les sacrifierois pour toi.

MARCUS.

O le plus digne de tous les freres, & le plus sincere des amis ! pardonne au trouble, à la foiblesse d'une ame que le premier mouvement emporte toujours avec trop de rapidité !.. mais Sempronius paroît : l'état où je suis me fait éviter ses regards.



SCENE II.

SEMPRONIUS. PORTIUS.

SEMPRONIUS, *à part.*

UNe conſpiration devroit être exécutée auſſi-tôt que formée... Que fait ici Portius ? je hais la jeuneſſe froide, & trop réfléchie. Maſquons nos ſentimens.... (*haut.*) Embraſſons-nous, cher Portius ! embraſſons-nous, tandis que nous ſommes encor libres : demain, en exprimant ainſi notre amitié, chacun de nous verroit peut-être un eſclave dans ſes bras. Que dis-je, demain ? Hélas, ce Soleil levant éclaire peut-être pour la derniere fois la liberté Romaine !

PORTIUS.

Mon pere aſſemble ce matin, dans cet humble ſallon, ce qu'on appelle encore le Sénat (les triſtes reſtes de Pharſale !) Il veut ſçavoir ſi l'on croit

qu'il puiſſe encor s'oppoſer au torrent formidable dont la courſe impétueuſe entraîne Rome & ſes Dieux même ; ou s'il doit enfin céder l'Univers à Céſar.

SEMPRONIUS.

Toute la pompe, toute la majeſté de Rome illuſtreroit moins le Sénat, que la préſence de Caton. Sa vertu ſeule rend nos aſſemblées légitimes ; elle porte dans tous les cœurs un ſentiment reſpectueux, une ſainte terreur, qui fait trembler Céſar lui-même à la tête d'une armée toujours victorieuſe. O mon cher Portius ! ſi j'étois aſſez heureux pour pouvoir l'appeller mon pere ; pour voir l'adorable Marcie ſenſible à ma tendreſſe, les vœux de ton ami ſeroient comblés !

PORTIUS.

Eh quoi, Sempronius, le langage de l'amour peut-il plaire à Marcie, tandis que les jours de ſon pere ſont menacés ? C'eſt vouloir attendrir une Veſtale épouvantée, à la vuë du feu ſacré prêt à s'éteindre !

SEMPRONIUS.

Plus je vois les merveilles de ta famille, plus mon cœur en est enchanté !... Veille sur toi, cher Portius; le fils de Caton fixe les yeux de l'Univers entier : le grand nom de ton pere te place dans un point de vuë aussi favorable pour tes vertus, que dangereux pour tes moindres foiblesses.

PORTIUS.

Je t'entens : à cette heure importante, tu m'accuses sans doute de rester trop longtems dans ces lieux ?... Je te laisse; & tandis que le Sénat va décider de notre sort, je cours ranimer dans le cœur du soldat abbatu l'amour de la liberté, le mépris de la vie, & réveiller en lui tout ce qui reste de *Romain*. Le succès n'est pas dans la main des Mortels, mon cher Sempronius : mais faisons plus, rendons-nous en dignes.



SCENE III.

SEMPRONIUS, *seul.*

AVec quel ton sententieux, avec quelle pompeuse affectation ce jeune homme copie déja son pere !... Mais le vieux Syphax ne paroît point encore. Son génie Affricain, quoique toujours disposé à la trahison, veut pourtant être excité, poussé, aiguillonné à chaque instant.... Je suis offensé par Caton ; il m'a refusé sa fille : d'ailleurs l'état désesperé de sa fortune met un trop grand obstacle à la mienne. Méritons la faveur de César : c'est la source des grandeurs où mon cœur aspira toujours. En lui livrant Caton, César ne peut refuser Marcie à ma tendresse. Mais Syphax paroît....



SCENE IV.

SYPHAX. SEMPRONIUS.

SYPHAX.

Tout eſt prêt, Sempronius : j'ai ſondé les ſecrets ſentimens de mes *Numides*; tous n'aſpirent qu'après l'inſtant de la révolte. L'auſtére diſcipline de Caton ne leur paroît plus ſupportable; le camp entier demande à haute voix un nouveau Maître.

SEMPRONIUS.

Crois-moi, Syphax, ne laiſſons point échapper ce moment précieux. Tandis que nous délibérons, le vainqueur fait de nouveaux progrès, & peut à chaque inſtant tomber ſur nous. Ah! ſi l'activité de Céſar t'étoit mieux connuë; ſi tu ſçavois avec quelle prodigieuſe diligence ce Héros tranſporte la guerre d'un bout de l'Univers à l'autre, tu tremblerois, mon cher Syphax! En vain la Nature éleva

des montagnes, & creusa l'Océan pour arrêter sa course, ce torrent franchit tout : les Alpes, les Pyrennées s'abaissent devant lui ; les vents, les flots, & la tempête, bien loin de l'arrêter, précipitent encor sa marche. Ce jour perdu, demain César assiégera nos portes ! Mais, parle ; as-tu préssenti le jeune Juba ? Le gain d'un tel homme flatteroit sensiblement César, & rendroit notre traité beaucoup plus favorable.

SYPHAX.

Hélas, il est perdu ! il est perdu, Sempronius : les vertus de Caton l'ont enyvré.... je l'attens pourtant en ces lieux : je veux tenter, par un dernier effort, de déraciner de son cœur ces austéres principes d'honneur, de bonne foi, de je ne sçais quelle gloire dont le commerce des Romains n'a que trop corrompu son caractére Numide.

SEMPRONIUS.

Ne néglige rien pour l'abattre. La défection de Juba, puisque son pere est mort, assure l'Afrique à César, & le rend Souverain de la moitié des

vaſtes climats que renferme la *Zone Torride.*

SYPHAX.

Mais eſt-il vrai, Sempronius, que le Sénat entier eſt convoqué ? Ciel, que je crains pour toi ! Prens garde, ami : les yeux de Caton ſont perçans ; ſi les voiles les plus épais de l'artifice ne couvrent nos complots, n'eſpere pas les ſouſtraire à ſa vuë.

SEMPRONIUS.

Sois tranquille, Syphax. Le feu d'un zèle apparent prévient toujours, ou détruit les ſoupçons. L'intérêt de Rome, l'amour de ma Patrie, ma haine pour Céſar, vont enflammer mes diſcours, & remplir le Sénat. Ta froide hypocriſie n'eſt qu'un artifice uſé, un piége mal dreſſé, qui n'échappe qu'aux yeux vulgaires : ſi tu veux paroître ſincére, tonne, éclate, ſois furieux.

SYPHAX.

Je me tais, Sempronius : malgré mes cheveux blancs, j'apprens encore de toi. Les Affricains les plus ruſés doivent te rendre hommage.

SEMPRONIUS.

Travaille, encor un coup, à nous gagner Juba ; je te répons des Romains. Souviens-toi, surtout, que le tems est cher ; & que les heures qui s'écoulent depuis la naissance d'une conjuration jusqu'au moment où elle éclate, sont toujours redoutables. Ce funeste intervalle est toujours rempli par l'horreur, souvent terminé par la mort. Chaque mot, chaque pensée peut perdre un Conspirateur. Son danger ne devient moins grand, qu'au moment où son bras peut frapper, & remplir ses desseins.

SCENE V.

SYPHAX, *seul.*

TEntons de vaincre l'opiniâtreté de ce jeune Prince. Le tems nous presse, Cesar s'approche & va bientôt nous accabler.... Mais taisons-nous! Juba m'appérçoit, & s'avance.

SCENE VI.

JUBA. SYPHAX.

JUBA.

JE ſuis charmé de te revoir, & de te rencontrer ſeul : la triſteſſe régne depuis quelques jours dans tes regards, & l'air de mécontentement dans toutes tes actions. Quelle en eſt la cauſe, mon cher Syphax ? Quelles noires penſées t'occupent ? Pourquoi ne vois-tu plus ton Prince que d'un œil auſſi ſombre qu'indifférent ?

SYPHAX.

Mon talent n'eſt pas celui de feindre, ni de montrer un viſage riant, quand la triſteſſe eſt dans mon cœur : je ne ſuis pas encor aſſez Romain.

JUBA.

Pourquoi ce trait de critique amére contre les Maîtres de l'Univers ? Ne vois-tu pas tous les Mortels, ſoumis à leur Empire, rendre hommage à la ſu-

blimité de leurs vertus ? Eſt-il une nation parmi les plus ſauvages de notre Afrique, parmi nos arides Rochers & nos ſables brûlans, en eſt-il, dis-je, que le ſeul nom de Rome n'ait pas droit de faire trembler ?

SYPHAX.

Dieux ! Et par quel endroit ces Romains ſont-ils donc ſi ſupérieurs aux enfans baſanés de votre Numidie ? Ont-ils appris à tendre l'arc avec plus de vigueur ? La Javeline lancée par un bras Romain, fend-t-elle les airs, atteint-elle le but avec plus de célérité ? Qui, mieux que l'actif Affricain, ſçait dompter & dreſſer un courſier, mener en troupe les Eléphants rendus dociles, les ranger en bataille chargés de leurs tours auſſi redoutables que meurtrieres ? Voilà des talens, Seigneur, voilà des Arts utiles que Rome prétendroit en vain diſputer à *Zama* ! *

JUBA.

Vante moins des vertus ſubalternes, qui ne ſont dues qu'à la force du corps.

---

* Capitale de la Numidie.

L'ame d'un vrai Romain tend à un but plus élevé : à civiliſer l'homme féroce, à le ſoumettre au frein des loix, à le rendre humain & ſociable. Ami de la ſageſſe de ſa diſcipline, & des Arts (ſeuls dignes d'embellir la vie !) Il les fait goûter aux Peuples les plus ſauvages ; & ne les dépouille de la rudeſſe de leur caractére, que pour les rendre plus heureux. De pareilles vertus, en illuſtrant l'humanité, épurent l'ame, adouciſſent, flattent le cœur, & du Mortel le plus barbare font un Citoyen reſpectable.

SYPHAX.

Dieux immortels ! Ai-je la force de l'entendre... Pardonnez, Seigneur, à la vivacité d'un vieux Soldat, & daignez me répondre. Qu'eſt-ce que cette politeſſe & cette urbanité Romaine, qui rend l'homme ſi traitable & ſi doux ? N'eſt-ce point l'art de déguiſer nos paſſions, de rendre nos regards différens de nos penſées, de réprimer les mouvemens & les fougues de l'ame, de lui interdire tout commerce avec la langue, de dénaturer l'homme enfin, en lui faiſant jouer un perſonnage contraire

à

à celui pour lequel les Dieux l'avoient créé ?

JUBA.

Pour te confondre, regarde seulement Caton ; vois jusqu'à quel dégré la vertu Romaine peut élever un simple Mortel ! juste, vigilant, tendre pour ses amis, toujours sévere pour lui-même ; le sommeil, la faim, la soif, les plaisirs & les besoins de la vie, les dons de la fortune même ne peuvent rien sur cette ame que la voix du devoir & les maux d'autrui ont seuls droit de rendre sensible.

SYPHAX.

Croyez-moi, Prince, il n'est point d'Africain, cherchant sa proye dans les vastes déserts de la Numidie qui ne pratique encor mieux ces vertus si vantées : satisfait de son sort, son arc est toute sa richesse, la chasse sa nourriture, l'eau des torrents sa boisson, les travaux ses plaisirs. Sur le déclin du jour, quelque rocher pour appuyer sa tête, ou quelque tertre couvert de mousse lui offre un lit délicieux. Il s'en reléve frais, il reprend avec joye les exercices de la veille ; & si le ha-

ſard lui offre une nouvelle proye, s'il rencontre quelque ſource juſqu'alors inconnuë à ſes yeux, l'infortuné bénit ſon ſort, & croit être dans l'abondance.

JUBA.

Tes préjugés, mon cher Syphax, t'empêchent de diſtinguer les vertus qui naiſſent de notre ignorance, d'avec celles qui ſont de notre choix: tu confonds le Héros avec la brute. Je veux que d'autres hommes, en acquérant ſur leurs ſens un auſſi grand Empire, puiſſent regarder le plaiſir d'un œil également indifférent: mais m'en citeras-tu qui ſoient conſtans dans les revers, & grands dans le malheur, ainſi que ce Caton que tu mépriſes? Ciel! avec quelle force, avec quelle fermeté d'ame il triomphe de la fortune au milieu des horreurs qui l'environnent, & dont l'avenir le menace encor plus!

SYPHAX.

Orgueil, orgueil outré, arrogance de l'ame, que les Romains, ſi je ne me trompe, apellent *Stoïciſme*. Ah, ſi votre illuſtre Pere ne s'étoit pas laiſſé

ſéduire par ces vertus imaginaires, s'il eût abandonné la cauſe de Caton, Ce Héros ſeroit-il mort honteuſement par la main d'un eſclave ? ſes troupes maſſacrées couvriroient-elles les ſables de l'Affrique ? Serviroient-elles de pâture aux Vautours de la Numidie ?

JUBA.

Quel eſt ton but, en renouvellant mes douleurs ? ... Le ſeul nom de mon pere ſuffit pour exciter mes larmes.

SYPHAX.

Puiſſiez-vous profiter de ſon malheur !

JUBA.

Qu'exiges-tu de moi ? Que faut-il faire ?

SYPHAX.

Abandonner Caton.

JUBA.

Abandonner Caton !.. Tu veux donc que Juba ſoit doublement Orphelin ?

SYPHAX.

Voila le nœud qui vous retient ! Vous brulez de lui donner le nom de pere. Les charmes de Marcie plaident

ſecrettement dans votre cœur la cauſe de Caton. Je ne m'étonne plus de vous voir inſenſible à mon zèle.

JUBA.

Syphax, ce même zèle devient trop importun; j'ai ſouffert juſqu'ici ſes emportemens auſſi ennuyeux qu'indiſcrets: apprens déſormais à le modérer & crains qu'il ne s'échape plus que je ne le veux.

SYPHAX.

Seigneur, votre auguſte pere ne me traita jamais ainſi. Hélas, je vois bien qu'il n'eſt plus! Mais vous-même, pouvez-vous oublier ces tendres regrets, ces mouvements douloureux de la nature, ces doux embraſſements, ces vœux ardents mille fois répétés qui accompagnerent les adieux qu'il vous fit dans les bras de la mort? Ah, ce triſte moment eſt encor préſent à mes yeux: ce funeſte ſouvenir plaît à mon cœur, même en le déchirant! Je vois encor ce grand & malheureux Monarque, les yeux baignés de larmes, & me ſerrant la main, s'écrier en ſoupirant.... *adieu Syphax, je te recommande mon fils!*...

JUBA.

Arrête ! Ce recit me perce l'ame... O le meilleur des Peres ! comment pourrai-je jamais m'acquitter de tout ce que je dois à ta mémoire !

SYPHAX.

En ſuivant ſes conſeils ; en les gravant dans votre cœur.

JUBA.

Il me chargea de t'écouter, il m'ordonna de me conduire par tes lumieres. Parle, tonne, Syphax, ne crains plus de m'offenſer : tu me verras auſſi tranquile que la mer dans les plus beaux jours du Printems.

SYPHAX.

Hélas, Seigneur, je n'enviſage que votre ſureté.

JUBA.

Je rens juſtice à ton zèle. Mais que prétens-tu faire ?

SYPHAX.

Vous arracher au ſort dont les ennemis de Céſar ſont à chaque inſtant menacés.

JUBA.

Mon pere dédaigna cette crainte.

SYPHAX.

Il en fut la victime.

JUBA.

Mourons plutôt, s'il le faut, mille fois, que d'offenser l'honneur.

SYPHAX.

Seigneur, dites l'amour.

JUBA.

Syphax, j'ai promis de t'entendre..... Pourquoi prétens-tu me forcer d'avouer une flâme que mes efforts ne peuvent éteindre, & que je voudrois toujours renfermer dans mon cœur?

SYPHAX

Croyez-moi, Prince, quoique l'amour soit difficile à vaincre, il est pourtant aisé de l'affoiblir: l'absence y peut beaucoup; une nouvelle flâme y peut encor plus. La Cour de Zama vous offrira des charmes plus vifs, & plus animés: le Soleil qui roule son char plus près de nos têtes, donne au tein de nos Belles un éclat plus brillant. A peine les aurez-vous connuës, que les pâles Beautés du Nord n'auront plus d'attraits pour vos yeux.

JUBA.

Ami, ce ne sont point les charmes

extérieurs que j'admire dans une amante : la beauté ne flatte que pour un tems nos ſens, nos yeux ſe familiariſent avec elle, & l'habitude de la voir nous la rend bientôt inſipide. Rien n'eſt plus beau que Marcie ; mais ſa vertu l'éléve encor au-deſſus de ſon ſéxe : belle ſans le ſçavoir, ſage ſans affectation, l'envie même rend hommage à la pureté de ſes mœurs : ſoit qu'elle parle ou qu'elle agiſſe, l'ame de Caton perce dans ſes moindres démarches, tandis que la douceur de ſes regards tempére la ſévérité des vertus de ce grand homme.

SYPHAX.

Que l'on eſt éloquent, en louant ce qu'on aime !... Ah, Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux....

(*Marcie & Lucie paroiſſent dans l'éloignement.*)

JUBA.

Arrête, Syphax : c'eſt elle que je vois !... Oui, c'eſt elle, avec Lucie, l'aimable fille du Lucius .... elles viennent de ce côté : mon cœur s'émeut.... de grace, laiſſez-moi.

SYPHAX, *à part.*

Que le Ciel les confonde !... un ſeul regard de cette femme va détruire tout mon ouvrage.

SCENE VII.

JUBA. MARCIE. LUCIE.

JUBA.

QUe le Ciel veille toujours ſur la charmante Marcie ! Ses charmes adouciſſent en ces lieux les horreurs de la guerre; un ſeul de ſes regards diſſipe toutes mes douleurs, jette un rayon de joye dans mon ame, & me fait oublier pour un tems l'approche de Céſar.

MARCIE.

Seigneur, je ſerois fâchée de croire que ma préſence pût rallentir l'ardeur de votre courage, ſurtout au moment où le cruel & victorieux Céſar menace hautement ces murs, & vous provoque inſolemment au combat.

JUBA.

O Marcie! permettez feulement que j'efpere que vos vœux daigneront m'y fuivre ; une idée fi flateufe, en ajoutant à la force de mon bras, va le rendre plus redoutable aux ennemis de votre pere.

MARCIE.

Mes vœux fuivront toujours les les amis de Rome, les défenfeurs de la vertu, & les bras approuvés ou par les Dieux, ou par Caton.

JUBA.

Ainfi je puis m'en croire digne : mes foins les plus affidus, mon étude la plus chere eft de connoître & d'imiter les rares qualités de ce Héros : trop heureux de pouvoir un jour, en fuivant fes traces glorieufes, illuftrer le nom de Juba !

MARCIE.

Caton connoit le prix du tems ; il n'employeroit point à difcourir des momens auffi précieux.

JUBA.

Vos reproches font juftes, vertueufe Marcie. Je revole à mon camp, je vais faire paffer le feu qui m'anime

dans l'ame de mes ſoldats. En les conduiſant à l'ennemi, c'eſt Marcie, c'eſt elle ſeule que j'invoquerai : C'eſt à ce nom que je devrai enfin les lauriers qui doivent décorer un Prince dont les vœux oſent s'élever juſqu'à vous.

SCENE VIII.

MARCIE. LUCIE.

LUCIE.

MArcie, vous êtes trop ſévére : Pourquoi traiter ſi durement un jeune & généreux Prince qui vous adore ? Pourquoi le renvoyer ainſi ?

MARCIE.

Parce que je le crains. Son air, ſa voix, ſes regards, ſa candeur ont tant de pouvoir ſur mon ame, que je n'oſe l'entretenir longtems.

LUCIE.

Pourquoi combattre une paſſion ſi douce, & fermer votre cœur aux charmes d'un amour ſi pur ?

MARCIE.

Voudrois-tu, chere Lucie, que mon cœur s'ouvrît à la tendresse ? qu'il s'abandonnât au plaisir d'être aimée dans le tems même où chaque instant augmente mes craintes pour Caton ? L'arrivée de César, guidé par la fureur & la vangeance, permet-elle à Marcie d'autres sentimens que ceux de la terreur ?

LUCIE.

Que ne puis-je vous rassembler ! La nature m'a sans doute formée & plus tendre & plus foible que vous. L'Amour & la pitié accablent tour à tour le cœur de la malheureuse Lucie.

MARCIE.

Ose déposer tes peines les plus secrettes dans le sein d'une amie digne de les partager. Quel est celui qui fait naître ces divers mouvemens dans ton ame ?

LUCIE.

Je n'ai point à rougir, en nommant les auteurs de ma peine : ce sont les freres de Marcie, les fils de Caton !

MARCIE.

Tous les deux t'ont regardée des

mêmes yeux que moi, & m'ont souvent confié les tendres sentimens que Lucie leur inspire. Mais, parle : dis-moi quel est celui pour qui ton cœur s'est décidé ? Je brule, & je crains également de l'apprendre..

LUCIE.

Pour lequel Marcie s'intéresse-t-elle ?

MARCIE.

Ni pour l'un, ni pour l'autre.... Et cependant pour tous les deux.... Leur mérite est égal, ils me sont également chers..... Mais quel est le choix de Lucie ?

LUCIE.

J'ai pour eux la plus haute estime : Quant à l'amour.... Mais pourquoi voulez vous que je nomme mon vainqueur ? Ignorez-vous que cette passion est aveugle, & souvent injuste dans le choix de son objet ?...

MARCIE.

O Lucie, hâte-toi de fixer mon incertitude ! Quel est celui de mes deux freres que je dois appeller heureux ?

LUCIE.

Supposons que ce soit Portius : mon choix seroit-il condamnable ? . . . . . O Portius ! c'est toi qui m'a ravi mon ame. Avec quelle tendresse il aime ! avec quelle aimable sincerité, quelle complaisance, quelle doûceur de caractére il sçait faire parler sa flâme, & s'insinuer dans un cœur ! Marcus est plus ardent, plus vif, aussi sincere : mais ses soupirs, ses vœux, ses plaintes mêmes, sont autant de transports ; je ne puis l'entendre sans en être allarmée, & l'impétuosité de ses sentimens me fait toujours trembler.

MARCIE.

Infortuné Marcus ! O Lucie ! comment peux-tu le rejetter ? Tu ne le connois pas ; la moitié de sa tendresse t'est encor inconnuë ! quand il parle de toi, son cœur est enflamé, chaque mot peint en traits de feu ce que ressent son ame : ses yeux, ses discours, ses pensées, tout respire en lui l'amour dont il est transporté. Infortuné Marcus ! quelle tempête, quels orages cette fatale préférence ne va-

t'elle pas élever dans son cœur ! que j'en crains les funestes suites !

LUCIE.

Vous paroissez le préférer à Portius.

MARCIE.

M'en préserve le Ciel ! Si Portius étoit l'amant malheureux, il exciteroit en moi la même compassion.

LUCIE.

Vit-on jamais amante plus à plaindre ! Portius lui-même gémit souvent à mes pieds de l'infortune de son frere : il m'exhorte à cacher l'ombre même de mes sentimens, dans la crainte des tristes effets qu'ils pourroient produire.

MARCIE.

Il connoît Marcus, il craint de le réduire au désespoir.

LUCIE.

Hélas, je vois trop tard l'abîme où l'amour m'a plongée ! Eh quoi, suis-je donc née pour porter le trouble & la guerre dans la famille de Marcie ? pour désunir deux freres qui, sans moi, se seroient sans doute toujours

aimés ? Accablante pensée ! mon cœur ne peut la soutenir.

MARCIE.

N'augmentons point nos peines ; ma chere Lucie, laissons aux Dieux le soin de notre sort. Notre vie, quoiqu'agitée, quoique troublée par nos malheurs présens, peut encore devenir heureuse : attendons tout des Immortels.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Sénat.

SEMPRONIUS. *Les Sénateurs.*

Redoutable jadis du couchant à l'Aurore ;
Dans ce Senat du moins Rome respire encore :
Défenseurs de ses loix, seuls appuis de son nom,
Soyons dignes, Seigneurs, d'être amis de Caton.
Remplissons ses desseins ; la vertu les inspire !

LUCIUS.

Que César sur les cœurs usurpe un autre Empire ;

Qu'il traîne ſur ſes pas l'eſclavage & la mort,
La voix de Caton ſeul fixera notre ſort.
Il vient... Dieux défendez une tête ſi chére !

SCENE II.

CATON. SEMPRONIUS. LUCIUS, *& autres Sénateurs.*

CATON.

CEſar s'approche, amis: objets de ſa colére,
Victimes, ou flatteurs de ce nouveau Tarquin,
C'eſt de vous qu'aujourd'hui Rome attend ſon deſtin.
Mais comment arrêter ce torrent dans ſa courſe ?
Des fureurs de Céſar vous connoiſſez la ſource ;
Vous ſçavez ſes projets : prêt d'en cueillir le fruit,
Le ſuccès le devance, & le crime le ſuit !
Citoyen couronné, Tyran d'un peuple libre,
Pharſale ſous ſes loix a fait couler le Tibre ;

Le Nil du sang Romain a vû rougir ses flots,
Et Memphis de César arbore les Drapeaux;
Le grand Juba n'est plus: forcé dans sa retraite,
Scipion dans son sang a vangé sa défaite;
Et notre Affrique enfin, dans ses deserts brûlans,
Vois ses sables couverts de morts, & de mourans!
Dans cette extrémité qu'avons-nous à résoudre?
Amis, faut-il attendre, ou conjurer la foudre?
Vos cœurs par nos malheurs sont-ils humiliés?
Faut-il braver César, ou tomber à ses pieds?
Parlez, Sempronius.

SEMPRONIUS.

Ma voix est pour la Guerre:
Dût le Ciel à César avoir cedé la terre,
De la mort ou des fers, pour un cœur généreux,
Surtout pour un Romain, le choix n'est point douteux.
Seigneurs, notre courage est tout ce qui nous reste:

Mais songeons qu'à César il peut être funeste ;
Que si nous lui cédons, tout espoir est perdu ;
Que si nous l'attaquons, il peut être vaincu.
Un noble desespoir inspiré par la gloire,
A souvent au Vainqueur arraché la Victoire ;
Et souvent, dans le trouble & l'horreur des combats,
Le salut d'un Etat ne dépend que d'un bras.
Osons donc attaquer ce superbe Adversaire :
Quand l'honneur force à vaincre on n'est point téméraire ;
Tel nâquit pour vieillir dans l'oubli du repos,
Que la nécessité vit combattre en Héros.
Pour changer l'Univers, s'il suffit d'un seul homme,
Mille se dévoueront pour le salut de Rome.
Eh, quel de ses Enfants, rassemblés en ces lieux,
Ne voit point dans César un Tyran odieux ?
Qui n'a point à punir ce Monstre sanguinaire,
Du meurtre d'un ami, d'un parent, ou d'un pere ?

Ame du grand Pompée ! Ombres de nos guerriers,
Dont les champs de Pharſale ont ſouillé les lauriers !
Vous, dont les corps ſanglants privés de ſépulture,
Aux Monſtres de l'Affrique ont ſervi de pâture,
J'entens gémir ici vos mânes outragés :
Céſar reſpire encor, vous n'êtes point vangés !
Pour nous unir à vous, ce fier Tyran s'avance :
Nous pouvons le combattre, & le Senat balance !...
Non, grace aux Dieux, vos cœurs ceſſent d'être incertains :
Vous rougiſſez, Seigneurs ; je vous revois Romains.
Céſar, tu vas tomber ! La guerre, & la victoire,
Vont au Senat enfin rendre toute ſa gloire.

CATON.

Sempronius, calmez cette bouillante ardeur ;
Montrez-nous du courage, & non de la fureur.

Qu'à travers les dangers l'intrépide s'élance,
Le Héros au courage ajoute la prudence :
Elle ſeule aux exploits ôte, ou donne le prix,
Et flétrit les lauriers qu'elle na point cueillis.
Confinés dans ces murs, ſongez-vous que la vie
Du reſte des Romains, amis de la Patrie,
Eſt commiſe à nos ſoins ? Veut-on que le *Senat*,
Pour donner à ſa chute un plus brillant éclat,
Guidé par la vertu, bien moins que par la rage,
Livre ces malheureux aux horreurs du carnage ?
Eſclaves du pouvoir qu'ils nous donnent ſur eux,
Victimes des fureurs d'un *Senat* orgueilleux,
Faut-il enſevelir ſous les cendres d'Utique
Ces derniers défenſeurs de notre République ?
Que diroit l'Univers ?.. Seigneurs, ſoyons Romains ;
Mais, n'oublions jamais que nous ſommes humains !..
Parlez, cher Lucius, le *Senat* vous en prie.

LUCIUS.

Seigneurs, ſi la valeur, l'amour de la Patrie,
Le mépris de la mort (vos ſublimes vertus !)
Déterminoient les Dieux, Céſar ne ſeroit plus.
Mais il vit, il triomphe; &, ſi j'oſe le dire,
Le Ciel ſemble ſe plaire à fonder ſon Empire.
Cet auguſte Senat, dans ces lieux relégué,
Du Levant au Couchant l'Univers ſubjugué,
Nos amis maſſacrés, nos Provinces deſertes,
L'éclat de ſes ſuccès, la honte de nos pertes,
Le ſort dont ce Vainqueur nous menace aujourd'hui,
Tout ne prouve-t'il pas qu'un Dieu combat pour lui?
Son bonheur dès longtems a dû vous en convaincre.
Non, ce n'eſt plus Céſar que nous avons à vaincre;
Cédons, cédons au ſort contre Rome irrité,
Il eſt tems d'épargner la triſte humanité!
Eh, quel autre intérêt excita nos allarmes?
Quelle cauſe, Seigneurs, nous fit courir aux armes?
La liberté de Rome, & le maintien des loix!
Ces devoirs ſont remplis; mais le Ciel a ſes droits.

Puiſqu'il faut qu'aujourd'hui Rome connoiſſe un Maître,
Dût Céſar à vos yeux ne préſenter qu'un Traître,
Si les Dieux ſous ſon joug vous forcent de plier,
Seigneurs, c'eſt à leur choix à vous juſtifier.

SEMPRONIUS.

Ainſi donc Lucius ne craint point l'eſclavage !..
D'un ami de Céſar connoiſſez le langage,
Seigneurs !.... (*à part.*) Et vous Caton, veillez ſur Lucius.

CATON.

Tout ſentiment outré dégrade les vertus.
Du zèle trop ardent naît toujours l'imprudence,
Du zèle trop craintif, la foible défiance :
L'un n'agit qu'en tremblant, l'autre céde à ſon feu ;
L'œil timide voit trop, l'intrépide trop peu.
Evitons ces excès, Seigneurs : la République
Dumoins contre Céſar a les remparts d'Utique :
Nourris dans les travaux, vieillis dans les combats,

Endurcis aux ardeurs de ces brûlans Climats,
Nos braves Vétérans, prêts à tout entreprendre,
Quel que ſoit le danger, ſçauront nous y défendre.
Que dis-je ? Dût le Ciel, trahiſſant la valeur,
Faire tomber ces murs à l'aſpect du Vainqueur :
Le fidéle Numide, après notre défaite,
Dans ſes vaſtes Etats nous offre une retraite.
Tant qu'un rayon d'eſpoir luit encor à nos yeux,
Soyons Romains Seigneurs, attendons tout des Dieux ;
Si le ſort à nos vœux refuſe la Victoire,
Sçachons la meriter, & cédons avec gloire :
Pour qui défend ſes loix, ſa Patrie, & l'honneur,
Eſt-il jamais trop tard d'avouer un Vainqueur ?
Rome ! à quelque revers que le Ciel te deſtine,
Eſt-ce à nous de hâter l'inſtant de ta ruine ?
Ne dût-on que d'un jour retarder cet inſtant,
Mes devoirs ſont remplis, & Caton meurt content.

SCENE

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MARCUS.

MARCUS.

ENvoié par César, Décius qui s'avance,
Seigneurs, vient à Caton demander audience.

CATON.

Ce Decius, Seigneurs, jadis fut mon ami;
Mais Caton maintenant ne lui parle qu'ici.
(*à Marcus.*) Dis-lui qu'il peut entrer.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. DECIUS.

DECIUS.

CAton, cette journée
Aux yeux de Decius est la plus fortunée,
Si moins fier pour César, tu daignes accepter
Les vœux que de sa part je viens te présenter.

CATON.

Decius, si ces vœux sont pour la République,
Si César abdiquant son pouvoir Tyrannique,
Au lieu d'un Conquérant nous montre un Citoyen,
S'il lui manque un ami, Caton sera le sien,...
Mais parle, est-ce au Senat que ton maître t'envoie ?

DECIUS.

Non, c'est à Caton seul. Quelle sera ma joie,
Si mon cœur penétré des risques que tu cours,
Te rendoit au Héros qui tremble pour tes jours !

CATON.

Lui !... Les jours de Caton tiennent au sort de Rome.
Si je puis m'abaisser à les tenir d'un homme,
Ce sera de celui dont l'austére équité
A mon triste pays rendra la liberté.

DECIUS.

Tout est changé, Caton. Rome vouloit un Maître :
Elle a choisi César ; il est digne de l'être.
Le Senat, les Consuls à son pouvoir soumis,
Quoiqu'aussi grands que toi, sont pourtant ses amis.

Lorſqu'il peut tout enfin (pardonne à ma
ſurpriſe !)
Il recherche Caton, & Caton le mépriſe !...
Seul d'entre les Romains, qui peut flatter tes
vœux ?
Quels ſont donc tes projets ?

CATON.

D'être plus Romain qu'eux.

DECIUS.

Tu le peux : mais crois-moi, Caton, ſois moins
ſevére ;
Ta vertu m'eſt connue, & Céſar la revére :
Il ſçait, en confiant ſes deſſeins à ma foi,
Que j'eus jadis l'honneur d'être chéri de toi ;
Crois-en donc l'amitié ! Vois l'affreuſe tem-
pête,
Que chaque inſtant raſſemble, & groſſit ſur
ta tête ;
Songe, que c'eſt envain que tu crois l'éviter ;
Qu'un coup d'œil de Céſar la peut faire
éclater.
Songe auſſi, que d'un mot tu conjures l'orage ;
Que ſans bleſſer ton nom, ton rang, ni ton
courage,
Quand Céſar des humains refuſe des Au-
tels,

Tu peux être après lui le plus grand des mortels.

CATON.

A ces conditions, je refuse la vie :
N'en parlons plus.

DECIUS.

Caton, aimes-tu ta Patrie ?
Si tu l'aimes, sens-tu tout ce que l'avenir
Lui prépare de maux, que tu peux prévenir ?

CATON.

J'ai prévu les horreurs que mon refus m'annonce :
Rien n'ébranle Caton. Ecoute ma réponse.
Que ton Maître lassé de sang & de combats,
Ose licencier ses barbares soldats ;
Que seul avec Caton, partant des bords d'Utique,
Il se soumette aux loix de notre République ;
Qu'il vienne s'y laver de ses noirs attentats :
Je le crois innocent, je vole dans ses bras.

DECIUS.

Quoi, Seigneur !...

I

CATON.

Je dis plus, ami : jamais coupable
Ne trouva dans Caton qu'un Censeur implacable ;
Quel que fût l'accusé soupçonné de forfaits,
Ma voix ni mon crédit ne se vendit jamais....
Je défendrai César ; & je puis, sans audace,
De la part des Tribus lui promettre sa grace.

DECIUS.

Quel Vainqueur useroit d'un langage plus vain !

CATON.

Decius, ce langage est celui d'un Romain.

DECIUS.

Eh qu'est-ce qu'un Romain, s'il déplait à mon Maître ?

CATON.

L'ami de la vertu, si César n'est qu'un traître.
Apprens-lui Décius, qu'un Romain généreux
N'aime que le devoir, la patrie, & les Dieux.

DECIUS.

Impétueux Caton, ta fureur te console !
Tu crois sans doute encor tonner au Capitole,

Où cent mille Romains, gagés pour t'applaudir,
A ne rien respecter ont trop sçû t'enhardir :
Un pouvoir plus borné voudroit plus de prudence.
Du présent au passé connois la différence ;
Ouvre les yeux Caton : Vois quel est ton état,
Quels sont tes défenseurs, & quel est ton Senat !

CATON.

J'y consens, Décius ; ce Tableau peint le crime
Du barbare Vainqueur dont le joug nous opprime ;
Il retrace à nos yeux les massacres divers
Dont l'orgueil d'un seul homme a rempli l'Univers,
La mort de Scipion, le meurtre de Pompée,
Sur le Senat détruit la puissance usurpée,
Nos fleuves teints de sang, l'effroi des Nations,
Et le spectacle affreux de nos proscriptions.
Voilà par quels hauts faits César obtint l'Empire !

Le voilà ce Héros que Decius admire !
Va, dis-lui que Caton proſcrit, abandonné,
Rougiroit à ce prix d'être auſſi fortuné.

DECIUS.

Pour prix de tant d'égards, telle eſt donc la réponſe
Qu'à Céſar indigné tu prétens que j'annonce ?
C'eſt ainſi que Caton répond à l'amitié !

CATON.

Ton amitié m'inſulte autant que ſa pitié.
Préſomptueux Céſar ! tu trembles pour ma vie ?
Les Dieux en prendront ſoin.... S'il prétend que j'oublie,
Quel que ſoit mon deſtin, tous les maux qu'il m'a fais,
Il peut pour mes amis réſerver ſes bienfaits.
C'eſt ainſi ſeulement qu'une injuſte puiſſance
Peut forcer un grand cœur à la reconnoiſſance.

DECIUS.

Et c'eſt ce trop grand cœur qui te fait oublier
Que tu n'es qu'un mortel !.. C'eſt trop m'humilier :
Brave à ton gré le ſort que l'orgueil te deſtine,
Je pars ; adieu Caton : tu cours à ta ruine !..

SCENE V.

CATON. SEMPRONIUS. LUCIUS.
Les Sénateurs.

SEmpronius & Lucius remercient Caton, chacun conformément à leur façon de penser : ce qui excite un nouveau débat entre eux, que Caton appaise en les exhortant à se réunir pour le bien de la cause commune. Toutes les voix se rangent au sentiment de Caton ; & le Sénat se sépare.

SCENE VI.

CATON. JUBA.

CATON.

PRince, le Senat a résolu, en attendant des circonstances plus propices, de continuer la guerre contre César.

JUBA.

Cette fermeté est digne d'un Senat

Romain. Mais Caton daignera-t-il entendre avec bonté un jeune Prince dont le sincére attachement lui doit être connu ?... Lorsque mon pere, quelques jours avant sa mort, (hélas je ne la croyois pas si prochaine !) lorsque mon pere, dis-je, m'ordonna de marcher vers Utique, ce malheureux Monarque baigné de pleurs me pressa longtems dans ses bras : *Adieu, mon fils*, me dit-il en soupirant, *quel que soit le sort de ton pere, sois toujours l'ami de Caton : ce Heros, toujours guidé par la vertu, t'ouvrira les chemins de la gloire. Suis seulement ses exemples, tu ne craindras point l'infortune, ou tu sçauras la supporter.*

CATON.

Ton pere étoit un grand Prince ; & méritoit, hélas, un meilleur sort ! Le Ciel pensa différemment.

JUBA.

Te le dirai-je, Caton ? malgré les grands exemples de vertu que tu fais briller sans cesse à mes yeux, sa destinée accable & subjugue mon ame : je n'y puis penser sans gémir !

CATON.

Cette douleur t'honore, & marque la bonté de ton cœur.

JUBA.

Mon pere, tu le ſçais, s'étoit acquis un grand nom. Tous les Rois de l'Afrique, ceux mêmes qui régnoient aux extrêmités de l'Univers, au-delà des ſources cachées du Nil, recherchoient à l'envi ſon amitié : j'ai vu ſouvent leurs noirs Ambaſſadeurs, chargés des dons les plus précieux, remplir les vaſtes Palais de Zama.

CATON.

Crois-tu, Juba, que la grandeur de ton pere me fut inconnuë ?

JUBA.

Ah, Caton ! c'eſt ton intérêt ſeul qui me force à te la rappeller. Ne ferions-nous pas mieux, en abandonnant Utique, d'aller armer toute la *Numidie* pour notre défenſe, & d'inviter les puiſſans alliés de mon Pere à nous aider de leurs ſoldats?il ne leur manque que de connoître Caton, pour voler à ſon ſecours avec des armées innombrables. Tu les verrois bientôt, accourant en foule des bouts de l'U-

nivers, couvrir nos plaines, & rendre aux yeux des Romains l'image de la guerre, ainsi que celle de la mort, mille fois plus épouvantables que jamais.

CATON.

Peux-tu croire que Caton s'avilisse au point de fuir devant César ? qu'à l'exemple d'Annibal, errant de Royaume en Royaume, il s'abaisse à mandier des secours garants des extrêmités où le réduit le sort ?

JUBA.

Caton, pardonne à mon zèle; il m'emporte peut-être trop loin : mais suis-je condamnable, dès qu'il s'agit de sauver des jours si précieux pour moi ? Tant de vertus opprimées sous le poids du malheur affligent, pénétrent, intéressent trop un cœur tel que le mien.

CATON.

Ta genérosité m'est chere. Mais aprens, jeune Héros, que le vrai courage s'éleve sans effort au-dessus de ce que le Vulgaire qualifie du nom d'infortune. Si les maux qu'elle entraîne étoient aussi réels que tu le penses, tomberoient-ils jamais sur les amis de

la vertu ; ſur ceux enfin que le Ciel doit aimer ? Tu te trompes, Juba quand la bonté des Dieux ſuſcite ces tempêtes, c'eſt pour exercer, c'eſt pour éprouver les forces des humains ; c'eſt pour faire éclater ces vertus ſublimes ennemies du grand jour, qui, ſans le contraſte du malheur, fuſſent reſtées enſévelies, ou peu connuës dans le calme d'une vie aiſée & tranquille.

JUBA.

Tu m'enchantes, Caton ! chaque moment auprès de toi me rend la vertu plus aimable. Toutes les facultés de mon ame tendent à cette perfection où je te vois parvenu.

CATON.

La vigilance, les travaux, l'auſtérité des mœurs, voilà les guides de Caton : la fortune, & les brillants ſuccès, ſont ceux de Céſar. Tu peux choiſir.

JUBA, *avec transport.*

Le ſeul bonheur qui puiſſe flatter Juba, ſera l'ouvrage de Caton !

CATON.

Tu m'étonnes !... A quoi tend ce diſcours ?

JUBA.

Que ne puis-je le retenir !... non, Seigneur, il ne tend à rien !...

CATON.

Méconnois-tu Caton ? peux-tu lui cacher ta pensée ?

JUBA.

Elle eſt extravagante : ne me contrains pas de la mettre au jour.

CATON.

Peux-tu former quelques ſouhaits que Caton ne ſoit charmé de pouvoir remplir ?

JUBA.

Je tremble pourtant de te les dévoiler ! Marcie...... eſt digne fille de Caton.

CATON.

Eh bien ?

JUBA.

Caton.... Tu peux diſpoſer d'elle ....

CATON.

Adieu, jeune Prince, je ne veux rien entendre qui puiſſe altérer l'eſtime que j'ai pour toi. Souviens-toi ſeulement, que le bras du ſort eſt étendu ſur nous ; que les fers, ou la victoire, la liberté ou la mort, ſont maintenant les ſeuls objets dignes d'occuper nos penſées.

SCENE VII.

JUBA. SYPHAX.

SYPHAX.

SEigneur, en quel état vous vois-je ? Si j'en juge par votre confusion, Caton vous a fait essuyer quelques reproches humilians.

JUBA.

Ami, je suis perdu !

SYPHAX.

Je ne l'ignore pas.

JUBA.

Je suis méprisé par Caton.

SYPHAX.

Et par le monde entier.

JUBA.

Je viens de lui confier ma tendresse pour l'aimable Marcie...

SYPHAX.

C'étoit fort bien choisir votre confident !

JUBA.

A quoi tient-il que je ne me perce le cœur ?... Fut-il jamais Amant plus malheureux !

SYPHAX.

Seigneur, que vous êtes changé ! j'ai vû jadis mon Prince, chaque jour prévenant l'Aurore, aller forcer les Tigres & les Ours dans leurs taniéres redoutables : quelle joie accompagnoit alors vos premiers ſuccès ! combien de fois ne vous ai-je pas vû, *dans les ardeurs de la canicule*, parcourant les arides déſerts de la *Lybie*, provoquer la rage des monſtres les plus cruels, les combattre, & les vaincre avec autant d'adreſſe que de témérité.

JUBA.

Ne me rappelle point ce tems.

SYPHAX.

Quel plaiſir reſſentoit le vieux Roi votre pere, en vous voyant revenir triomphant & chargé des dépouilles ſanglantes des animaux féroces abattus ſous vos coups !

JUBA.

Epargne-moi, Syphax, d'ennuyeuſes puérilités que ton âge excuſe, & qui

pourroient en d'autres tems m'être plus agréables: J'ai chagriné Caton... Marcie est pour jamais perduë pour moi!

SYPHAX.

Seigneur, je pourrois vous donner un conseil.... cette Marcie peut encore être à vous.

JUBA.

Ah, Syphax, que dis-tu? Parle, je brûle de t'entendre.

SYPHAX.

Marcie, dis-je, peut encore être à vous.

JUBA.

Eh comment, cher ami?

SYPHAX.

Juba ne commande-t'il pas les fiers Escadrons des Numides? Ne dispose-t'il pas de ces Coursiers indociles au mors, ainsi qu'à la bride, & plus vîte que les vents?.... Dites un mot, Seigneur, Marcie est enlevée, elle est à vous.

JUBA.

Tu es homme, Syphax; & tu as pû concevoir cette indigne pensée! Prétendrois-tu séduire ma jeunesse? Te se-

rois-tu flatté que Juba pût consentir à flétrir pour jamais son honneur ?

SYPHAX.

Dieux ! que je sais outré de vous entendre parler ainsi. *

JUBA.

Tu veux donc dégrader ton Prince ? Tu prétens en faire un infâme ?

SYPHAX.

Les Ancêtres de ces mêmes Romains, que vous estimez tant, méritérent bien mieux ce titre. Cette terreur des Nations, cette puissante Rome qui régit l'Univers, fut fondée par des ravisseurs. Scipion, César, Pompée, Caton, tous ces Dieux de la terre, tous vos Héros enfin doivent leur origine au honteux enlévement des *Sabines*.

JUBA.

Syphax, je commence à craindre

---

* Le Texte porte, *Ciel ! je m'arracherois volontiers la barbe, &c.* J'ai changé & abrégé ce couplet, où Syphax fait une définition de l'honneur qui auroit pû déplaire. Je me réserve toujours cette liberté, & surtout quand le Dialogue n'a point à en souffrir.

que les ſentimens dangereux depuis ſi long-tems reprochés aux Numides, ne dominent un peu trop en toi.

SYPHAX.

Seigneur, vous êtes ſans expérience; le grand Livre du monde ne vous eſt pas encore connu: votre jeuneſſe ſe laiſſe enyvrer par les apparences d'une vertu Romaine auſſi outrée que chimérique.

JUBA.

Si la ſcience du monde rend l'homme ingrat & perfide, puiſſe Juba reſter toujours dans l'ignorance!

SYPHAX.

Vous êtes jeune encore, vous dis-je.

JUBA.

Ciel, dois-je ſouffrir une telle inſolence!.... Syphax, fuis loin de moi, Tu n'es qu'un traître.

SYPHAX, *à part.*

J'en ai trop dit.

JUBA.

Va, j'informerai Caton de la baſſeſſe de ton ame.

SYPHAX, *à part.*

Il faut appaiſer cette tempête, ou y

périr.... (*haut.*) Seigneur, jettez les yeux ſur ces chevaux blanchis ſous le caſque au ſervice de votre digne pere !

JUBA.

Ils n'autoriſeront jamais ton inſolence.

SYPHAX.

Quoi, Seigneur, un mot imprudemment hazardé, une témérité que tout autre que vous n'imputeroit qu'aux foibleſſes de mon âge, va donc faire oublier, va donc anéantir les travaux de ma vie entiere !.... (*à part.*) O rage ! il m'écoute ſans s'émouvoir.

JUBA.

Eſt-ce parceque le Trône de mes peres n'eſt point encore rempli ? eſt-ce parceque la Couronne de Numidie ne m'eſt point encore accordée, que Syphax oſe ici manquer de reſpect à ſon Maître ?

SYPHAX.

Ah, Prince, vous me percez le cœur ! le vieux Syphax vous abandonna-t-il jamais dans les dangers, dans les travaux les plus pénibles de la guerre ? Ne vous y ſuit-il pas encore ? Eh, quel eſt mon eſpoir ! pour qui ma main

tremblante se charge-t'elle encore de javelots ? Pour qui mon front ridé se cache-t'il, s'écrase-t'il encore sous le poids d'un casque ? Aspirai-je à quelque fortune ? Ai-je d'autre dessein que celui de répandre mon sang pour défendre les restes précieux de celui de mes Maîtres ?

JUBA.

Arrête, Syphax : je ne veux plus t'entendre.

SYPHAX.

Vous ne voulez plus m'entendre ! quoi, lorsque ma fidélité pour Juba, lorsque mon zéle pour le fils de mon Roi est attaqué, vous prétendez que je me taise ! frappez, Prince, percez mon cœur, j'obéirai. Mais, tant que je vivrai, je défendrai ma gloire, je ne vous serai point odieux : ce supplice est trop affreux pour moi.

JUBA.

Syphax, tu connois trop bien le chemin de mon cœur !.... tu le veux, je te crois fidéle à ton Prince.

SYPHAX.

Quelle autre preuve en voulez-vous encore, après vous avoir conseillé une

action que je déteste, uniquement pour vous sauver, pour vous servir à quelque prix que ce pût être ?

JUBA.

Si ce motif seul t'animoit, je puis en avoir agi trop vivement avec toi.

SYPHAX.

Jusqu'au point de m'appeller traître!

JUBA.

Tu te trompes ami, ce mot ne m'est sûrement point échappé.

SYPHAX.

Oui, Prince, vous m'avez appellé traître : vous m'avez même menacé de me dénoncer à Caton. Eh, de quel crime, Seigneur, pourriez-vous m'accuser auprès de lui ? De vous avoir trop aimé; d'avoir voulu sacrifier ma vie ? que dis-je, ma vie ? mon honneur même, pour vous prouver tout l'excès de mon zèle!

JUBA.

Syphax, je suis convaincu que tu m'aimes; mais, avouë aussi que ton zèle t'avoit emporté trop loin. L'honneur est un lien sacré, la loi des Souverains mêmes, le caractére distinctif

des grandes ames, qui ſoutient & fortifie la vertu partout où il la rencontre, qui prend ſa reſſemblance, & qui agit comme elle partout où elle n'eſt pas. Rien n'eſt ſi délicat, mon cher Syphax ! on ne le touche jamais impunément.

SYPHAX.

Par le Ciel ! Quoique vous me cenſuriez, je ſuis charmé de vous entendre. Hélas, j'eus toujours pour principe qu'un attachement aveugle pour ſon Maître étoit la ſeule qualité dont un ſujet zélé dût ſe prévaloir. Heureux cent fois le peuple, qui en rempliſſant ſes devoirs envers ſon Prince, peut acquérir ſa bienveillance ſans bleſſer les loix de l'honneur !

JUBA.

Ami, je commence à te reconnoître. Les Numides, généralement peu délicats ſur l'honneur, ſont depuis trop longtems en butte aux mépris des nations : la foi *Punique* eſt même avilie au point d'être paſſée en proverbe. Quel opprobre, mon cher Syphax ! Ah, joins tes ſoins à ceux de ton Maître, pour purger ton Pays d'une tache auſſi infamante.

SYPHAX.

Cher Prince, en vous écoutant, je ne puis retenir mes pleurs !.. Ce ſont des pleurs de joie. Si jamais la couronne de vos Peres paſſe ſur votre tête, que les leçons de Caton rendront la Numidie heureuſe !

JUBA.

Syphax, reçois ma main ; je t'eſtime autant que je t'aime : oublions tout de part & d'autre. Si jamais je ſuis Roi, Syphax ne verra que ſon Maître au-deſſus de lui.

SYPHAX.

Ah, Seigneur, ménagez ma vieilleſſe, ne m'accablez pas de tant de bontez ! je me ſens déja trop foible pour ma joie.

JUBA.

Adieu, Syphax. Je vais chercher à me rétablir dans l'eſprit de Caton. L'eſtime de l'Univers entier flateroit moins Juba, que celle de ce grand homme.



SCENE VIII.

SYPHAX, *seul.*

LA jeunesse offense sans réfléchir, & pardonne de même : la vieillesse agit tout au contraire.... Il m'a traité de traître !.. Imprudent Juba, ce mot pourra te coûter cher. Mon cœur avoit encor un reste de foiblesse pour toi : cet instant vient de m'en affranchir. O César, je suis tout à toi !

SCENE IX.

SYPHAX. SEMPRONIUS.

SYPHAX.

EH bien, cher Sempronius ? le Senat ne veut ceder qu'après avoir risqué les horreurs d'un siége.

SEMPRONIUS.

Syphax, nos perils sont communs.

Lucius

Lucius ſe declare pour la paix, & un Envoyé de Céſar vient de l'offrir à Caton. S'ils ſe ſoumettent au Vainqueur avant l'exécution de nos projets, nous voilà tous les deux confondus dans la ruine générale de notre parti.

SYPHAX.

Quelles ſont les diſpoſitions de Caton ?

SEMPRONIUS.

Tu as vu le mont *Atlas* ? Tandis que le tonnerre gronde autour de ſa tête, & que les flots de l'Océan ſe briſent à ſes pieds, il eſt toujours inébranlable, & ſemble ſe complaire dans ſa grandeur : tel eſt le ſuperbe Caton. Son ame orgueilleuſe, loin d'être accablée par ſes infortunes, s'éleve d'autant plus au-deſſus d'elle-même, & ſemble ne regarder maintenant Céſar que du haut de l'Empirée.

SYPHAX.

Quel eſt l'Envoyé de Céſar ? Qu'en penſes-tu ?

SEMPRONIUS.

J'ai trouvé le moyen de lui parler : & de faire connoître à Céſar, que Sy-

phax & Sempronius sont disposés à le servir. Mais, répons à ton tour. Pouvons-nous compter sur Juba ?

SYPHAX.

Oui : pour servir Caton. J'ai tout tenté pour l'en détacher, mes efforts ont été vains.

SEMPRONIUS.

Il faudra se passer de lui. Il servira du moins à orner le triomphe de César. J'espere maintenant, Syphax, que détaché de ton Juba, tu ne m'envieras plus la possession de l'aimable Marcie.

SYPHAX.

Puisse-t'elle être déjà dans tes bras !

SEMPRONIUS.

Malgré tous mes efforts pour la haïr, autant que je me hais moi-même en voyant ma foiblesse, je te l'avoue, Syphax, je l'aime à la fureur !

SYPHAX.

Assure-toi de Caton ; livre Utique à César, tu peux tout esperer de lui. Mais tes troupes sont-elles prêtes ? L'esprit

féditieux que tu leur inſpires a-t'il paſſé de cohorte en cohorte? infecte-t'il enfin toute l'Armée.

SEMPRONIUS.

Tout eſt prêt, cher ami. Les Chefs nous ſont vendus; Leurs murmures & leurs plaintes ont enfin aigri l'ame du Soldat. Chacun d'eux rappelle les marches pénibles, les longs travaux, les abſtinences forcées que l'auſtérité de Caton leur fait depuis ſi longtems ſupporter : tous déteſtent ce nouveau mélange de guerre & de Philoſophie. Avant qu'il ſoit une heure, tu les verras foudroyer le Senat.

SYPHAX.

Je vais, en attendant, ſous prétexte d'exercer mes troupes *Numides*, les faire marcher à la place d'armes, pour être à portée de te ſoutenir au beſoin. Je ris déjà de la ſurpriſe de ton indomptable Caton, à l'aſpect imprévu de la ruine inévitable qui le menacera bientôt de toutes parts. C'eſt ainſi que l'impétueux Ouragan, deſcendant tout à coup dans les vaſtes plaines de la Lybie, & réuniſſant à la fois les vents

opposés dans un mouvement circulaire, arrache, brise, détruit tout, enléve des montagnes de sable, & laisse en un instant à nud la surface de la terre. Le triste Voyageur jette envain de toute part ses regards effrayés ; il ne voit que l'affreux Tourbillon qui l'enveloppe, l'engloutit, & l'étouffe.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARCUS. PORTIUS.

MARCUS.

GRaces à mon étoile ! je ne me suis pas vû forcé d'étudier longtems les hommes, pour trouver un sincére ami. Avant même que je connusse tout ce que Portius a de vertus, la nature m'avoit déja appris à l'aimer : ce qui n'étoit qu'instinct en moi, est bientôt devenu un sentiment fondé sur la raison.

PORTIUS.

Les amitiés vulgaires, mon cher Marcus, n'ont souvent d'autre fondement que le vice, ou qu'une Société

de plaiſirs : la nôtre a la vertu pour baze, & celles de ce genre n'ont d'autre terme que celui de la vie.

MARCUS.

Portius, tu connois toutes les foibleſſes de mon ame : épargne ſa partie ſenſible, ſois indulgent ſeulement pour l'amour, tu verras toujours la vertu la plus pure régler mes autres paſſions.

PORTIUS.

Quand l'amour eſt raiſonnable, on peut s'y livrer ſans rougir ; les plus vaillans, ainſi que les plus ſages, ont cédé à ſes charmes. Je ne te preſſe point de travailler à éteindre ta flâme, (je ſens trop que ce ſeroit envain !) Je t'exhorte ſeulement à réprimer ſa violence, en attendant que des tems plus heureux lui permettent d'éclater ſous un aſpect plus favorable.

MARCUS.

Hélas ! Tu parles comme un homme qui n'a jamais connu les ardens déſirs de l'ame, ni cette vive impatience qui nous fait ſoupirer après un bien dont l'éloignement nous déſeſpére. Un véritable amant ne vit, ne penſe pas ainſi

que le vulgaire. Crois-moi, cher Portius, si l'absence de Lucie est pour moi le plus grand des supplices, sa présence me rend encore mille fois plus malheureux. L'espérance, la crainte, la douleur, le désespoir, l'amour enfin, sont autant de boureaux qui s'élévent dans mon cœur pour lui faire éprouver à la fois tous les tourmens dont il peut être susceptible.

PORTIUS.

O mon frere! Que puis-je faire pour te soulager?

MARCUS.

Tu jouis souvent du bonheur d'entretenir Lucie; daigne lui parler de mes feux: peins-les, cher Portius, avec toute la force, avec toute la chaleur de l'éloquence que l'amour fraternel & l'amitié la plus tendre ne peuvent manquer d'inspirer à un cœur tel que le tien. Dis-lui, que ton ami meurt pour elle; qu'il séche, languit, expire dans la fleur de ses ans; que le sommeil, les besoins, les plaisirs de la vie, la guerre même n'ont plus rien de touchant pour un malheureux accablé sous le poids de sa chaîne. Peins-

lui enfin tous les maux que tu me vois souffrir.

PORTIUS.

Ah, de grace, ne me charge point d'un emploi si peu propre à mon caractére! Tu me connois, cher Marcus; daigne m'en dispenser.

MARCUS.

Tu prétens donc me voir périr?... Quoi, peux-tu me refuser un bras secourable pour m'arracher de l'abîme où tu me vois plongé?

PORTIUS.

Ne me demande pas ce que je ne puis t'accorder..... crois-moi, Marcus, j'ai mille raisons, que je ne puis te dire, pour autoriser mon refus.....

MARCUS.

Tu crois, je le sçais, qu'en l'état où nous sommes réduits, l'excès de ma tendresse ne peut être excusable; que l'exemple de Caton, toujours grand dans son infortune, & les dangers qui menacent sa tête devroient seuls occuper ma pensée. Mais, que peuvent toutes ces considérations sur un cœur aussi enflammé que le mien! O mon cher Portius, que ne peux-tu sentir ainsi

que moi ce que c'eſt que l'amour ! je te verrois alors plaindre ton frere.

PORTIUS, *à part.*

Que faire, juſte Ciel !.... ſi je lui découvre mes feux ; je perds ſon amitié : Si je les lui cache encore, je trahis à la fois mon frere & mon ami.

MARCUS.

J'apperçois Lucie, qui, ſuivant ſa coûtume, vient reſpirer le frais ſous cette gallerie de marbre..... regarde-la, cher Portius ! vois ce viſage, cette taille, ces yeux, & tout cet aſſemblage de Beautés céleſtes ! regarde-la, te dis-je : oſe enſuite me condamner.

PORTIUS.

Elle nous voit..... elle s'approche...

MARCUS.

Je me retire, je te laiſſe avec elle ; je te rejoindrai bientôt. Souviens-toi, Portius, que la vie de ton frere eſt dans tes mains.



SCENE II.

PORTIUS. LUCIE.

LUCIE.

N'Avois-je pas apperçu Marcus ? Pourquoi donc me fuit-il ?

PORTIUS.

Ah, je tenterois envain de t'exprimer l'état où l'amour l'a jetté ; je tremble pour ſa vie : il languit, il s'abat, il ſe déſeſpére, il meurt d'amour pour l'aimable Lucie. Le concours violent des paſſions & des vertus l'agite au point de le rendre méconnoiſſable. Dieux ! qui croiroit que l'amour pût cauſer de pareils ravages dans un cœur généreux ? ô, Lucie, tu m'en vois pénétré ! mon cœur gémit pour lui. Dans cet inſtant même où ta préſence & tes tendres regards font toute ma félicité, une douleur ſecrette s'empare de mes ſens, & ſemble empoiſonner ma joie!

LUCIE.

O mon cher Portius ! dans ce fatal combat, entre l'amour & l'amitié, comment ſauveras-tu ton honneur ? Songe que ce lien ſacré, qui fait l'objet de tout notre eſpoir, ne peut couronner nos feux ſans donner la mort à ton frere.

PORTIUS.

Infortuné Marcus ! que diras-tu, chere Lucie, en apprenant l'excès de ſa franchiſe & de ſa généreuſe confiance ? C'eſt de moi, c'eſt de ſon rival même qu'il attend quelque ſecours auprès de toi ! c'eſt moi qui ſuis chargé de t'attendrir en ſa faveur !.... garde-toi, chere Amante, garde-toi de précipiter l'inſtant de ſon trépas, par un refus trop rigoureux ! flatte plûtôt, ſoutiens, nourris encor ſon ame par une ombre d'eſpoir. Peut-être que le tems....

LUCIE.

Non Portius, non, cher Amant. Les larmes de ta ſœur, les malheurs de ton pere, le déſeſpoir de Marcus, ſon trépas dont tu me menaces s'il vient à découvrir nos feux, tous ces triſtes objets ont fait de trop vives impreſſions

ſur un cœur auſſi ſenſible que le mien. Je jure à la face des Dieux, je te jure à toi-même, (tant que ces nuages affreux ſeront ſuſpendus ſur nos têtes) de ne jamais conſentir à lier ma deſtinée à la tienne ! de tenter même d'arracher de mon cœur l'image d'un Amant que j'adore, & de l'oublier pour jamais.... hélas, ſi je le puis !

PORTIUS.

Qu'entens-je ! ah cruelle, arrêtez... révoquez ces vœux auſſi précipités qu'horribles, ou vous m'allez voir expirer à vos yeux.

LUCIE.

Il n'eſt plus tems, Portius ; le Ciel vient d'entendre & de ſceller mon ſerment. Puiſſai-je être l'objet de ſa vangeance, ſi je ſonge à le rétracter !

PORTIUS, *après un moment de ſilence.*

Tu vois un malheureux, frappé de la foudre.... qui cherche envain à te répondre !....

LUCIE.

O vertu ! j'ai rempli ce que ta voix ſévére exigeoit de mon cœur...... pardonne maintenant aux pleurs qui coulent de mes yeux ! ſouffre que je com-

pâtiſſe à la douleur de mon Amant !... mais, non ; l'impitoyable main du ſort vient de nous ſéparer. Portius, je ne dois plus ſonger à toi.

PORTIUS.

Ah, barbare Lucie, quel cœur oſes-tu me faire connoître !

LUCIE.

Arrête, Portius : épargne-moi ces accens douloureux, ils ſont mortels pour moi !... Dieux, quels regards ! mon ſang ſe glace dans mes veines ; les mouvemens de mon cœur ſont ſuſpendus ; la vie même m'abandonne à la vûe de ton déſeſpoir :..... le Ciel proſcrit nos feux...... mais, puis-je vivre, & ſupporter ta haine ?....... O trop funeſte amour !

PORTIUS.

N'en parle point, Lucie, tu n'en connus jamais que l'apparence. Tu m'as trompé, cruelle, mon bonheur n'étoit qu'un ſonge, & mon réveil n'en eſt que plus affreux. O Lucie ! ton horrible ſerment frappe encore mon oreille effrayée. Que puis-je dire, que puis-je faire maintenant ?... Adieu, ta préſence eſt maintenant trop

dangereuſe pour moi ; je fuis l'horreur qui t'environne..... mais, que vois-je ? Elle pâlit ! elle ſuccombe !.... Malheureux, qu'ai-je fait ? reviens à toi, trop aimable, & trop innocente Lucie ! ouvre les yeux ; entens la voix de ton Amant, ou ce fer va m'ouvrir un paſſage pour te ſuivre chez les morts..... le vœu qui nous ſépare ne s'étend point au-delà du tombeau.... mais, elle revient... une nouvelle vie l'anime par degrés, & rend encore plus touchans les charmes que j'adore !

LUCIE.

O Portius ! c'eſt être trop ingrat.... peux-tu percer ainſi le cœur d'une Amante qui ne vit que pour toi ? Peux-tu ſoupçonner la tendreſſe d'une femme expirante à tes pieds ? Quelle autre aima jamais autant !... mais, Ciel, que dis-je ? Le trouble de mes ſens me fait oublier que chacun de mes tranſports eſt un crime ! que le Ciel vangeur m'entend...... ah fuyons-nous, cher Portius.

PORTIUS.

Garde-toi de prononcer ce mot ! mon cœur épouvanté ne peut l'entendre.

LUCIE.

Quel eſt donc ton deſſein ? Peux-tu te déguiſer les maux que notre amour traîne après lui ? Réfléchis, Portius : vois ton frere prêt à périr, & baigné dans ſon ſang, accuſer le Ciel & toi de ſon malheur ; vois ton redoutable pere, recherchant ſévérement la cauſe du trépas de ſon fils ; vois la triſte Marcie pénétrée de douleur, & cédant à l'excès de ſon déſeſpoir, accuſer hautement la déplorable Lucie ! que deviendrai-je alors ? Comment pourrai-je ſupporter cette ſcene d'horreurs ?

PORTIUS.

Ta ſentence me perd ; elle eſt le ſceau de mon malheur : je ſuis pourtant forcé de l'approuver. Le fatal nuage qui obſcurciſſoit mes idées ſe diſſipe, il entraîne avec lui le reſſentiment qui te peignoit injuſte aux yeux d'un Amant déſeſpéré : tu m'en parois plus belle, chere Lucie ; l'illuſion s'évanouit, tu reprens tous tes charmes. O la plus aimable, & la plus eſtimable des femmes, le Ciel eſt dans ton cœur ! l'éclat de la vertu brille en toi comme celui

de la beauté : toutes deux concourent à l'envi pour te rendre toute divine !

LUCIE.

Prens-garde, Portius ; tes tendres accens ont trop d'empire sur mon cœur, ils affoiblissent ma résolution, & me rendent toute entiere à l'amour. Je vois encore couler tes larmes : tu pousses des sanglots qui m'attendrissent malgré moi ! .... Adieu, cher Portius, (quoique ce mot soit l'arrêt de ma mort !) adieu pour jamais.

PORTIUS.

Arrête, Lucie !... Ciel, que dis-tu ? Pour jamais ! ...

LUCIE.

Ne l'ai-je point promis au Ciel ? Portius, ton bonheur seroit la perte de ton frere ; adieu ...... pourrai-je répéter ce mot fatal ? Adieu, pour jamais !

PORTIUS.

.....Non, je ne puis te quitter, mon ame te suivra toujours.

LUCIE.

Si la fermeté de Portius succombe

dans ce cruel moment, qu'il juge du ſupplice de Lucie!

PORTIUS.

Il eſt vrai que j'ai toujours vû & ſupporté d'un œil ſerein tous les accidens de la vie, mais cet orage imprévû m'abbat, & triomphe de tout mon courage : je ſuis trop foible pour le ſoutenir. Je ne te quitte plus.

LUCIE.

Qu'oſes-tu dire! Oublies-tu mon ſerment? Les Cieux ne l'ont-ils point entendu? Ah, Portius, redoute leur vangeance!... mais, j'apperçois ton frere : il vient, & je frémis..... adieu, encore un coup, adieu pour la derniere fois. Crois ſurtout, ſi tu me rends justice, que ma douleur égale ma tendreſſe....& qu'il n'en fut jamais de plus extrême.



SCENE III.

MARCUS. PORTIUS.

MARCUS.

EH bien, cher Portius, quelles ſont mes eſpérances ? Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

PORTIUS, *à part.*

Hélas, que lui dirai-je ?...

MARCUS.

Que m'annonce cet air triſte & penſif ? Tu me parois ſaiſi d'un mouvement de ſurpriſe & d'effroi !

PORTIUS.

Ce n'eſt pas ſans raiſon !...

MARCUS.

L'embarras de tes regards, ton trouble, ta triſteſſe m'inſtruiſent de mon ſort. Je ne te demande plus rien.

PORTIUS.

Tu me vois pénétré.... j'ai tenté de te ſervir....

MARCUS.

Eh bien ? Ma flâme eſt-elle mépriſée ? La barbare Marcie triomphe-t-elle des tourmens qu'elle me fait ſouffrir ?... Ah, que ne puis-je l'oublier, & la dédaigner à mon tour !

PORTIUS.

Tes ſoupçons ſont trop précipités. Lucie, quoique diſpoſée à fermer ſon cœur à l'amour, compâtit à tes peines, & ton état excite ſa pitié.

MARCUS.

Elle compâtit à mes peines ? J'excite ſa pitié ? Sentiment trop injurieux, ſi l'amour ne le fait point naître !... Inſenſé que j'étois, de choiſir un ſi froid confident ! Elle compâtit à mes peines ? Eh, de quels puiſſans motifs, de quel Art t'es-tu ſervi pour m'obtenir une faveur ſi ſignalée ? J'excite ſa pitié !.. Dieux ! Pour un cœur bien enflamé un ſemblable retour eſt plus humiliant que le mépris ; plus affreux que la mort même !...

PORTIUS.

Marcus, ſonges que tu m'outrages... Je ne l'ai point mérité.

MARCUS.

Que t'ai-je dit, cher Portius? Ah, pardonne à ton frere! Au comble du malheur, on manque à tout, on manque à ses amis, & souvent à soi-même.... (*On entend un bruit de guerre.*) Mais, d'où viennent ces cris?...

PORTIUS.

Le tumulte redouble!... Il semble être près de ces lieux.

MARCUS.

Ah, que ne puis-je trouver en combattant une mort honorable! O Lucie, tes mépris vont hâter ma perte! Le tombeau seul me rendra le repos que ta cruauté m'a ravi.

PORTIUS.

Courons, courons, mon frere: La vie de Caton est peut-être en danger. Cher Marcus, le péril me ranime; la voix de la trompette rend la vigueur à mes sens abbatus. Partons, volons, ne songeons qu'à la gloire.



SCENE IV.

SEMPRONIUS, *avec les Chefs des Révoltés.*

SEMPRONIUS.

LEs vents ſont enfin irrités; la tempête gronde au gré de mes deſirs: Amis, c'eſt maintenant à vous d'entretenir & de diriger ſa fureur ſur la tête de Caton. Je vous quitte, pour me mêler parmi ceux qui lui ſont encor attachés; je veux, en tout événement, être utile à mes vrais amis, ſi le ſuccès ne répondoit point à nos vœux.

PREMIER CHEF.

Si Sempronius nous ſeconde, nous n'avons rien à redouter: Sempronius eſt brave, & nous l'égalons à Caton... Mais il vient: Songez à ne pas trembler devant lui. Qu'il tombe, & qu'on l'arrête. Ce jour met fin à vos travaux, & vous aſſure le repos après

lequel nous aſpirons tous. Ne craignez rien, amis : Sempronius eſt votre Chef.

SCENE V.

CATON. SEMPRONIUS. LUCIUS. PORTIUS. MARCUS.

CATON.

OU ſont ces fiers enfans de la Guerre, qui tournent audacieuſement le dos à l'ennemi, pour attaquer leur Général ?

SEMPRONIUS, *à part.*

Ciel ! ſa preſence les interdit... Les voilà tous pétrifiés.

CATON.

Lâches & perfides Soldats ! c'eſt donc ainſi que vous prétendez ſouiller votre gloire, & perdre en un jour tout le mérite de vos travaux paſſés ? Avouez, guerriers trop indignes de

l'être, que l'amour de la patrie, celui de la liberté, encore moins celui de l'honneur, ne vous mirent jamais les armes à la main: l'eſpoir du pillage, & de l'impunité de vos forfaits, étoit ſeul capable d'animer des cœurs tels que les vôtres. Avec de pareils principes, vous avez raiſon ſans doute de haïr, & de vouloir abandonner Caton; ils ne vous rendent que trop dignes de ſuivre les drapeaux de Céſar. Ciel! pourquoi m'as-tu préſervé juſqu'à ce jour du venin des aſpics, de la rage des monſtres qui peuplent ces déſerts? Etoit-ce pour me rendre temoin des horreurs de cette journée? Caton ne pouvoit-il tomber, ſans que le crime s'en mêlât? Approchez, ingrats? je m'offre à vos fureurs. Percez ce cœur qui ne reſpiroit que pour vous rendre heureux. Que celui d'entre vous, qui me reproche une injuſtice, oſe me frapper le premier.... Aveugles que vous êtes! Eh, qui de vous croit ſouffrir ici plus de maux que Caton? En quoi me diſtinguai-je jamais du moindre de mes ſoldats, ſi ce n'eſt par de plus

grands travaux, par plus de peines, par plus de soins, par plus d'inquiétudes pour votre sureté ? Triste, & pénible prérogative !

SEMPRONIUS, *à part.*

Il les confond, il les subjugue !... Les Traîtres fléchissent : tout est perdu.

CATON.

Avez-vous oublié les immenses déserts de la Lybie, ses rochers stériles, cette terre aride & brûlante, ces montagnes sablonneuses, cet air corrompu par la chaleur & par les poisons dont le pays est infecté ? Qui de vous a pénétré le premier dans ces routes jusqu'à présent inconnuës, où chaque pas sembloit devoir nous conduire à la mort ? Qui de vous, lorsque l'armée prête à périr, rencontroit la moindre fontaine ou le moindre ruisseau, satisfit le dernier à la soif ardente dont nous étions tous dévorés ?

SEMPRONIUS.

Rappellez-vous ce jour affreux, où l'un de vous crut apporter un trésor à Caton : c'étoit un casque rempli d'eau ! Quel usage en fit-il ? Il sçavoit que vos

vos maux égaloient les siens : Caton dédaigna de le boire.

CATON.

Allez, foibles soldats, partez, allez porter vos plaintes à César. Dites-lui, que vous vous sentez incapables des travaux pénibles, dont votre Général vous donne chaque jour l'exemple.

LUCIUS.

Regarde-les, Caton ; jette les yeux sur ces infortunés. Ils pleurent : la crainte, les remords, la honte de leur crime est peinte dans leurs regards abbatus, & demande grace pour eux.

CATON.

Sachez mieux remplir vos devoirs, livrez les chefs de la révolte, je pardonne à tous les autres.

SEMPRONIUS.

Caton, je me charge du supplice des coupables *. Je veux qu'il soit assez affreux pour épouvanter les complices de leur forfait.

---

* J'ai crû devoir en supprimer la description.

LUCIUS.

Pourquoi, Sempronius, pourquoi vous empresser ainsi d'accabler des malheureux ?

SEMPRONIUS.

Pourquoi ! prétendez-vous justifier leur rébellion ? Le compâtissant Lucius est donc sensible au sort de ceux qui vouloient tremper leurs mains dans le sang de Caton !

CATON.

Modérez-vous, Sempronius .... faites-les conduire à la mort ; mais n'oubliez pas qu'ils sont hommes : n'ajoutez rien à la rigueur des Loix pour augmenter celle de leur supplice .... Hélas, cher Lucius, la dépravation du siécle exige que la Justice soit sévére : ce frein seul peut retenir l'impie, l'audacieux, & le rébelle, rétablir l'obéissance, la subordination, & donner de la force aux Loix. Quand les Mortels coupables tombent sous les coups d'une juste vangeance, le Ciel voit leur supplice avec plaisir, & laisse reposer son tonnerre.

SEMPRONIUS.

Et c'est avec plaisir que je remplis les ordres de Caton.

CATON.

Allons offrir un ſacrifice à la *Liberté*. O mes amis! n'oubliez jamais les loix, les droits, ni l'auguſte plan de la Puiſſance tranſmiſe d'âge en âge juſqu'à vous par vos fameux ancêtres, (droits ſacrés, achetés au prix de tant de ſang!) gardez-vous, dis-je, d'être aſſez malheureux pour qu'ils s'anéantiſſent dans vos mains. Tranſmettez-les à votre tour pieuſement à vos enfans Et toi, divine *Liberté!* daigne toujours inſpirer nos ames. Puiſſions-nous, en te poſſédant, vivre toujours heureux, ou mourir glorieuſement pour ta défenſe!

SCENE VI.

SEMPRONIUS, *les Chefs des Révoltés.*

PREMIER CHEF.

SEmpronius, la façon dont tu viens

de parler eſt digne de toi. Qui t'auroit moins connu, auroit crû ton zéle pour Caton ; auſſi ſincere que tes diſcours.

SEMPRONIUS.

Perfide, ne m'approche point!..; foibles conſpirateurs, vous allez éprouver juſqu'où va ma vangeance & mon mépris pour des infames tels que vous.

SECOND CHEF.

Sempronius, c'eſt pouſſer trop loin la feinte: jette le maſque, tu n'es environné que de tes amis.

SEMPRONIUS.

Scélérats, ſçachez mieux vous connoître : lorſque des eſclaves tels que vous préſument aſſez d'eux-mêmes pour oſer ſe mêler de troubler un Etat, ſi la conſpiration réuſſit, les Chefs de la révolte vous mépriſent, ou vous oublient; ſi le ſuccès trompe leur eſpérance, le ſupplice le plus infâme eſt toujours votre ſort. Vous allez l'éprouver ... Gardes, emparez-vous de ces vils ſéditieux ; qu'on les traîne à la mort.

Les Gardes paroiſſent.

PREMIER CHEF.

Non, cruel, puiſque tu nous trahis.....

SEMPRONIUS.

Qu'ils ſoient promptement exécutés .Mais commencez par leur arracher la langue, de crainte que leurs derniers ſoupirs ne ſouflent encore le feu contagieux de la révolte.

SCENE VII.

SEMPRONIUS. SYPHAX.

SYPHAX.

AMi, notre premier projet vient d'échouer : il nous reſte pourtant un eſpoir. Mes troupes ſont prêtes à marcher : nos Courſiers Numides brulent déja de parcourir nos vaſtes déſerts. Si Sempronius veut ſeulement ſe mettre à notre tête, nous forcerons bientôt la porte que garde Marcus, nous renverſerons tout ce qui prétendra s'op-

poſer à notre paſſage, & je ne veux qu'un jour pour nous rendre au camp de Céſar.

SEMPRONIUS.

Fatal revers! Marcie, la charmante Marcie va reſter en ces lieux!

SYPHAX.

Que vois-je? .... Sempronius eſclave d'une femme!

SEMPRONIUS.

Ne crois pas, Syphax, que le cœur de ton ami ſoit ſuſceptible de ces lâches ſentimens que le vulgaire nomme tendres: je n'aſpire qu'au plaiſir de poſſéder cette fiére Beauté, de dompter ſon orgueil, & de la combler enſuite de tout le mépris que l'on doit à ce ſéxe léger.

SYPHAX.

Cher ami, je te reconnois! Qui nous empêche donc de nous ſaiſir de cette femme, & de l'emmener par force avec nous?

SEMPRONIUS.

Il s'agit de pouvoir l'aborder. Ses freres & Juba ont ſeuls droit de pénétrer juſqu'à elle.

SYPHAX.

Tu auras les habits de Juba, & je te donnerai ſa garde. Dès que tu paroîtras, toutes les portes te ſeront ouvertes.

SEMPRONIUS.

Cher Syphax, tu me rens la vie !.. Marcie tu es à moi ! *

---

* Je ſupprime les tranſports de Sempronius, qui terminent l'Acte.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

REpons-moi, Marcie : crois-tu ; maintenant que jamais amante ait souffert tout ce que souffre à présent la malheureuse Lucie ?

MARCIE.

O Lucie ! si tu voyois mon cœur à découvert; s'il donnoit, ainsi que le tien, un libre passage à ses plaintes, tu déplorerois peut-être mon sort.

LUCIE.

Hélas, je sçai que ton sort est à peu près semblable au mien : Juba t'aime, Sempronius est ami de ton pere, &

brûle auſſi d'amour pour toi.... Mais lequel des deux poſſéde autant le talent de charmer que mon cher Portius !

MARCIE.

Ne me parle point de Sempronius, je hais cet homme auſſi vain qu'audacieux. Juba joint la douceur des mœurs & la tendreſſe des ſentimens à toutes les qualités qui forment les héros ; Juba eſt né pour plaire à la Beauté la plus ſévére ; il n'eſt point de femme, (ſi l'on en excepte Marcie) que Juba ne pût rendre heureuſe !

LUCIE.

Pourquoi vous excepter ? Pourquoi ces vains efforts pour me dérober des ſentimens intérieurs, que ma propre ſituation m'a trop appris à démêler.

MARCIE.

Tant que Caton reſpire, ſa fille n'a droit d'aimer ou de haïr, que conformément à ſes ordres.

LUCIE.

Mais ſi ſon choix tomboit ſur Sempronius ?

MARCIE.

Je n'oſe le penſer : mais ſi c'étoit

sa volonté.... Ah pourquoi ajoûter des peines imaginaires à celles que je souffre déja ?... J'entens marcher, on vient de ce côté, retirons-nous : allons-nous aider mutuellement à surmonter des idées de tendresse dont le péril qui menace nos peres auroit déja dû triompher. Quand l'amour s'est insinué dans un cœur, (quelle que soit la vertu d'une femme) celle qui l'écoute, & qui délibére, est perduë.

SCENE II.

SEMPRONIUS paroît couvert des habits de Juba, & suivi d'une Garde Numide.

SEMPRONIUS.

MA proie est sure, j'en ai suivi les traces, c'est ici son dernier azile, mes vœux seront bientôt remplis.... Souvenez-vous du signal convenu, accourez tous ensemble, saisissez-vous d'el-

le, & craignez ſurtout de vous laiſſer toucher par ſes pleurs.... Quels ſeront les tranſports du Numide en apprenant cette nouvelle? Ah, s'il étoit poſſible de rien ajouter à ma joye, ce ſeroit de pouvoir jouir du ſupplice de ce jeune Barbare!.... Quel eſt ce bruit? Qui viendroit ici troubler mon eſpoir? Ciel, c'eſt Juba lui-même!... Il ne me reſte qu'un parti à prendre; c'eſt de l'immoler, & de m'ouvrir un paſſage à travers ſes gardes mêmes... (*Sempronius à ſa ſuite.*) que vois-je, malheureux! vous tremblez? lâches, ſoyez hommes, ou je jure par le Ciel....

SCENE III.

JUBA, avec une autre partie de ſa Garde. SEMPRONIUS.

JUBA.

VEillai-je! Quel téméraire a l'audace de paroître en ces lieux, avec la garde & les habillemens du Prince de Numidie?

SEMPRONIUS.

Un homme né pour punir ton audace.

JUBA.

Sempronius !... Ciel, quel eſt donc ton deſſein ?

SEMPRONIUS, *l'attaquant.*

Le voilà : prens garde à ton cœur.

JUBA.

Traître, défens le tien.... reçois le prix de ton orgueil !

Sempronius tombe ; ſa Garde ſe rend à celle de Juba.

SEMPRONIUS.

O ſort que je déteſte ! faut-il que je périſſe par la main d'un enfant ? faut-il que je périſſe ſous le vil habillement d'un Numide ? Pour qui encore ? pour une femme ! ... Dieux, la rage m'éteint la voix ! Eſt-ce ainſi que Sempronius devoit terminer ſa carriére ? Lancez, lancez plutôt la foudre ! ... Puiſſe-t-elle, en m'écraſant, faire trembler l'Univers, le Ciel, & Caton même ! ...

(*Il expire.*)

JUBA.

Avec quelle fureur ſon ame ſuperbe s'envole, & laiſſe encore, en le

quittant, ses membres agités !... Partons ; emparez-vous de ces Esclaves, traînez-les aux pieds de Caton. Dévoilons, s'il se peut, toutes les horreurs de ce détestable projet.

(*Juba sort, avec les Prisonniers.*)

SCENE IV.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

C'Etoit surement un bruit d'épées... Le trouble de mon ame, ma douleur, & la crainte, m'agitent au point que je frémis au moindre bruit !... O Marcie ! si c'étoit moi... Si c'étoit l'amour de tes freres !... Cette idée seule jette le désespoir & la mort dans mon cœur.

MARCIE.

Regarde, chere Lucie : Regarde, j'apperçois du sang !... Ciel, il s'est commis un meurtre en ces lieux !... C'est un Numide ! Dieu, préservez le

Prince !... Son visage est caché par son habit ..... O spectacle mortel ! un diadême, une robe de pourpre ...... C'est lui .... c'est lui, grands Dieux !.. Juba, le Mortel le plus digne d'enflammer un cœur vertueux, est à nos pieds baigné dans son sang !

LUCIE.

O ma chere Marcie, voici l'instant de rappeller les forces & la constance de ton ame. Elles n'auront jamais une plus terrible épreuve !

MARCIE.

Regarde-moi, Lucie, vois si je sçai souffrir.... Ma douleur est pourtant assez légitime pour excuser en moi le comble même du désespoir.....

LUCIE.

Hélas, que puis-je imaginer, ou dire, pour aider à ta consolation ?

MARCIE.

N'en parle pas, chere Lucie; elle peut adoucir de moindres infortunes : la mienne excéde son pouvoir. Jette les yeux sur cet objet, & juge si mon cœur est susceptible de consolation !...

SCENE V.

MARCIE. LUCIE. *JUBA paroît dans le fond du Théâtre.*

MARCIE, *continuant.*

NOn, non, je céde à ma douleur, je me livre à tous ſes tranſports ; le plus aimable, le plus eſtimable des hommes juſtifie ma foibleſſe.

JUBA, *à part.*

Ah, malheureux ! qu'entens-je ? Se peut-il que Sempronius, ſe peut-il que ce perfide fût à ſes yeux le plus eſtimable des hommes ? Dieux, que ſon ſort me fait envie ! Je me croirois heureux d'être regretté comme lui.

LUCIE.

Je ne te quitte point ; compagne fidéle de ta douleur, je la ſoulagerai en mêlant mes larmes aux tiennes : la perte que tu fais me fait preſque oublier mes malheurs.

MARCIE.

Le Ciel même s'eſt interdit le pouvoir de ſoulager mes maux : l'Univers eſt maintenant pour moi une vaſte ſolitude, qui n'offre rien que de ſiniſtre aux yeux de la déplorable Marcie !

JUBA, *à part.*

Quel horrible ſupplice !.. Ah, ſe peut-il que Sempronius lui fût ſi cher ?

MARCIE.

L'amour & les graces avoient, en le formant, épuiſé pour lui tous leurs charmes ; il réuniſſoit en lui tout ce qui plaît à tous les yeux ; ſa préſence ſeule ranimoit les cœurs les plus inſenſibles. S'il avoit à parler, les plus ſuperbes & les plus vertueux des Romains rougiſſoient également de trouver en lui la vertu plus aimable encore que dans leur bouche.

JUBA.

Fuyons, je pourrois m'oublier moi-même ....

MARCIE.

O Juba ! Juba !

JUBA, *à part.*

Quels ſons ont frappé mon oreille !

n'est-ce pas Juba qu'elle invoque ?....

MARCIE.

Pourquoi, puisqu'il n'est plus, rappeller tout ce qu'il étoit ? il n'est plus ! & il ne connut jamais combien il m'étoit cher !... hélas, peut-être en expirant, son cœur accusoit-il encore ma cruauté. Amant trop malheureux ! tu ignorois que l'ame de Marcie étoit toute entiere à Juba !

JUBA.

Où suis-je ! vivai-je encore ? suis-je en effet ce que pense Marcie ? tout ce qui m'environne offre à mes regards les charmes délicieux de *l'Elizée.*

MARCIE.

Froids & précieux restes du plus chéri des Mortels ! La vertu, la pudeur m'arrêtent en vain, je vous dois ce dernier embrassement....

(*Le Prince court, & se jette à ses pieds.*)

JUBA.

Ah, divine Marcie ! regarde, c'est Juba qui respire : c'est lui que tu rappelles à la vie pour recevoir, & pour te rendre ce tendre embrassement!....

MARCIE.

Quels transports de joie & de surprise ! .... Je ne respire plus . . . . . c'est un songe, sans doute.... Mort, & vivant à la fois ! ... *Si* tu es Juba, parle : quel est ce corps ?

JUBA.

Celui d'un Perfide, qui pour exécuter un coupable dessein, s'étoit couvert des habillemens de Juba. Le détail en seroit trop long ; j'ai même négligé de tout entendre : il me suffit que ton pere en soit instruit. Je n'ai pû t'abandonner plus longtems aux inquiétudes qu'un pareil spectacle avoit droit de t'inspirer, l'amour m'a fait revoler vers toi... J'ai vû couler tes larmes, ô ma chere Marcie ! & ces chers gages de ta tendresse font toute ma félicité.

MARCIE.

Tu as surpris un moment où je ne me défiois ni de moi-même, ni de toi : je ne sçaurois te l'envier. L'amour que je tenois renfermé dans mon cœur a brisé de trop foibles barriéres. Qu'il brille à tes yeux de tout son éclat ; je prétendrois en vain te le cacher.

JUBA.

Bonheur inattendu, puis-je te ſoutenir ! . . . Quoi, charmante Marcie, quoi ton cœur eſt enfin ſenſible ?

MARCIE.

Quoi Juba reſpire, & Juba peut encore en douter ?

JUBA.

Dieux ! Que tu me fais maintenant chérir la vie : C'eſt de cet inſtant fortuné que j'en connois toute la valeur.

MARCIE.

Il m'a fallu te pleurer mort, pour ſentir à quel point je t'aimois.

JUBA.

Heureuſe erreur !

MARCIE.

Plus heureuſe Marcie !

JUBA.

Source de ma félicité, ſeul objet que j'adore, ame de mes plus chers déſirs ! comment t'exprimer mes tranſports ?

MARCIE.

Soutiens-moi, Lucie ... La douleur, l'effroi, le déſeſpoir avoient glacé mon cœur ; les principes de la vie l'avoient abandonné : la joie les rap-

pelle avec tant de vivacité que leur retour impétueux m'accable. Conduis-moi, de grace, à mon appartement.... O Prince! Je rougis des aveus que je t'ai faits : mais le sort le vouloit sans doute. Achéve de t'illustrer, en suivant les sentiers de la gloire; ta vertu justifiera ma tendresse, & rendra le Ciel propice à nos feux.

SCENE VI.

JUBA, *seul.*

JE suis si fortuné que je doute encore de la réalité de mon bonheur! N'est-ce point une illusion? ... O fortune, cet instant répare toutes tes injustices! Dût la Numidie entiere passer sous la loi du Vainqueur, si l'amour me donne Marcie, je laisse sans regret l'Empire du monde à César.



SCENE VII.

On entend battre une marche dans l'éloignement.

CATON. LUCIUS.

LUCIUS.

JE demeure interdit... Quoi ce fier Sempronius, dont le zèle surpassa toujours celui des plus ardens pour la Patrie; dont la vertu, dans ses transports apparens, alloit souvent jusqu'à la fureur; quoi ce Sempronius étoit un traître!

CATON.

Tu t'en étonnes, cher ami? Crois-moi: nos discordes civiles ont tellement corrompu les hommes, que rien de leur part ne sçauroit maintenant me surprendre... O Lucius! la perversité du monde me le rend insupportable; la lumiere même offusque mes yeux, & n'a plus rien que de pé-

nible pour ton ami!... Mais, Portius vient... quel pressant intérêt précipite ici ses pas?

SCENE VIII.

CATON. LUCIUS. PORTIUS.

CATON.

D'Où naît la sombre tristesse de tes regards?

PORTIUS.

De celle de mon cœur. Ce qui le fait gémir est assez légitime pour affliger Caton même.

CATON.

César a-t'il encor versé du sang Romain?

PORTIUS.

Non, Seigneur: mais le traître Syphax nous abandonne. Il feignoit d'exercer ses troupes sur la place d'armes, lorsqu'au bruit d'un signal je l'ai vû tout-à-coup partir avec sa ca-

valerie Numide, & voler à la porte d'Occident dont vous avez confié la garde à Marcus. Mes cris ont tenté vainement d'arrêter Syphax : il ne m'a répondu qu'en hauſſant & ſecouant ſes armes. Il ne veut point (dit-il) en reſtant plus longtems en ces lieux, riſquer de périr comme Sempronius.

CATON.

Perfide !... Mais cours ; hâte-toi, mon fils, va ſeconder ton frere : veille à ce qu'il ſe comporte en Romain.

SCENE IX.

CATON. LUCIUS.

CATON.

LUcius, le torrent n'a plus de barriéres, & je ſens qu'il m'accable. La Juſtice céde à la force, & le monde à Céſar : Caton n'y eſt plus néceſſaire.

LUCIUS.

Que dis-tu ! ... Ah, quand l'orgueil,

l'injuſtice & l'oppreſſion y régnent en Tyrans, c'eſt alors que l'Univers a le plus beſoin de ta préſence. Par pitié pour l'humanité, céde, Caton, céde à Céſar: qu'un ſi puiſſant intérêt force ta grande ame à ſupporter la vie.

CATON.

Voudrois-tu me voir vivre, pour augmenter le nombre de ſes Eſclaves? pour trahir la cauſe de Rome, & légitimer ſon Tyran.

LUCIUS.

Le Vainqueur n'oſera impoſer à Caton que des conditions honorables. Les Ennemis mêmes de Céſar lui accordent un cœur, & des ſentimens magnanimes.

CATON.

Vertus fatales dans un ambitieux! Elles ont perdu, elles ont ruiné ſa Patrie: l'affectation de tant d'humanité dans un homme puiſſant, eſt une trahiſon.... Mais, vois le jeune Juba! Son cœur eſt pénétré du crime de ſes perfides ſujets.

LUCIUS.

Malheureux Prince! ſon ſort eſt digne de pitié.

SCENE

SCENE X.

CATON. LUCIUS. JUBA.

JUBA.

CAton, vois ma rougeur.... Je n'ose soutenir ta présence!

CATON.

Quel est ton crime?

JUBA.

Je suis Numide.

CATON.

Mais, tu es brave; tu es vertueux... Tu as l'ame Romaine.

JUBA.

Ignores-tu la trahison de mes Compatriotes?

CATON.

Hélas, jeune & trop infortuné Prince, le parjure & la fausseté sont de tous les pays, nuls climats n'en sont exempts.... Et Rome a des Césars!

JUBA.

Qu'il eſt d'une grande ame, de conſoler ainſi les malheureux !

CATON.

Prince, c'eſt un devoir. Ta vertu a eſſuyé l'épreuve de la fortune, & s'eſt conſervée pure, ainſi que l'or ſortant de la fournaiſe ; Caton ne peut que te louer.

JUBA.

Que puis-je te répondre ?..... Sois du moins témoin de ma joye. O Caton ! Une louange de ta bouche eſt plus précieuſe à mon cœur que l'Empire entier de l'Affrique.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. PORTIUS.

PORTIUS.

O Nouveau ſurcroît d'infortune !... Marcus ! mon frere... Ah Dieux !...

CATON.

Qu'a-t'il fait ? A-t'il fui devant l'en-

nemi ? a-t'il craint de le combattre ? l'a-t'il laissé passer impunément ?

PORTIUS.

A peine avois-je quitté mon pere, que je l'ai rencontré, pâle, expirant, couvert de sang & de blessures, & porté sur le bouclier des soldats échapés aux fureurs des traîtres qui nous abandonnent. A la tête du peu de guerriers qui lui étoient restés fidèles, résolu de vaincre ou de périr, il avoit soutenu le choc d'un monde d'ennemis, jusqu'au moment où plutôt accablé que vaincu par le nombre, on l'a vû tomber en Héros.

CATON.

Je suis content.

PORTIUS.

Seigneur, avant sa chute, le perfide Syphax avoit reçû de la main de votre fils le prix de son forfait. J'ai vû près d'ici le vieux traître, étendu sur la poussiere, exhalant à la fois sa rage & ses derniers soupirs.

CATON.

Graces aux Dieux ! Mon fils a rempli son devoir... Lorsque j'aurai cessé de vivre, souviens-toi, Portius, de

placer ſon urne auprès de celle de ton Pere.

PORTIUS.

Puiſſe le Ciel retarder ce moment !

LUCIUS.

O Caton ! rappelle toute ta fermeté : j'apperçois le corps de ton fils entouré d'une troupe de Citoyens & de Senateurs allarmés qui déplorent ſon ſort.

SCENE XII.

CATON. JUBA. PORTIUS. Le corps de MARCUS porté par des Soldats. Senateurs. Citoyens &c.

CATON.

JE vole à toi, mon fils !... Amis, placez-le devant moi : que j'aye au moins la conſolation, en contemplant à loiſir ce corps ſanglant, de compter ces bleſſures ſi glorieuſes pour un ami de la pa-

trie. Que la mort eſt belle, quand c'eſt ſa vertu qui la donne! qui de vous eſt aſſez peu Romain pour ne pas envier ſon ſort? Ah, pourquoi ne peut-on mourir qu'une fois pour ſon Pays!... Je vois couler vos pleurs. Méconnoiſſez-vous Caton? Il rougiroit, amis, ſi la guerre civile n'avoit point coûté de ſang à ſa Maiſon.... Approche, Portius, regarde ton généreux frere, & n'oublie jamais que tes jours ne ſont plus à toi quand Rome les demande.

JUBA, *à part.*

Grands Dieux, eſt-ce un mortel?

CATON.

Chers amis, retenez vos larmes: ce n'eſt pas cette perte particuliere qui doit vous affliger; pleurez celle de Rome.... Rome! Souveraine de l'Univers! Mere de tant de Héros! Ville chérie des Dieux! qui foudroyoit le vain orgueil des Tyrans de la Terre, défendoit les droits des humains, briſoit les fers des Nations!... Rome! hélas, tu n'es plus!..... O liberté! ô vertu! ô ma triſte Patrie!

JUBA, *à part.*

Ciel, quelle vertu ſuprême! La

mort de son fils le trouve inébranlable, & Rome fait couler ses pleurs !

CATON.

Tout ce que la valeur Romaine a conquis, tout ce que le Soleil éclaire en remplissant sa carriere, tout est maintenant à César ! généreux Fabius, c'est pour lui que vous avez affronté & trouvé la mort ! redoutables Scipions, c'est pour lui que vous avez vaincus ! magnanime Pompée, c'est aussi pour César que tu remportas tant de victoires ! ..... O mes amis ! qu'est devenu l'ouvrage des destinées, le prix de tant d'exploits, de sang, & de travaux pénibles ? L'Empire de Rome est tombé !... funeste ambition ! un seul homme a tout englouti ! grace aux Conquêtes de nos glorieux Ancêtres, César n'avoit plus rien à subjuguer que sa Patrie !

JUBA.

Tant que César vivra, pourra-t'il ne point rougir des fers qu'il donne à l'Univers ? L'injustice de sa puissance sera sans doute toujours présente à ses yeux.

CATON.

Céſar peut-il rougir ?.. Hélas, n'a-t'il point vû Pharſale !

LUCIUS.

Caton, il eſt peut-être tems de ſonger à ta ſûreté, ainſi qu'à la nôtre.

CATON.

Lucius, ne ſonge point à moi : je n'ai rien à redouter, le Ciel ne me livrera point au pouvoir du vainqueur : Céſar ne ſe vantera jamais d'avoir dompté Caton. O mes amis ! c'eſt vous ſeuls qui m'inquietez ; c'eſt votre ſureté ſeule qui trouble mon repos. Mille terreurs ſecrettes s'élévent dans mon ame. Infortuné Caton ! comment ſauveras tu tes amis ?.. Céſar, c'eſt maintenant que Caton commence à te craindre !

LUCIUS.

Sa clémence eſt connuë, il ne s'agit que de l'implorer.

CATON.

Ayez-y donc recours, je vous en conjure moi-même. Qu'il penſe, qu'il ſçache que c'eſt Caton qui vous ſouleva contre lui. Ajoutez, s'il le faut, que c'eſt Caton, que ce ſont ſes lar-

mes qui lui demandent grace ; qui le ſupplient d'épargner ſes amis vertueux. Juba, l'état où je te vois ajoute à l'amertume de mes ennuis. Mais, tu ne t'attends pas, ſans doute, que Caton te conſeille de tomber aux pieds du Vainqueur, pour regagner une Couronne ?....

JUBA.

Si j'étois aſſez lâche pour abandonner Caton, puiſſe le Ciel abandonner Juba !

CATON.

Prince, ſi l'avenir ne dément point mes conjectures, tes vertus te feront un jour un grand nom : Le titre d'ami de Caton ne ſera peut-être pas toujours un crime aux yeux des Romains. Approche, Portius...... tu as longtems vû ton pere engagé malgré lui dans le tourbillon d'un Etat corrompu, lutter autant qu'il fut en lui, contre le vice & les factions qui déchiroient la République : tu me vois maintenant vaincu, accablé, ſans eſpoir de reſſource. Reçois de ma part un conſeil ſalutaire. Tandis qu'il en eſt tems encore, cherche un azile au territoire

des *Sabins* ; va cultiver ces champs paternels que ce fameux *Cenſeur*, dont le nom fait encor notre gloire, ne dédaigna pas de cultiver de ſes mains innocentes. Va revoir ces humbles foyers que les vertus & la frugalité de tes Ancêtres ont rendus à jamais illuſtres. Dans cet azile peu digne des regards de nos ambitieux Tyrans, fais des vœux pour la tranquilité & pour la paix de ta patrie. Sans ambitionner d'autre célébrité, ſois ſatisfait, mon fils, ſois content d'être vertueux. Quand le crime triomphe, quand l'impieté régne, la vie privée, l'état le plus obſcur eſt le plus honorable.

PORTIUS.

J'eſpere que Caton ne recommande pas à ſon fils un genre de vie qu'il pourroit mépriſer lui-même....

CATON.

Adieu, mes fidéles amis. Si quelqu'un de vous ſe défioit de la clémence de Céſar, apprenez que j'ai des vaiſſeaux prêts à mettre à la voile, & à vous conduire partout où vous déſirerez de choiſir votre azile. Caton peut-il encor vous être utile? Parlez, le

Vainqueur s'approche : il en eſt tems!.. vous ne répondez point ? Adieu, mes amis, adieu : ſi nous nous revoyons jamais, ce ſera dans des climats plus heureux, dans des lieux où l'approche de César ne répandra point la terreur.... C'eſt-là que le jeune & brave guerrier, * qui aura verſé ſon ſang pour ſa patrie, ſçaura qu'il eſt vainqueur. C'eſt-là, que le ferme & zélé Citoyen, quoique en butte ici-bas aux traits envenimés des factions, & perſécuté par la fortune, pourra connoître enfin que la vertu ne perdit jamais ſon ſalaire.

* En montrant le corps de Marcus.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CATON, *ſeul.*

Il eſt aſſis & rêveur, tenant dans ſa main le Livre de PLATON, *de l'Immortalité de l'ame. On voit une épée nuë ſur la Table.*

Oui, Platon, je t'en crois.... Ta ſcience ſublime
Eclaire ce chaos où l'œil humain s'abîme !....
Eh, qui donne à nos vœux ce cours illimité,
Qui les porte ſans ceſſe à l'immortalité ?
D'ou naît ce ſentiment, qu'on ne peut méconnoître,
Et qu'inſpire à nos cœurs l'effroi de ne plus être ;

Cette terreur de l'ame, en cédant aux efforts
Destructeurs des liens qui l'attachent au corps ? ...
C'est la Divinité.... Oui sans doute, c'est elle
Qui m'instruit, qui m'apprend que l'ame est immortelle ;
C'est elle dont la voix fait éclore en mon sein
L'espoir d'un avenir qui n'aura point de fin.
Eternité flateuse, autant que redoutable !
Si ce que tu promets est à jamais durable,
Quels seront ces climats, & ces mondes nouveaux,
Reproduisant sans cesse & les biens & les maux ?
Spectacles variés, peines toujours nouvelles,
Délices sans ennui, cependant éternelles !...
J'y réfléchis en vain : l'esprit le plus profond
Dans ce vaste infini se perd, ou se confond.
Pour atteindre à ce but, quand je cherche un passage,

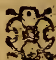
Chaque instant sous mes yeux épaissit un nuage :
Je crois, mais sans connoître !... Eh bien, si sous les Cieux
Tout annonce aux Mortels qu'il doit être des Dieux,
Caton peut esperer, sans être téméraire :
Il ne peut qu'être heureux, la vertu doit leur plaire.
Mais quand ?... par quels chemins ?... Ce n'est point le hazard
Qui fit malgré les Dieux ce monde pour César....
Je suis las d'épuiser de vaines conjectures :
Bien mieux que moi, les Dieux connoissent mes injures ;
Ils ont prévu les maux que je dois prévenir,
Ceux que je sens déja.... Ce fer va les finir.

(Il porte la main sur l'épée.)

Appui de la vertu par le crime opprimée,
Ma main ; grace à vos soins, est doublement armée ;
Dieux justes ! en dépit de César, & du sort,
Caton a sous ses yeux & sa vie, & sa mort.

Sure de l'avenir, & de ſon exiſtence,
Mon ame du trépas mépriſe l'apparence;
Et loin de les bleſſer, ce fer plaît à mes yeux.
Sources de la lumiere, Aſtres brillants des Cieux,
Nature, à recréer ſans relâche appliquée,
Dans les faſtes des tems votre chute eſt marquée!
Mais mon ame, à travers le choc des élémens,
Tranquile, & jouiſſant d'un éternel Printems,
Survivant au trépas de la nature entiere,
Verra de l'Univers diſſoudre la matiere.

Au milieu de ces réfléxions, Caton ſe ſent appéſanti, & ſe détermine à céder pour la derniere fois aux douceurs du ſommeil. *Quand ſes forces ſeront réparées, mon ame* (dit-il) *prendra ſon eſſor vers le Ciel avec plus de vigueur: l'offrande en ſera plus digne des Dieux. Que le crime & la crainte troublent à leur gré le repos des mortels; Caton ne les connut jamais.... Le ſommeil, & la mort lui ſont également indifférents.*



SCENE II.

CATON. PORTIUS.

CATON.

QUe vois-je ? c'eſt mon fils ! n'avois-je pas défendu que l'on entrât ici ?... Portius, mes ordres ne ſont donc plus reſpectés ?

PORTIUS.

Hélas, Seigneur... Mais pourquoi cette épée ? Pourquoi cet inſtrument de mort eſt-il ſi près de vous ?... Ah, mon Pere ! ſouffrez....

CATON.

Téméraire ! garde-toi d'y toucher.

PORTIUS.

Ah, ſouffrez que les inſtances de vos amis, leurs larmes, & le danger qui les menace, faſſent tomber ce poignard de vos mains !

CATON.

Voudrois-tu me trahir ? Ainſi qu'un vil eſclave, voudrois-tu me vendre à

César ? Retire-toi... Si tu vois encor en moi ton pere, apprens à obéir.

PORTIUS.

Epargnez-moi ces regards indignés : j'affronterois mille morts, plûtôt que de risquer à vous déplaire.

CATON.

Je suis donc maître de mon sort : César, je ne te crains donc plus ! fais approcher tes nombreux bataillons, couvre les mers de tes Vaisseaux, enferme-nous de toutes parts : ton espérance sera vaine, Caton sçait par où t'échaper.

PORTIUS.

Seigneur, pardonnez à votre fils ! pardonnez à sa juste douleur...... O mon pere ! qui pourra m'assurer que ce n'est point pour la derniere fois que Portius prononce à vos pieds ce nom si tendre ? Voyez donc mes pleurs, sans colere : vous connoissez mon cœur ; compâtissez à ses vives allarmes : souffrez que je vous arrache au sort funeste que vous vous préparez.

CATON, *l'embrassant.*

Généreux Portius ! tu n'as jamais dé-

menti ton devoir.... O mon fils ! cache-moi tes pleurs : Tout n'eſt pas encor déſeſperé. Les Dieux que j'ai toujours ſervis, ſont juſtes ; ils n'abandonneront point Caton : ils protégeront ſes enfans.

PORTIUS.

Ces mots me redonnent la vie !

CATON.

Mon fils, tu peux t'en fier à Caton : ce qu'il fera ſera toujours digne de lui. Mais, les amis de ton pere ſont prêts à s'embarquer, cours, va pourvoir à leurs beſoins ; viens enſuite m'apprendre ſi Neptune & les vents favoriſent leur retraite. La fatigue m'accable, & me force à prendre quelques momens de repos.

PORTIUS.

Je reſpire enfin, & mes craintes ſont diſſipées.



SCENE III.

PORTIUS. MARCIE.

PORTIUS.

MA sœur, nous pouvons espérer encore ! mon pere n'attentera point à une vie aussi chere à ses enfans, que nécessaire à sa patrie. Son ame me paroît tranquile ; & tandis qu'il se livre pour quelques instans au sommeil, il m'a donné des ordres pour veiller à la sûreté de ses amis. Encor un coup, ma sœur, ne craignons rien. Prens garde seulement qu'on n'interrompe son repos.

SCENE IV.

MARCIE, *seule*.

PUissances immortelles ! Dieux protecteurs du juste, daignez veiller sur

lui ! adoucissez ses peines, assoupissez ses sens, calmez & consolez son ame par les images agréables d'un plus doux avenir. Souvenez-vous de toutes ses vertus, & montrez aux mortels que la probité vous est chere.

SCENE V.

LUCIE. MARCIE.

LUCIE.

OU est ton pere, chere Marcie ? Où est le vertueux Caton ?

MARCIE.

Parle bas, Lucie ! il repose .... chere amie, l'espoir renaît dans mon ame : Nous pouvons encor être heureuses.

LUCIE.

Tu esperes ! & moi je tremble ; quand je pense au caractère de Caton. Aussi ferme, aussi absolu qu'une Divinité, son cœur ne sçauroit compâtir à des foiblesses qu'il ne sentit jamais.

MARCIE.

Quoique févére, quoique redoutable aux ennemis de Rome, Caton a le cœur genéreux & fenfible : il eft furtout l'ami de fes enfans ; & fa bonté s'étend fur tout ce qui compofe fa famille : c'eft enfin le meilleur des peres, & mes vœux n'ont jamais laffé fon indulgence.

LUCIE.

C'eft de fon confentement feul que dépend notre félicité. Nos inquiétudes font les mêmes, chere Marcie, &nous formons toutes deux les mêmes vœux. Le fort cruel qui vient de nous enlever Marcus laiffe mon ame libre, & m'affranchit de mon ferment. Mais qui peut pénétrer l'intérieur de Caton? Qui connoit fes deffeins à l'égard de Portius? Qui fçait même à qui ce héros te deftine ?

MARCIE.

Quil vive feulement, chere Lucie ! laiffons le refte aux Dieux.

SCENE VI.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS.

LUCIUS.

QUe le ſommeil d'un mortel vertueux eſt tranquille ! Marcie, je viens de voir ton pere : tout eſt céleſte en lui. Quelque puiſſance inviſible ſemble animer ſa grande ame, & répandre un nouveau rayon de majeſté ſur ſon viſage. *O Céſar !* (diſoit-il en rêvant) *tu n'es plus à craindre pour moi.*

MARCIE.

Son ame eſt encore occupée de quelque idée funeſte ; & vous renouvellez mes craintes !

LUCIUS.

Lucie, d'où naiſſent tes allarmes ? Séche tes pleurs, ma fille ; tant que Caton repoſe, nous navons rien à redouter : c'eſt pour nous un Dieu tutélaire.

SCENE VII.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS. JUBA.

JUBA.

LUcius, un corps de cavalerie que j'avois fait ſortir pour obſerver les forces & la marche des ennemis, vient de rentrer. L'armée de Céſar s'approche, & pouroit être ici dans une heure: on la découvre même dès à preſent du haut de la Tour du côté de l'Occident: les caſques & les boucliers d'acier bruni réfléchiſſent les raïons du Soleil couchant, & couvrent de feu toute la Plaine.



SCENE VIII.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS. JUBA. PORTIUS.

JUBA, *à Portius.*

Portius, la joie qui brille dans tes yeux nous annonce quelque évenement important. Parle, ami, que viens-tu nous apprendre ?

PORTIUS.

Je me hâtois d'arriver au port, où les amis de mon pere impatiens de s'embarquer accusoient la lenteur de la mer & des vents, lorsqu'un Vaisseau dépêché par le fils de Pompée a touché le rivage. Ce jeune héros, brûlant de vanger la mort de son pere, a soulevé toute l'Espagne, & nous invite à servir sa vangeance. Si Caton veut se joindre à lui, la cause de Rome n'est pas desesperée, elle peut encor reclamer ses droits, & recouvrer sa liberté.... Mais

quel bruit ! quels gémiſſemens ſe font entendre ? ... O mon pere ! je vole à ton ſecours.

(*Il ſort.*)

SCENE IX.

MARCIE. LUCIE. LUCIUS. JUBA.

LUCIUS.

DAns les bras du ſommeil même, Rome occupe toujours Caton ; & ces ſanglots peignent le trouble de ſon ame.... Ciel ! il gémit encore ? Protégez-nous, grands Dieux !

MARCIE.

Ah, cette voix n'eſt point celle d'un homme endormi ! ... ce ſont les accens de la mort....



SCENE X.

Les mêmes Acteurs. PORTIUS.

PORTIUS.

O Spectacle affreux! ... ô ma chere Marcie, nos craintes n'étoient que trop fondées..... Caton s'est immolé lui-même!

LUCIUS.

Ah, Portius! épargne-nous les horreurs de ce récit funeste...... Caton n'est plus: hélas, ç'en est assez!

PORTIUS.

Je l'ai soulevé à peine ... ce Héros, pâle, & sanglant, déja environné des ombres de la mort, demande pourtant encore à voir ses amis pour la derniere fois!.... ses gens fondant en larmes, l'apportent en ces lieux.

(*L'intérieur du Théâtre s'ouvre. On voit Caton mourant.*)

MARCIE.

Dieux, soutenez-moi dans ce fatal

moment ! donnez-moi la force de rendre les derniers devoirs au plus respectable des peres.

JUBA.

Triomphe, audacieux César ! voilà le fruit de tes exploits.

LUCIUS.

O Rome ! cet instant est celui de ta chûte.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes Acteurs. CATON.

CATON, *à ses gens.*

ARrêtez .... approche Portius .... mes amis sont-ils embarqués ? Ne peut-on plus leur être d'aucun secours ? Puisque je vis, tâchons que ce ne soit pas envain... ô Lucius, tu n'es donc point parti ? C'est pousser trop loin l'amitié. Fais qu'elle nous survive, qu'elle régne entre nos enfans : fais le bonheur de Portius, en lui donnant Lucie.... Hélas, tu pleures !... ah, Marcie, ah ma fille !...., amis, soutenez-moi....

Juba t'aime, Marcie.... tant que Rome fut dans sa gloire, un Sénateur auroit rougi d'avoir un Roi pour gendre : mais les armes de César ont détruit & renversé toute espéce de distinctions, & de prérogatives; quiconque est brave & vertueux, est maintenant Romain... je sens que je me meurs... qu'il me tarde d'être affranchi des liens qui m'attachent encor à ce monde aussi vain que pervers!...... cependant, prête à me quitter, il semble qu'un trait de lumiere vienne tout à coup éclairer mon ame ! N'ai-je pas assez réfléchi ? Aurois-je trop précipité ma fin ? Je le crains malgré moi... Dieux qui lisez dans le cœur des humains, qui pénétrez ses plus secrets replis, si j'ai commis un crime, daignez ne pas me l'imputer ! le juste peut errer, mais votre bonté me rassure; & ..... ç'en est fait... je meurs!

(Il expire.)

LUCIUS.

L'ame du plus grand des Romains vient de prendre son essor. O Caton ! ô mon ami ! tes volontés seront exécutées..... mais, portons ce corps res-

pectable à César, exposons-le à sa vûë : qu'il nous serve de rempart contre le courroux du Vainqueur. Caton, quoique mort, sera encor le défenseur de ses amis.

Le sort de ce Héros doit apprendre aux Nations divisées entre-elles, quels sont les funestes effets des discordes civiles. C'est ce fléau funeste, pere de la trahison & de l'inhumanité, qui livra Rome aux fers de Rome même, & qui priva le monde criminel de la présence de Caton.

FIN.



LES FUNERAILLES, OU LE DEUIL A LA MODE, COMEDIE DE M. STEELE.

Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo, sic
Derisor vero plus laudatore movetur.

Horat.

PERSONNAGES.

MYLORD BRUMPTON.
LORD HARDY, son fils.
M. CAMPLEY.
M. TRUSTY, Intendant de Mylord Brumpton.
CABINET.
M. SABLE, Entrepreneur d'Enterremens.
M. PUZLE, Avocat.
TRIM, Valet de Lord Hardy.
TOM, Clerc de Puzle.
LADY BRUMPTON.
LADY CHARLOTTE, } Orphelines, sous la tutelle de Mylord Brumpton.
LADY HENRIETTE, } Orphelines, sous la tutelle de Mylord Brumpton.
Mlle D'EPINGLE.
TATLEAID.
Mlle FARDINGALE.
KATE MATCHLOCK.

La Scene est à Londres.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CABINET. SABLE. CAMPLEY.

CABINET.



Eut-on, ſans éclater de rire, voir écrit en groſſes lettres, ſur la porte d'un Entrepreneur auſſi ſingulier que toi : *Magazin complet des choſes néceſſaires pour les Morts, & pour les funérailles*..... ha, ha, ha!

SABLE.

Courage, Monſieur : je ſçais que vous êtes de ces rieurs impitoyables, de ces eſprits forts qui tournez en ridi-

cule tout ce qu'il y a de grand, & de ſolemnel au monde.

CAMPLEY.

On ne peut cependant qu'admirer la fineſſe du diſcernement de M. Sable. Lui ſeul, après avoir ſenti mieux qu'un autre le goût des hommes pour les ſuperfluités, a pû ſe mettre en tête de ſe fonder un établiſſement, en fourniſſant des chevaux, des équipages, & des ajuſtemens de prix à ceux qui n'en ont plus beſoin.

CABINET.

Mais, n'eſt-il pas plus ſingulier encor que les hommes ſoient parvenus à un degré d'impudence aſſez ſublime pour gager ouvertement d'autres hommes dont la profeſſion publique eſt de pleurer aux Enterremens les parens de ceux qui les payent? de vouloir que des miſérables faſſent par art un rôle que la nature dicteroit à leurs cœurs mêmes, s'ils n'étoient auſſi ſourds à ſa voix qu'inſenſibles à ſes mouvemens?

SABLE.

Ceci a du moins quelque apparen-

ce de raiſon. Mais l'héritier ne regarde que lui-même dans tout ce qu'il fait pour le défunt. On me livre le pauvre décédé, pour être tailladé, mutilé, embaumé, conformément au bel uſage : non pas pour honorer ſa mémoire, mais pour ſatisfaire la vanité, ou l'intérêt des ſurvivans.

CAMPLEY, *à part, à Cabinet.*

Ce drôle a bien l'eſprit de ſon métier ! Le ton ſérieux avec lequel il en parle eſt d'un ridicule qui ne reſſemble à rien.

CABINET, *haut à Sable.*

Mais, encor un coup, qui a pû vous mettre en tête une idée auſſi folle en apparence, que celle de vouloir faire fortune en entreprenant un commerce de choſes abſolument inutiles ?

SABLE.

Hélas, Meſſieurs, tout ici-bas n'a qu'une valeur fantaſtique. Nos ſoins, nos peines, nos travaux n'ont pour but que des richeſſes ou des plaiſirs dont l'imagination ſeule fixe le prix.

CAMPLEY.

A la bonne heure ; mais la plûpart des objets qui excitent nos desirs offrent du moins à nos yeux ou à notre pensée des idées riantes qui justifient les peines & les soins que leur acquisition nous coûte : nous jouissons du moins de la satisfaction de les posséder, & l'intérêt personnel ainsi que l'amour-propre y trouvent leur compte.

SABLE.

Vous vous trompez, Monsieur ; & malgré tous nos cris contre cet intérêt particulier, qui fait, dit-on, mouvoir les hommes, il en est peu, & très-peu, dis-je, qui vivent pour eux-mêmes : presque tous sacrifient leur bonheur réel au desir ridicule de paroître heureux aux yeux d'autrui. Rien n'est souvent plus triste, au fond de l'ame, qu'une nouvelle épouse couverte des plus brillans atours ; rien n'est souvent intérieurement plus gai qu'une jeune veuve en longs habits de deuil. La Maîtresse de ce logis, par exemple, en est une preuve sensible : elle a d'abord joué le premier Person-

nage ; je parierois ma tête qu'elle joue aujourd'hui le second.

CABINET.

M. Sable parle comme un Docteur.

SABLE.

N'en riez pas, Monsieur ; ma science est plus profonde que vous ne pensez : j'ai l'experience en ma faveur. Témoin cette jeune veuve, votre cousine, remariée le mois dernier.

CABINET.

D'accord. Mais comment diable imaginer qu'un deuil aussi éclatant, qu'une douleur aussi vive, ne fût que pure hypocrisie ? Pouvoit-on croire, sans injustice, qu'il fût possible de se contrefaire à ce point ? Que ces frémissemens, ces foiblesses, ces suffoquations continuelles ne fussent qu'un jeu pour en imposer à la famille de son mari ? Vous êtes méchant, M. Sable ! Vous ne l'aviez pas cru sincérement. Car enfin, quelles raisons aviez-vous donc de le penser ?

SABLE.

Premierement, sa conduite à mon égard. Je n'avois jusques-là trouvé

aucune veuve affligée assez ferme pour faire elle-même son marché avec moi ; j'avouë même que les soupirs & les sanglots de quelques-unes interrompirent quelquefois la lecture de mes *Mémoires*. Mais elle, sa douleur étoit intrépide, rien que de lugubre ne pouvoit l'approcher après la mort de son cher époux : tout domestique qui s'offroit à ses yeux, sans être noir comme un sac à charbon, étoit chassé sans miséricorde. La bonté de son tempérament lui donnoit la force de soutenir ce que son rôle douloureux avoit de fatiguant ; tandis que tout son deuil consistoit uniquement dans ses habits. Pour surpasser toutes les veuves, tant anciennes, que modernes, elle avoit loué toutes mes tentures pour l'année entiere : elle avoit même fait donner caution à mon fils pour l'entretien du marché, au cas que je vinsse à mourir. Mais, qu'en est-il arrivé ? J'en fus quitte au bout de six semaines : le désespoir l'a jettée dans les bras d'un jeune homme ; elle est disparuë avec lui !... Mais, à quoi nous amusons-nous ? Agissez, M. Ca-

binet ; preſſez Milady Brumpton ; voici le tems de pouſſer votre pointe auprès de cette aimable veuve : Tattleaid, ſa femme de chambre, dit que ſa maîtreſſe jure à chaque inſtant qu'elle ne ſe remariera jamais.

CABINET.

Et cet augure, ſuivant vous, eſt des plus favorable ?

SABLE.

Favorable ?... Infaillible, Monſieur. Tout ce grand tapage n'eſt fait que pour attirer les jeunes amans.

CABINET.

Eh bien, malgré mon ancienne connoiſſance avec Milady, malgré notre tendreſſe mutuelle que ſon mariage avec Mylord a interrompuë, je l'avoue à ma honte, je n'aurois jamais oſé lui parler d'amour dans une circonſtance auſſi peu convenable.

SABLE.

Auſſi peu convenable ! & je vous ſoutiens, moi, dût ſa douleur n'etre pas feinte, qu'il n'en eſt point de plus propice. Eh, quel tems plus favorable au langage des paſſions, que celui où le cœur d'une femme en eſt le plus rem-

pli ? c'eſt un moment de criſe, un intervalle équivoque entre la joie & la douleur, qu'un amant alerte & intelligent doit ſaiſir s'il veut pouſſer ſa fortune, & bruſquer les obſtacles enfans importuns de la réfléxion. Entrez là-dedans, vous dis-je : la réception que vous fera Tatleaid vous inſtruira encor mieux de votre ſort. Ce qu'elle fait & dit, ſon amitié, ſa haine, tous ſes ſentimens enfin ne ſont qu'une pure répetition de ceux de ſa maîtreſſe. On peut dire à la louange de cette fille, que c'eſt en tous points une vraie *femme de chambre*, auſſi intimement unie & neceſſaire à ſa maîtreſſe que les habits le ſont au corps. Mais, pardon, Meſſieurs : mes gens ſont arrivés ; je vous laiſſe.

Cabinet & Campley ſortent.



SCENE II.

SABLE, & *ses gens.*

SABLE.

OU diantre avez-vous donc été tous tant que vous êtes ? Avez vous apporté tout ce qu'il faut pour l'embaûmement ? Où sont les tentures, les petits clous, & les armoiries de Mylord ?

L'UN DES GENS.

Tout est ici, Monsieur. Nous serions même arrivés plûtôt, s'il ne m'avoit pas falu courir chez le Hérault-d'armes demander un Ecusson pour un Echevin mort cette nuit : On a promis d'en inventer un pour demain matin.

SABLE.

Peste soit de la plûpart de nos gros Bourgeois. A peine sont-ils morts, qu'on ne songe qu'à couvrir la bassesse de leur naissance. Ce grédin a

bien beſoin d'armoiries ! Qu'on lui donne deux bas, *en ſautoir* : c'eſt le premier de ſa famille qui eut l'honneur d'en porter. Allons, que ceux qui doivent faire le Rolle de pleureurs dans cet Hôtel compoſent leur viſage, & paſſent devant moi pour que je les aſſortiſſe, & leur aſſigne les poſtes qui leur conviennent ... (*Ils ſe préſentent deux à deux.*) Arrête, toi ? rembrunis un peu plus cette phiſionomie ... Ce drôle-ci a une mine admirablement lugubre & ſiniſtre : qu'on le place auprès du corps. Ce viſage blême figurera bien au haut de l'eſcalier ; & cet autre, dont l'air eſt auſſi égaré que s'il venoit d'être témoin de quelque événement terrible, ſera tout au mieux à l'entrée de la Salle. Je vous placerai tous moi-même. Point de ſourire, ſurtout, pour quelque cauſe que ce ſoit. (*Il leur fait des grimaces, qu'ils imitent.*) Voyez-moi ce maraut, avec ſon air riant. Ingrat coquin ! as-tu donc oublié que tu ſervois un Seigneur ? que je t'en ai retiré par pitié, pour te faire goûter le plaiſir de recevoir des gages ? Ne t'ai-je pas d'abord

donné dix, de là quinze, aujourd'hui jusqu'à vingt Shellins * par semaine, pour être triste comme un hibou? Je croi, Dieu me pardonne, que plus je le comble de bien, plus le Butor en paroît gai!...

SCENE III.

SABLE. *Les mêmes Acteurs,* *Un Domestique.*

LE DOMESTIQUE.

Le Fossoyeur de *S. Thimotée des Champs* demande à vous parler.

SABLE.

Dis-lui qu'il entre.

---

* Le Shellin vaut à peu près notre piéce de 24 sols.



SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Le Fossoyeur.

LE FOSSOYEUR, *à part.*

JE viens de remettre chez vous le drap dans lequel le Seigneur que vous sçavez fut inhumé hier au soir: n'ayant pû aisément lui ôter sa bague, vous la trouverez avec le doigt. Le Sacristain vous saluë, & vous prie de lui dire si vous avez actuellement besoin de places. Si vous n'en étiez pas pressé, on pourroit laisser certains corps une semaine de plus dans leurs fosses.

SABLE.

Dis-lui, que je ne puis à ce moment lui donner là-dessus une réponse précise: mais, que notre ami commun, le Docteur *Passeport*, s'engage, au moyen de sa poudre nouvelle, de nous fournir six à sept gros enterremens par semaines. J'enverrai par tous

à la découverte, & vous serez avertis à tems .... Attens ? dis-lui aussi, qu'il faut absolument que nous fassions un présent à la femme de chambre de Lady *Languisse*, pour faire chasser ce jeune homme nouvellement arrivé d'Oxford. Ces grivois-là nous ruineront, si nous n'y prenons garde. Point de jeunes gens chez les femmes à vapeurs ....

(*Le Fossoyeur sort.*)

SCENE V.

SABLE. *Les mêmes Acteurs.* GOODY TRASH.

SABLE.

OH, la bonne femme ! vous êtes en vérité fort attentive. N'étiez-vous pas avertie que j'avois tantôt besoin de vous, & de vos deux filles, pour représenter trois vierges en blanc auprès du corps de Milady *Catherine Grissel* ? Ne deviez-vous pas la faire

rapporter secrettement de chez l'Accoucheur où elle mourut hier, pour être enterrée avec toute la pompe qui convient à une fille de sa qualité ? Mais vous ne songez à rien. Heureusement que je puis remettre cette besogne à demain. Partez, allez préparer votre attirail; faites une ronde chez toutes les femmes des Maîtres d'hôtel de votre connoissance; tenez notte de toutes les indigestions de la nuit derniere : apportez-moi de bonnes nouvelles; & surtout, plus de ces guérisons miraculeuses dont vous m'ennuyez tous les jours ... (*Elle sort.*) Et vous M. le lourdaut, vous n'avez point passé sans doute chez Mr. *Pilon* l'Apoticaire? Ce fripon-là ne me payera jamais. Je suis bien dupe de m'être rendu caution de tous les poisons qui se débitent dans la boutique d'un assassin, qui sans moi seroit encor plus gueux qu'un rat d'Eglise ! Il en agit avec moi comme le Docteur *Quibus*, qui m'avoit promis un traité contre l'*Eau de Gruau*, chien de remede restaurant qui me fait plus de tort que toute la Faculté ensemble.... Eh bien,

Meſſieurs, finirez-vous de ricaner ? Je prétens ne voir ici que des figures mornes & ſtupides. Il me prend envie de vous chaſſer tous, & d'aller faire recruë à la Comédie. Mais non, ils ſont auſſi mauvais dans leurs rôles, que vous dans le vôtre ; ils ne jouent que lorſqu'ils parlent. Sçachez donc, animaux que vous êtes, que votre viſage ſeul doit jouer la douleur. Oui, votre viſage ſeul : c'eſt lui qui doit exprimer éloquemment la triſteſſe la plus vive & la plus profonde. Qui pourroit, par exemple, enviſager un moment une figure auſſi hideuſe que celle de ce drôle-là, & ne point ſentir expirer pour plus de huit jours toute eſpéce de joie dans ſon cœur ? Mais ne nous amuſons pas plus longtems.... Imbécilles Coquins que j'ai ramaſſés dans la bouë, dont l'éminente indignité reçoit de moi la vie, ſoyez attentifs à mes ordres ! Marchez, voyons vos mines... (*à meſure qu'ils paſſent devant lui, il leur fait des grimaces, que chacun d'eux imite différemment.*) Aſſez bien, aſſez bien : paſſablement ; fort bien !....

Songez ſurtout, Canailles, à être fermes dans vos attitudes, inébranlables à toute eſpece de bruit, de plaiſanteries, ou d'envie de rire.... pas mal.... pas mal....

Il ſort avec eux en cérémonie.

SCENE VI.

MYLORD BRUMPTON. M. TRUSTY.

TRUSTY.

C'Eſt mon devoir, Mylord, c'eſt la tendre reconnoiſſance que je devois à un ſi bon Maître qui ne m'a point permis de vous abandonner. Je ſuis reſté ſeul auprès de vous; & je vous ai vû, avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, revenir de ce ſommeil léthargique qui vous avoit fait croire mort. Souffrez maintenant, Mylord, que j'oſe vous ſupplier de faire un uſage utile de cet heureux retour à la vie, pour connoître à fond ceux qui

vous sont véritablement attachés ; pour éprouver, surtout, celle qui avoit usurpé assez d'empire sur votre cœur pour vous forcer à deshériter un fils unique digne de toute votre tendresse.

MYLORD BRUMPTON.

Il n'est pas possible que mon épouse soit aussi méprisable que tu le prétens. Je me rappelle mille traits qui détruisent les soupçons funestes que tu veux me donner du fond de son caractére : sa chasteté, la pureté de sa tendresse, sa complaisance, ne peuvent m'être suspectes : la docilité avec laquelle elle se plioit sans peine à toutes mes humeurs, & cédoit à tous mes caprices, étoit si naturelle qu'à peine ai-je eu le tems de m'appercevoir que la patience fut en elle une vertu.

TRUSTY.

Tout cela n'étoit qu'artifice ; ou qu'indifférence pour vous : j'en ai de bons garants.

M. BRUMPTON.

Pourquoi donc ne m'en parlas-tu jamais pendant ma vie ? Hélas, je dois bien m'exprimer ainsi, car si elle

eſt en effet perfide, je ne revis point encore ! Le moment où tu me convaincras de mon erreur, me replongera dans le tombeau.... Dis-moi donc, pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

TRUSTY.

Vous l'aimiez trop, Mylord ; vous étiez trop prévenu en ſa faveur : je craignois le ſort ordinaire des donneurs d'avis, en fait d'affaires conjugales ; ils s'attirent la haine des deux époux ; ils en ſont toujours les victimes. Mais, dans un cas auſſi extraordinaire, dans une circonſtance que le Ciel ſemble avoir fait naître exprès pour vous ouvrir les yeux ſur votre injuſtice envers un fils trop légérement condamné, ſouffrez, Mylord, que je vous conjure à genoux de cacher pour quelques inſtans votre retour à la vie ! Accordez-moi la grace d'entendre ſeulement, ſans être vû, la converſation que votre veuve va tenir ici avec la digne dépoſitaire de ſes ſecrets ; & vous verrez ſi je vous en impoſe.

M. BRUMPTON.

Eh bien, ſois donc mon guide. Mais

la

la seule pensée de la trouver coupable, renouvelle en moi les mêmes symptômes de la létargie d'où je sors... Quel monde, juste Ciel, s'il est vrai que j'étois trompé!

TRUSTY.

Vos réfléxions sont justes, mais le tems presse, Mylord; il est question d'agir. Cachez-vous ici, & soyez patient auditeur d'un dialogue beaucoup plus sincére qu'il ne l'est d'ordinaire entre deux personnes également vicieuses.

(Ils se retirent, & se cachent tous deux.)

SCENE VII.

LADY BRUMPTON. TATLEAID.

Elles entrent par différens côtés, & volent dans les bras l'une de l'autre.

LADY BRUMPTON.

O Ma chere Tatleaid! son heure

& la nôtre est donc enfin arrivée !

TATLEAID.

Ne vous le disois-je pas tous les jours, que cette toux sépulcrale vous en délivreroit bientôt ? .... Avois-je tort de condamner votre impatience ?

LADY BRUMPTON.

Pardonne, ma chere Tatleaid ; tu fus toujours mon unique consolation, ma confidente, mon amie. Grace au Ciel, me voilà en situation de pouvoir récompenser ton zéle : car, quoique j'aye un souverain mépris pour tout ce qui s'appelle Amans, je consens de les entendre en ta faveur : chaque dédain, chaque geste, chaque caprice, chaque fantaisie de ta Maîtresse va faire pleuvoir l'or chez toi, ma chere enfant. Tu sentiras bientôt toute la douceur d'être la femme de chambre chérie d'une belle & riche veuve. Oh, comme mon imagination abrége déja la premiere année de mon deuil, & saute légérement au tems heureux où je pourrai goûter tous les agrémens du veuvage !... lorsque, dans quatorze mois d'ici, un ami me donnera la main pour

aller voir une piéce nouvelle, quel plaisir d'entendre appeller le laquais qui gardera la place de *Milady Brumpton!* de voir en mouvement, à ce nom seul, cent belles perruques tant des loges que du parterre! alors, avec un air de tristesse aimable, une rougeur affectée à l'aspect de tant d'yeux fixés sur soi, de hazarder un coup d'œil à la ronde en s'inclinant, pour une personne de notre rang, ainsi (*regardant directement.*) Pour un homme à prétentions bien mis, mais peu riche, comme cela (*le regardant à peine.*) Pour un Auteur de couplets satyriques, de cette façon (*d'un air timide.*) Pour l'Amant aimé, avec cet air-là, (*baissant tout-à-fait les yeux.*) Pour les connoissances simples, de loge en loge, à peu près ainsi (*en variant l'air de familiarité.*) Et quand on a rempli ce rôle, de feindre quelque attention à celui des Acteurs, sans pourtant jamais penser à ceux que nous regardons, mais seulement à ceux de qui nous sommes regardées..... de-là, des Repas, des Sérénades, des Amans... ah, Dieu!

TATLEAID.

Ah, Madame ! mon cœur tréſſaillit d'aiſe..... oui, vous aurez, n'en doutez pas, oui vous aurez une foule d'Amans ; & je me charge de les ménager tous : les hommes ſont aujourd'hui ſi ſots, que cela ne me ſera pas difficile..... ils ſe prétendent plus ſçavans, plus inſtruits que nous, plus faits pour commander, pour gouverner.... Petites têtes, que vous êtes trompées !

LADY BRUMPTON.

Ils ont tous cette fatuité-là : mais toute puiſſance fondée ſur la force, n'eſt qu'une puiſſance odieuſe. La nôtre eſt fondée ſur tout ce qui les flatte, nous les gouvernons par leurs affections mêmes : les pauvres gens s'aveuglent & s'endorment dans la ferme croyance que nous vivons ſous leurs Loix, tandis qu'ils ſont toujours en effet ſoumis aux nôtres. C'eſt ainſi, chere amie, que nous les dominons... (*Elle joue avec ſon éventail*) un éventail eſt à la fois l'étendart, & le pavillon d'Angleterre. Je ris de bon cœur en voyant ces Meſſieurs, qui propres

ment sont nos premiers domestiques, se pavanant dans les plus hauts emplois, passant leur vie parmi les travaux, les soins, & les dangers attachés à leurs postes, revenir le soir à la maison nous prôner leurs fatigues, leurs négociations de la journée, & surtout leur science profonde. Le pauvre défunt, par exemple, avoit cette manie : il m'excédoit de ces détails mortels. Je n'avois d'autre secret, pour les interrompre, que de lui planter tout à coup au nez quelque demande ridicule : le bon homme en rioit, admiroit ma simplicité, me donnoit quelque bijou, puis alloit gravement se coucher, fort content de lui-même, & n'imaginant pas combien je me moquois de lui !

TATLEAID.

Ce que je n'ai jamais conçû, c'est la façon dont vous êtes parvenuë à faire déshériter notre jeune Mylord.

LADY BRUMPTON.

Tu sçais pourtant, que le feu Lord, (que ce mot sonne agréablement à mon oreille... le feu Lord !) tu sçais,

dis-je, que la pauvre dupe étoit d'une bonhommie, & d'une générosité singuliere. C'est par-là que je l'ai pris. Chaque fois que, par mes ordres, tu lui avois fait quelque histoire au désavantage de mon beau-fils, je ne manquois jamais, dès que je le voyois en colere, de tomber à ses pieds, d'embrasser ses genoux, & de fondre en larmes jusqu'à ce que j'eusse obtenu le pardon du prétendu coupable. Tu sçais, d'ailleurs, que j'étois sujette à de fréquens évanouissemens : oh, les foiblesses sont d'un grand secours avec un bonhomme ! avec un brutal, gardons-nous de les employer : nos grimaces se gravent dans son cœur, elles altérent sa tendresse ; & le bourru, quand le mal vrai ou faux est passé, n'est presque plus sensible au retour de nos charmes.

TATLEAID.

Vous êtes unique, Madame ! Londre n'a point de tête comme la vôtre.... mais, c'est maintenant, si j'ose vous le dire, qu'il s'agit d'en avoir encore plus. Comment jouir de toute espéce de liberté, & paroître s'en abstenir ? Comment ménager à la fois un nom-

bre d'Amans, & pourtant empêcher les mécontens de nous abandonner ?

LADY BRUMPTON.

C'est la moindre de mes inquiétudes : Tant qu'on est riche, si l'on manque à l'un, l'espoir qu'on donne à l'autre l'engage à nous défendre. Quelques maximes de ce genre ont fait la matiere de mes réfléxions pendant la vie de Mylord. Il est toujours bon de se précautionner contre les calamités futures.

TATLEAID.

Mais, Madame, si quelque jeune Gentilhomme aimable, vêtu de rouge, brillant, & dansant bien....

LADY BRUMPTON.

Sois certaine, Tatleaid, que si jamais je rentre dans les chaînes du mariage, ce ne sera du moins jamais avec un vieil Epoux. C'est une cruauté que de marier une jeune personne à un vieillard : si nous en croyons *le Virgile de Dryden*, c'est imiter le Barbare *Mézence*, qui attachoit ensemble le mort & le vivant. Je n'ai gémi que trop long-tems d'un pareil supplice, jusqu'au moment fortuné qui m'a dé-

livrée de Mylord. Je jouis enfin du bonheur d'être libre, je veux en profiter. Songe, surtout, à être extrêmement réservée avec toutes nos anciennes connoissances. Si quelques-uns d'entr'eux se vantent d'avoir été bien avec moi, il faut les laisser dire : en continuant de les recevoir sur le même pied, j'en ferois autant de Tyrans. En rompant, s'il le faut, avec les plus importuns, j'ôterai tout crédit aux propos qu'ils pourront tenir : les personnes vertueuses ne les attribueront qu'à leur ressentiment ; les plus éclairées applaudiront du moins à ma prudence.

TATLEAID.

C'est bien pensé, Madame . . . . . je crois pourtant. . . . mais, oserai-je vous le dire ? . . . . Je crois pourtant que M. Cabinet se flatte de vous épouser.

LADY BRUMPTON.

M'épouser ? Lui ! Non, Tatleaid. Celui qui a la foiblesse d'épouser une femme, après avoir vécu sur un certain pied avec elle, est souvent assez lâche pour lui reprocher ce qu'elle a jadis fait pour lui : un pareil couple se méprise presque toujours mutuelle-

ment au fond de l'ame. Le mariage eſt un enfer, quand l'eſtime & l'amour ne ſont pas réciproques.

(*Une femme entre, & appelle Tatleaid.*)

SCENE VIII.

LADY BRUMPTON, *ſeule.*

NE viens-je pas de commettre une imprudence? Cette ſubtile créature eſt peut-être dans les intérêts de Cabinet: je me ſuis expliquée trop ouvertement avec elle, elle en abuſera .... les gens de condition ne ſont jamais aſſez en garde contre ceux qui les entourent: on veille, on ſaiſit le moment où notre cœur s'abandonne à la joye, ou à la triſteſſe, pour intercepter nos ſecrets. Qu'il eſt triſte d'avoir toujours auprès de ſoi quelqu'un que l'on déteſte au fond de l'ame! mais, qu'il eſt plus affreux encore, lorſque l'on oſe à peine réfléchir ſur ſes propres actions

paſſées, de vivre avec un importun témoin qui vous les rappelle ſans ceſſe ! il faut pourtant ſupporter ce ſupplice : je n'eus jamais rien de ſecret pour elle. Heureux Italiens ! vous ſçavez vous affranchir de l'eſclavage des perſonnes trop inſtruites..... que vos gants parfumés ſont commodes ! cette droleſſe m'a trahie plus d'une fois, m'a débauché plus d'un galant.... O ſpirituelle Italie ! je céderois volontiers ma part de la liberté Angloiſe en faveur du plaiſir que cauſe chez toi la vangeance, ſurtout à celles de mon ſéxe.... Eh bien, chere Tatleaid, de quoi s'agit-il ?

SCENE IX.

LADY BRUMPTON.
TATLEAID.

TATLEAID.

MAdame, c'eſt le Conſeiller Puzle qui vient vous parler au ſujet du Teſta-

ment de Mylord, & de la donation qu'il vous a faite de ses biens : ces sortes d'affaires sont trop importantes pour être négligées. Comment, Madame, il y a déja plus de trois heures que vous êtes veuve, & vos yeux n'ont encore parcouru aucun morceau de parchemin : quelle honte pour vous ! sçavez-vous, que c'est viser à l'impieté que de négliger les dernieres volontés des pauvres défunts ?

LADY BRUMPTON.

Tu as raison, chere Tatleaid, les dernieres volontés des Epoux doivent être & sont toujours les mieux exécutées. Mais, il faut que je rentre, pour recevoir notre homme en cérémonie. Tu peux l'amuser ici, en attendant que je sois prête.

(*Elle sort.*)

TATLEAID *appelle.*

M. le Conseiller ! M. le Conseiller ! vous pouvez entrer.



SCENE X.

M. PUZLE, *& son Clerc.*
TATLEAID.

PUZLE.

BOnjour, ma bonne Tatleaid. Mon ancien ami n'eſt plus ! mais il faut ſonger aux affaires de ſa veuve.

TATLEAID.

Hélas, Monſieur, ma Maîtreſſe eſt ſur ſon lit, dans un état qui fait pitié ! je l'ai déja avertie deux ou trois fois que vous étiez ici ; la pauvre Dame n'entend, ni ne voit rien ! .... mais, puiſque vous me dites que cela preſſe, je vais hazarder de lui parler encor une fois, & de vous introduire. Repoſez-vous un inſtant ici ; je vais la préparer.

PUZLE.

Dis-lui, combien je prens part à ſa douleur !

SCENE XI.

PUZLE, *& son Clerc.*

PUZLE.

DAmnables hypocrites!... ce Seigneur est mort un peu vîte, il me semble; ainsi réveillons-nous un peu.... *Tom*, ouvre le sac, ouvre le sac, mon cher neveu: tu es mon unique héritier; je veux te mettre au fait des affaires; ainsi je n'ai rien de secret pour toi. Aprens donc, mon enfant, que le Maître d'ici étoit un de ces hommes pleins d'honneur, & de jugement, qui perdent petit à petit l'un, par trop d'attachement à l'autre, & sont par conséquent toujours disposés à croire tous les hommes aussi honnêtes gens qu'ils le sont eux-mêmes. Il avoit en moi la confiance la plus aveugle, & j'en ai fait le seul usage que tout homme d'affaire en auroit fait en ma place: je l'ai trompé, mon cher neveu. Je suis par-

venu, imperceptiblement, & sous ses yeux, à charger son bien en ma faveur d'une rente de deux mille livres, pour récompense de mes services, &c. Quant aux legs que font les Testateurs que je dirige, ils ne sont bons ou mauvais, que conformément à ma volonté. Un homme ordinaire prend une plume, de l'encre, du papier, s'assied à côté d'un vieillard moribond, & reçoit ses dernieres volontés : un vrai Notaire, un habile Avocat n'écrit jamais les volontés d'un Testateur, mais bien les siennes propres. Les Prêtres jadis en ce païs faisoient donner tout à l'Eglise, un bon Avocat aujourd'hui fait tout donner à la Justice.

TOM.

Fort bien! mais les Prêtres, alors avoient beau jeu pour tromper la Nation; ils faisoient leur Office dans une langue inconnuë.

PUZLE.

Il est vrai; mais le chemin que nous prenons est encor plus sûr. Sçavans en charlatannerie, éloquens dans notre baragouin, on nous entend sans nous comprendre, & tout le monde

eſt notre dupe. Voyons donc ce parchemin. J'ai étendu l'Acte autant que je l'ai pû, comme tu vois..... Oh, j'eſpere voir un jour nos contrats auſſi grands que les immeubles pour leſquels ils ſeront paſſés. Eſt-il rien de plus décourageant pour notre robe, que de voir un héritier ignorant entendre en quatre mots les intentions d'un Teſtateur? Que de le voir poſſeſſeur de dix *acres* * de terre, au moyen d'un parchemin d'un demi-acre tout au plus? Laiſſe aux ſots la Rhétorique, la Logique & autres ſciences auſſi impertinentes qu'inutiles: attache-toi uniquement à la *Taſtologie.* Quel eſt le premier dégré d'excellence dans un Avocat? La Taſtologie. Quel eſt le ſecond? La Taſtologie. Quel eſt le troiſiéme? La Taſtologie. Un vieux Plaideur en a dit autant de l'action.... Mais, ouvre-moi l'Acte: (*Tom déploye un parchemin d'une*

* Meſure de Terre, différente ſelon les divers Pays: l'acre d'Angleterre contient ordinairement 720 pieds de Roi de long, & 72 de large.

grandeur immense.) Il est nul si je le veux, attendu qu'il y en avoit un précédemment fait, & bien plus en régle : c'est sur quoi je viens conférer avec Milady. En attendant que l'on m'appelle, répons-moi : sçais-tu la vraye signification du mot *Acte* ?

TOM.

Oui, Monsieur.... un *Acte*.... C'est comme qui diroit, un *Acte*.

PUZLE.

A merveille ! On l'appelle ainsi emphatiquement, parce que cet Acte une fois fait (le testament s'entend) tout est consommé, un homme n'a plus rien à faire qu'à s'aller pendre : c'est le seul Acte obligeant qui reste en son pouvoir. Mais, pour te faire mieux sentir l'usage de la *Tastologie*, ouvre l'Acte vers le milieu, & lis au hazard.

TOM *lit, d'un ton nazillard.*

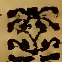
Et moi, susdit Lord Brumpton, donne, céde, baille, & concéde, laisse & délaisse les susdits biens : c'est à sçavoir le Terrain & Maison principale nommée *Oatham*, avec tous les bâ-

timens extérieurs en dépendants, les granges, étables & autres édifices de maçonnerie, les bassecours, vergers, jardins, champs, arbres, terres, argiles, prés, prairies vertes & séches, pâtures, pâturages, bois de futaye, taillis, chemins, eaux, courants d'eau, pesche, étangs, viviers, communes, pâcages, sentiers, bruieres, buissons, halliers, profits, casuels, émolumens, commodités & toutes les dépendances quelconques apartenantes audit chef-lieu de quelque espéce que ce soit, de la même façon que j'en ai joui, usé, profité, ou fait chose mienne en tout ou en partie, contenant en totalité, suivant estimation faite, quatre cent acres ou environ, plus ou moins l'un dans l'autre : lequel domaine principal susdit, avec toutes ses circonstances & dépendances, est situé d'une part le long....

PUZLE.

Respire, cher *Tom* : tu parviendras, je le vois bien, tu entens les affaires ; mais n'use point ton nez mal à propos dans des circonstances inutiles. Te voilà tout essouflé ; à peine

peut-on distinguer les mots que tu prononces.... Voyons, que je lise à mon tour, & supposons que cet Acte doive être mis en Latin : il suffit, pour cet effet, qu'il ne soit point en Anglois.... (*Il lit ridiculement d'un ton de Bareau outré, jusqu'à ce qu'il soit hors d'haleine.*) *Ego, prædictus Comes de Brumpton, totas meas granges, etablas, prairias &c.* (*Il continuë en terminaisons Latines.*) Mais il est inutile d'en lire davantage ; je me rappelle tout le contenu de l'Acte. Mylord, par ce parchemin seul, déshérite totalement son fils, donne tout à sa femme, & de plus lui permet de vendre une partie des terres qu'il lui laisse. C'est le sujet de la visite que je viens faire à Milady, qui ce me semble outre un peu la douleur en me faisant attendre si longtems lorsqu'il est question d'affaires aussi importantes & aussi bonnes que celles-ci. Mais, quelqu'un vient.



SCENE XII.

PUZLE. TOM. TATLEAID.

TATLEAID, *essuyant ses yeux.*

J'Ai perdu mes peines, elle ne veut point m'entendre ; je n'ai pu même en obtenir un regard !... M. Puzle, vous êtes un homme de poids, entrez de grace faites-lui entendre raison : obtenez, s'il est possible, qu'elle jette sur elle-même un œil de pitié.

PUZLE, *à Tom.*

Va m'attendre dans la salle.... Pauvre affligée ! Alons, chere Tatleaid, conduis-moi.

(*Tom sort d'un côté, Puzle & Tatleaid de l'autre.*)



SCENE XIII.

Mylord BRUMPTON, *&* TRUSTY *sortent de leur cache, s'avancent sur le Théâtre, & se regardent sans parler.*

MYLORD BRUMPTON.

NE trompes point ton maître, Trusty, répons-moi dans la plus grande sincérité de ton cœur.... Existai-je ? Suis-je en effet cet Etre, ce même individu qu'on appelloit Mylord Brumpton ?

TRUSTY.

Lui-même...Ce même Lord Brumpton, ce très-généreux, très affable, très-aimé Lord Brumpton, qui pendant long-tems vécut avec honneur, & parvint à la plus haute réputation, mais qui dans sa vieillesse vit par dégrés flétrir sa gloire ; ce même Lord Brumpton, qui après avoir perdu la

plus aimable & la plus chérie des épouſes, ſe voyoit pere d'un fils digne de toute ſa tendreſſe ; ce même Lord Brumpton enfin, qui, prêt à deſcendre au tombeau, s'étant amouraché d'une jeune & belle perſonne, après avoir deshérité ſon fils, ſe voit déshonoré par une perfide qui danſe aujourd'hui ſur ſa foſſe.

M. BRUMPTON, *rêvant.*

Et ce maudit Taſtologiſte, ce déteſtable Puzle, avec ſon acte irrévocable !... Non, non, Truſty, je ne vis point : je ne ſuis plus qu'une ombre errante autour de ſon tréſor.... Je la tourmenterai, Truſty, je la ferai trembler, je ferai pâlir ce viſage charmant ; peut-être même le ferai-je rougir !..

TRUSTY.

Eh, Monſieur, ce langage n'eſt pas du tout celui d'un Revenant : Il y a encor de l'homme dans vos expreſſions.... Ce viſage charmant !... Juſte Ciel, y penſez-vous encore ?

M. BRUMPTON.

Puiſque tu vois ma foibleſſe, ſois

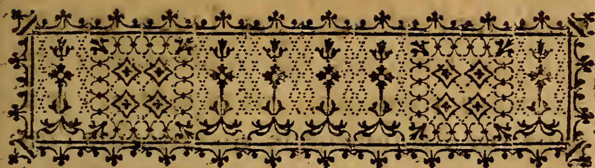
donc encor plus mon ami ; arme-toi contre toi-même, ſoutiens-moi de toute ta raiſon.

TRUSTY.

Mylord, ſi vous daignez vous confier à ma conduite, vous ſerez vangé d'une épouſe indigne de vous ; je ſauverai vos biens, votre fils, votre famille, & votre honneur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MYLORD HARDY, *ſeul.*

C'Eſt maintenant que je puis me regarder comme perdu ſans reſſource. Mais un malheur long-tems attendu nous paroît toujours moins ſenſible au moment qu'il éclate ; les maux, ainſi que les plaiſirs, ſont toujours moins grands en réalité que l'imagination ne nous les peint. Mais, que vais-je devenir ? Comment vivre maintenant dans le monde ? Pauvre, mais vain de ma naiſſance, inutile à ma Patrie, Pourrai-je me réſoudre à traîner orgueilleuſement un grand

nom ? à charge à mes amis, autant qu'à moi-même, par l'idée qu'ont presque toujours les malheureux de se croire méprisés, m'exposerai-je à tous les désagrémens qu'entraîne l'infortune jointe à trop de hauteur ? Non ! Le Monarque qui nous gouverne est aussi généreux que brave : la guerre se prépare de nouveau ; continuons de le servir. Ceci me coupera du pain, (*mettant la main sur la garde de son épée.*) & me fera peut-être un sort aussi brillant que celui dont je déplore la perte. Mais comment pourvoir aux besoins pressans & actuels ? ..... Ha ! te voilà, Trim ?

SCENE II.

LORD HARDY, TRIM.

LORD HARDY.

EH bien ? comment vont les pauvres diables qui doivent recruter ma Compagnie ?

TRIM.

TRIM.

Ma foi, Monſieur, ils ont mangé juſqu'à votre derniere *guinée*. *

LORD HARDY.

As-tu paſſé chez l'Agent de Change ?

TRIM.

Oui, Monſieur.

LORD HARDY.

Eh bien ?

TRIM.

Eh bien, Monſieur, vous pourrez obtenir de lui onze Shellins par livre ſterlin ** de vos arrérages. Mais il ne ſe chargera pas de vos appointemens à venir à moins de trois Shellins d'interêt par livre : d'ailleurs, il faut que ſon clerc *Jonatas Item*, jure pour vous, que vous vous abſtiendrez de tous combats ſinguliers ; ou que vous faſſiez aſſurer votre vie, ce que vous pouvez faire à huit pour cent. A ces conditions, il conſent de vous obliger: ce qu'il ne feroit pas, dit-il, pour tout

* La valeur de la Guinée eſt à peu près celle de notre Louis d'Or.

** La livre ſterlin, eſt de vingt Shellins.

autre Officier du Régiment : mais il prétend avoir pour vous une amitié particuliere.

LORD HARDY.

Oh, j'en ſuis bien reconnoiſſant! Mais, chacun vit de ſon métier ; je ne veux pas que mes gens manquent, il faut en paſſer par là .. Qu'en dis-tu, Trim ? ce jour me paroît aſſez tranquile, nous n'avons pas encore vu de créanciers.

TRIM.

Des Créanciers, Monſieur ! maintenant que votre pere eſt mort, ils ne peuvent plus vous arrêter * : je ſerai déſormais un peu moins poli avec eux. Mes amis, leur diſois-je, combien de fois faut-il vous répéter qu'il n'eſt pas encor jour chez Mylord ; qu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit ; qu'il faut venir une autre fois ; que Mylord vous envera avertir lorſqu'il aura le tems de terminer avec vous ? A ceux qui étoient aſſez inſolens pour preſſer trop

* A cauſe du titre de Comte d'Angleterre, qu'il eſt cenſé avoir hérité de ſon Pere.

vivement un homme de votre qualité, en demandant leur bien ; tirez coquins (disois-je) gare la Maison de correction ! Gare les coups de bâton qui vont pleuvoir sur vous ! Mais aux Créanciers à gros dos, à ces richards & orgueilleux Marchands de soye ou de galons de *Covent-Garden:* j'étois chargé de la part de Mylord de leur faire mille complimens, de m'informer de la santé de leurs Epouses ; Mylord avoit des lettres très-pressantes à écrire ; il devoit lui-même passer chez eux au premier jour ; il faloit, si ses affaires l'en empêchoient, ne pas manquer de revenir chez lui la semaine suivante ; & cette semaine suivante étoit toujours celle après laquelle nous étions partis pour la Campagne, ou pour l'Armée.

LORD HARDY.

Finis, coquin. Se peut-il qu'un homme de condition soit réduit à faire un tel métier !... Ecoute : ne manque pas de repasser cette après-midi chez l'Agent *Coupe-bourse*, & de le bien remercier de son zèle à me rendre service. Quoiqu'il m'en coute, je veux

inceſſament payer mes dettes .... J'entens du bruit dans l'Antichambre ; va voir qui c'eſt.... Le maraut fait entrer! Qui donc eſt-ce ?

SCENE III.

LORD HARDY. M. CAMPLEY. TRIM.

LORD HARDY.

CEla eſt bien généreux, mon cher Campley ! Quoi, dans les premiers momens d'une grande fortune à laquelle vous penſiez peu, vous êtes toujours le même; vous vous reſſouvenez d'un ami moins fortuné que vous ! Vous êtes un homme extraordinaire.

CAMPLEY.

C'eſt vous qui l'êtes, Mylord, vous qui au moment même où l'injuſtice vous prive d'une fortune immenſe, ſçavez vous poſſéder au point d'exciter encor plus d'admiration que de pitié dans l'ame de vos amis plus for-

tunés, mais non pas plus heureux que vous.

LORD HARDY.

Ah, c'eſt trop m'honorer.... mais, voyons donc, que je te regarde à mon aiſe, car je ne t'ai point vû depuis mon retour en Angleterre...... très-bien, très-galament, quoique négligemment habillé ! il y a ſurement ici de l'extraordinaire. (*il touche du doigt le cœur de Campley.*) Sois ſincére, mon ami : qui donc partage maintenant ce cœur avec moi ? Je prétens ſçavoir tout-à-l'heure, & ſon vrai nom, & ſon nom Poëtique .... allons : dans un Sonnet, c'eſt *Cynthia*, ſans doute ; en proſe, c'eſt....

CAMPLEY.

Quelqu'une que vous n'imaginez guéres, quoique ce ſoit vous-même qui l'ayez placée là.

LORD HARDY.

Moi !

CAMPLEY.

Vous-même, Mylord. Toutes les merveilles que vous m'avez débitées au Camp, au ſujet de Lady Charlotte, cette orpheline dont votre pere étoit

tuteur, m'ont tellement trotées dans la tête, que j'ai voulu abſolument voir par mes yeux cette aimable famille. J'y ſuis parvenu, par le moyen de M. Cabinet; & je ſuis amoureux en même lieu que vous.

LORD HARDY.

En même lieu que moi! M. Campley, daignez vous expliquer.

CAMPLEY.

Pourquoi vous étonner, Mylord? Lady Charlotte n'a-t-elle pas une ſœur?

LORD HARDY.

Je ſuis un franc imbécille, de ne l'avoir pas deviné d'abord. Tu as raiſon, mon ami; tu es peut-être le ſeul homme propre à commercer avec elle.... Mais, parlez-moi de Milady Charlotte: voilà ce qu'on appelle une femme digne d'être aimée! d'une vertu ſi douce, d'une retenuë, d'une décence ſi agréable! quoique la dignité accompagne ſes moindres démarches, rien en elle n'eſt affecté: l'aimable vérité habite toujours ſur ſes lévres; & ſon bon caractère perce dans tout ce qu'elle dit, comme dans tout ce qu'elle fait.

CAMPLEY.

Et Lady Henriette..... parlez-moi de quelque femme qui l'égale. Quelle vivacité, quel eſprit, quel feu dans les regards! ſon coup d'œil eſt un ordre intelligible à tous les cœurs, & qui les ſoumet tous; ſon air annonce à tous les yeux le triomphe de la beauté, & ſes lévres vermeilles ſont le ſiége de tous les agrémens. Je trouve en elle enfin un certain je ne ſçai quoi qui me charme, qui m'anime, qui m'enflame encor plus.... encor plus..... encor plus que....

LORD HARDY.

Quoi?

CAMPLEY.

Encor plus.... que la marche de nos Grenadiers.

LORD HARDY.

La comparaiſon eſt tendre..... ah, charmante Charlotte! tu me ferois bientôt oublier tous mes malheurs.

CAMPLEY.

Ah, charmante & vive Henriette!

quels plaiſirs ne me ferois-tu pas goûter ! ... *

LORD HARDY.

Il me ſemble, cher ami, que tes idées ne tendent pas à des plaiſirs auſſi durables que les miens. Pour moi je n'attens ma félicité que de mon hymen avec Lady Charlotte, que de ſa conſtance, de ſa pieté, de ſes ſoins domeſtiques, de ſa tendreſſe maternelle pour nos enfans. Quant à toi, tu n'enviſages, tu n'aimes en ta Maîtreſſe que les charmes extérieurs.

CAMPLEY.

Quand je la connoîtrai plus à fond, je vous en dirai davantage.

LORD HARDY.

C'eſt bien s'exprimer en Grenadier !.. je ſuis pourtant curieux d'apprendre comment tu as fait tes approches pour aſſiéger une place de cette eſpéce. Toi, amoureux de Henriette, que la délicateſſe, la galanterie, la danſe, & tous les plaiſirs de ſon âge ont ſeuls droit de

* Je ſuis ici forcé d'adoucir la liberté des expreſſions de Campley.

charmer ! qui ne se plaît qu'à régner sur une foule d'adorateurs. Si j'ai bien pénétré son caractère, elle est de ces femmes avec lesquelles on lie aisément ce qu'on appelle une connoissance générale, mais très-difficilement un commerce particulier.

CAMPLEY.

Vous la connoissez, Mylord. *Sçachez* pourtant, que je l'ai déroutée, en agissant librement & singuliérement avec elle. Avant que de lui laisser connoître mon amour, je me suis comporté de maniere à lui donner bonne opinion de moi ; & j'ai toujours depuis paru à ses yeux avec toute la bonne humeur, la complaisance, & la gayeté imaginable : en sorte qu'elle est aujourd'hui très-embarassée, & ne sçait comment s'y prendre pour m'interdire en qualité d'Amant, la familiarité dont j'étois déja en possession auprès d'elle, en qualité d'ami. Aussi, Dieu sçait, comme je l'en badine ! & lorsqu'elle prend son sérieux, je la contrefais de façon, qu'elle finit par en crever de rire.

LORD HARDY.

Cela fait un petit commerce galant d'un genre aſſez original.

CAMPLEY.

Vous connoiſſez le crédit de Cabinet auprès de Milady Brumpton : au moyen de quelques guinées,& de beaucoup de flateries, *Mlle Fardingale*, vieille Duégne que Milady a placée auprès des deux jeunes Demoiſelles, me procure en tout tems un accès aiſé dans leur appartement. Vous ſçaurez même,que je ſuis parvenu à convaincre la *Fardingale* de quelque eſpéce de parenté entre elle & moi ; & qu'elle en eſt extrêmement flattée.

LORD HARDY.

Voilà de jeunes Demoiſelles en bonnes mains ! & j'admire le choix de Lady Brumpton.

CAMPLEY.

Oh, Milady Brumpton,eſt une grande Politique ! elle diſoit un jour à Tatleaid, qu'une vieille femme de chambre étoit la meilleure ſurveillante que puſſent avoir de jeunes filles : ainſi que

les Eunuques d'un sérail, (ajoutoit-elle,) l'envie leur tient toujours les yeux ouverts pour empêcher les personnes commises à leurs soins de goûter les plaisirs qui leur sont interdits à elles-mêmes. Mais, pour revenir à la cousine *Fardingale*, je lui ai envoyé un couplet que nous devons elle & moi chanter sur l'épinette : les jeunes Demoiselles en feront, & l'on fera en sorte que je pourrai être pendant quelques momens seul avec Lady Henriette. C'est alors que j'ai projetté de tenter ma grande attaque : je dois triompher aujourd'hui, ou perdre pour jamais ma conquête. Je sçai, Mylord, que l'occasion seule vous manque pour en tenter autant : si vous voulez préparer une lettre, & me venir joindre au Caffé de *Tom*, je me fais fort, après l'avoir remise à votre maîtresse, de vous faire introduire secrettement dans l'Hôtel ; de l'avertir que vous y êtes ; & de vous procurer les moyens de la voir en particulier. Seigneur, j'ai assez long-tems marché sous vos ordres, vous marcherez aujourd'hui sous les miens.

LORD HARDY.

Ma foi, cher ami, je n'aurai peut-être pas autant de fermeté en suivant tes pas, que je t'en ai toujours vû en suivant les miens. Il faut t'avouer ma foiblesse : quoique je sois sûr d'être tendrement aimé, j'ai une si haute idee du mérite & de la vertu de mon Amante, que je tremble & me trouble toujours auprès d'elle : à peine suis-je devant ses yeux, que je ne sçai plus que les adorer dans un respectueux silence.

CAMPLEY.

Ah, ah, ah ! voilà encor un de nos braves. Eh, voilà justement comme Henriette me voudroit. Mais moi, qui la connois un peu mieux qu'elle ne se connoît elle-même ; je n'ai garde de lui laisser usurper cet empire : elle insulteroit à ma peine, me feroit soupirer à l'année, & peut-être à la fin me rejetteroit dans la foule des Amans réformés, qui par pure complaisance, se sont rendus ridicules à ses yeux. Je ne lui ferai jamais un tel sacrifice. Il est heureux pour vous, que Lady Charlotte soit d'un caractère aussi respectable : j'en connois peu d'autres qui

ne fussent pas disposées à saisir l'occasion de vous faire voir bien du pays.

LORD HARDY.

Mais, parlons de la chanson pour la cousine Fardingale : je serois tenté de la voir.

CAMPLEY, *à part.*

Ceci n'est pas malheureux.... (*haut.*) dispensez-m'en, je vous prie, Mylord : un homme a l'air si gauche en lisant ses propres vers !.. & toi, Trim, tu n'as sans doute renoncé ni à l'amour, ni à la rime ? C'est un critique au moins que Trim ! j'ai vû jadis de ses œuvres, à *Oxon.* (*Il lui donne un papier.*) C'est en ses mains que je me livre, Mylord : ainsi vous ne verrez mes vers qu'après mon départ. Adieu, je vous salue... vous ne bougerez pas, je le proteste.

LORD HARDY.

En ce cas, vous resterez ici.

CAMPLEY.

Il faut donc vous obéir.

(*Lord Hardy va le reconduire.*)

SCENE IV.

TRIM, *seul.*

VOyons cette chanson..... quoi donc! mes yeux ne me trompent-ils pas?...... Un billet de trois cens guinées!

(*Il lit.*)

M. CAISSE.

Je vous prie de payer à Monsieur Guillaume Trim, ou au Porteur, la somme de trois cens guinées, & de les porter au compte de

Votre très-humble serviteur,
Thomas CAMPLEY.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, très-généreux Monsieur Campley!... (*en ôtant son chapeau, & en faisant des révérences*) peste, quelle Poësie! tudieu, qu'elle est sonore! oh, je veux la mettre en musique, & l'exécuter sur le champ moi-même. (*Il chante.*) je vous prie de payer à M.

Guillaume Trim..... jusques-là ; c'est du récitatif.... trois cens, (*ridiculement à l'Italienne, & vite*) trois.... cens, cens, cens, répétés trois fois en faveur de la somme.... trois cens guinées... j'aime beaucoup, en musique, la répétition des choses qui en valent la peine. Que l'on me donne de pareilles paroles, quand il s'agira du prix de la composition : je défie les plus fameux Musiciens du Royaume. Ah M. Campley ! voilà ce qu'on appelle obliger noblement. Mon Maître lui avoit pourtant rendu autrefois plus d'un service de cette espéce, lorsque ce cher M. Campley étoit Enseigne de notre Compagnie en Flandre..... oh, il y a encor des hommes dans le monde !

SCENE V.

LORD HARDY *rentre.* TRIM.

TRIM.

MYlord, j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

LORD HARDY, *d'un air froid.*

Monſieur, je ſuis le vôtre..... apprenez-moi pourtant, de grace, mon cher & familier ami, comment vous êtes devenu tout à coup mon très-humble ſerviteur?

TRIM.

Mille pardons, Mylord!... je me trompois.... non, je ne ſuis pas votre très-humble ſerviteur.....

LORD HARDY.

Vous ne l'êtes pas?

TRIM, *vivement.*

Si, Mylord, je le ſuis: mais non pas comme vous le penſez.... je ſuis ſeulement..... je ſuis...... tranſporté de joye!

LORD HARDY.

Tranſporté de joye? Dis plûtôt de folie..... quelle mouche t'a donc piqué? Où eſt la chanſon de Campley?

TRIM.

Mylord, qui l'auroit crû! M. Campley eſt un des plus grands Poëtes que je connoiſſe. Quant à ſa chanſon, elle ne ſe termine pas comme les leurs, par des rimes vulgaires, des vœux,

des feux, des desirs, des plaisirs, des peines, des chaînes, & autres miséres triviales & mille fois rebatuës : la sienne est en grands Vers héroïques...... en un mot, en Vers blancs. Ecoutez...

(*Il lit posément, & avec emphase.*)

Je vous prie de payer à M. Guillaume Trim, ou au Porteur, la somme de... cela coule comme un Pactole! chaque ligne me semble un flot qui roule des guinées!..... (*Lord Hardy prend le billet.*)

LORD HARDY.

Cher Campley, je suis pénétré de ton procédé! je m'étonnois, en effet, qu'il eût tant d'empressement de me montrer ses Vers. Avec quelle noble aisance ce garçon fait les actions les moins communes!

TRIM.

Mylord ne juge-t'il pas à propos que je me hâte d'aller chez l'Agent *coupe-bourse* ?

LORD HARDY.

Non, demeure. A quel propos maintenant?

TRIM.

Uniquement pour me planter devant lui, (quand j'aurai reçû notre argent) pour le regarder fiérement en face, mon chapeau sur la tête ; & lui tourner le dos, sans daigner l'honorer de mes reproches.

LORD HARDY.

Eh bien, je te l'abandonne. Aye soin cependant de prendre quatre-vingt piéces de cet argent, & d'acquitter sur le champ mes dettes. Si, par hazard, tu rencontrois chez *Coupe-bourse* quelque Officier de ma connoissance, qui eût l'air morne & mécontent, dis-lui que j'aurois quelque chose d'important à lui communiquer : il faut aider nos amis dans le besoin. Quant à toi, coquin, apprens que la modération est le plus bel ornement de la prospérité. Reviens à la maison ce soir, tandis que j'irai chercher Campley chez *Tom*, dans l'espoir d'être introduit par son moyen chez Lady Charlotte.



SCENE VI.

LORD BRUMPTON. TRUSTY. SABLE.

SABLE.

NOn, Mylord, vous ne pouvez pas en conſcience, me traiter ainſi. Je dois, conformément à mes ordres, vous ouvrir & vous embaûmer, à moins que vous ne mettiez hors d'intérêts par des offres un peu plus raiſonnables. Vous ne faites pas attention aux dépenſes que vous m'avez déja cauſées.

LORD BRUMPTON.

Moi! quelles ſont donc ces dépenſes?

SABLE.

Premierement, vingt guinées à la femme de chambre de Milady, pour être averti du moment de votre mort, (honoraire un peu violent, mais dont

je sçai que la veuve tiroit la moitié : ne parlons plus de céla.) En second lieu, dix guinées pour vous avoir veillé pendant votre longue maladie de l'hyver dernier.

LORD BRUMPTON.

Pour m'avoir veillé ! eh, n'avois-je pas mes domestiques ?

SABLE.

Sans doute : mais pendant toute cette maladie, je n'entretins pas moins une sentinelle à votre porte, qui me coûtoit un demi-écu par jour, pour être instruit de l'état des choses. Malheureusement pour moi, vous en revîntes : j'en fus pour mon argent, & pour mes peines.

LORD BRUMPTON.

Ha ! ha ! ha ! voilà un maraut bien impudent. Un demi-écu par jour, pour être informé de l'instant de mon trépas !... & tu prétens que je t'en tienne compte ?

SABLE.

Ne vous estomaquez pas tant, Messieurs. J'ai un registre chez moi, que j'appelle mon grand *Mortuaire*, où

tout ce que Londre renferme de personnes d'un certain rang, leur âge, leurs maladies, & le tems qu'ils ont à peu près à vivre est inscrit par ordre alphabétique.... Hélas, Mylord, si vous eussiez pensé à la mort, autant que j'y ai pensé pour vous, je ne vous verrois pas chercher aujourd'hui à chicaner sur mes droits les plus légitimes! Bref, je ne puis m'engager à tenir votre résurrection secrette, à moins qu'on ne me paye exactement tout ce que m'auroient valu vos funérailles.

LORD BRUMPTON.

Trusty, si après ce que tu viens d'entendre de la conversation de Puzle & de son Clerc, tu crois encor pouvoir exécuter mes ordres, il faut contenter ce Corsaire.

TRUSTY.

Je le satisferois de ma bourse, pour le seul plaisir de vous en voir témoin.

LORD BRUMPTON.

Je te crois, mon cher Trusty : je connois ton bon cœur.

SABLE.

Comptez maintenant, Mylord, sur

un secret inviolable de la part de votre serviteur.

TRUSTY, *à part.*

Si je ne suis pas vangé de cet archi-fripon, ce ne sera pas ma faute !..... Mylord, rentrez dans votre cabinet : j'entens venir ici quelqu'un.

(*Sable sort d'un côté, Mylord & Trusty de l'autre.*)

SCENE VII.

Le Théâtre change. On voit LADY CHARLOTTE lisant, & LADY HENRIETTE minaudant devant un miroir.

LADY HENRIETTE.

EH, ma sage & prudente sœur ; vous feriez tout aussi-bien de jaser avec moi, que de vous morfondre sur un Livre que vous n'entendez peut-être pas trop bien.... (*Elle continuë de se*

regarder dans le miroir.) Le fameux Docteur *Lucas* peut avoir rêvé tout ce qu'il a voulu : Mais je doute qu'il vous enſeigne le ſecret d'oublier Mylord Hardy.... Regardez-moi, ma ſœur : démentez-moi ſi vous l'oſez.

LADY CHARLOTTE, *riant.*

Voilà la tête la plus folle que je connoiſſe !....

LADY HENRIETTE.

Oh, j'étois ſûre de mon fait...... vous riez ? Mylord Hardy eſt certainement dans ce Livre.... (*Elle regarde par-deſſus l'épaule de ſa ſœur, & feint de lire.*) H....a....r....d....y.... Hardy...... eh bien ! ne le voilà-t'il pas ?

LADY CHARLOTTE, *ſe levant.*

On ne peut tirer aucun fruit de ſa lecture en pareille Compagnie.... eh bien, Mademoiſelle, ſuppoſons ſi vous voulez, que je ne voyois dans ce Livre que *Mylord Hardy* : encor eſt-il plus excuſable d'avoir les yeux ſur quelqu'un, que de s'admirer perpétuellement ſoi-même.

LADY HENRIETTE.

Je n'en crois rien...... attendez; vous pourriez pourtant avoir raiſon, s'il étoit queſtion d'une vanité réelle: mais ce n'eſt pas mon défaut, vous le ſçavez..... qui moi! non, non, ma chere, mes yeux n'ont pas ce je ne ſçai quoi..... (*Elle continuë de ſe regarder*) ni cet éclat vainqueur... ces charmes ſont toujours exagérés par les hommes:..... ils ont preſque tous la manie de vanter la blancheur de nos dents: beau ſujet de louange! Qu'eſt-ce que des dents? (*Elle les montre dans le miroir.*) Un Négre les a peut-être auſſi blanches que moi..... Non, ma ſœur, je n'admire point ma figure: vous vous plaiſez ſeulement à me contredire. Si, par hazard, je jette ſur moi-même un œil de complaiſance, c'eſt uniquement pour imiter les hommes.

LADY CHARLOTTE.

Fort bien! M. Campley pourra y trouver ſon compte.

LADY HENRIETTE.

Ah, ma ſœur, que vous ai-je fait, pour

pour me nommer cet insolent mortel ; Cet fat, aussi effronté qu'opiniâtre ? Oh, si je suis en effet ce qu'un de mes Amans Poëte à dit de moi,

Et l'objet de l'amour, & l'objet de l'envie,

Il ne m'attrapera pas sitôt, je vous le garantis. Il ne me manque que d'être sûre de la réalité de son supplice, (en les bannissant de chez moi) pour avoir le plaisir de décider ensuite ou de sa mort, ou de sa vie.

LADY CHARLOTTE.

Si vous voulez que je vous parle sérieusement, en vérité ma sœur cet excès de vanité pourra vous faire tort.

LADY HENRIETTE.

Vanité ! tout ce que je trouve là-dedans, c'est que les personnes gaïes, comme moi, sont plus sincéres que les personnes graves comme vous : votre vie est une gêne perpétuelle. Regardez-vous ici (*en lui présentant le miroir.*) Eh bien, ne sentez-vous pas un secret plaisir, en voyant cet éclat dans vos yeux, cette élégance dans

votre taille, tous ces charmes enfin répandus dans votre perſonne? Oſerez-vous me le nier?

LADY CHARLOTTE.

Eh bien, Mademoiſelle, ſi je ſuis quelquefois aſſez ſotte pour tirer quelque vanité des dons de la nature, je ſuis du moins aſſez ſage pour ſentir que c'eſt un défaut, & pour travailler à m'en corriger.

LADY HENRIETTE.

Bon! bon! faites ces vieux contes à Mademoiſelle Fardingale: je ne ſuis pas encore d'âge à les entendre.

LADY CHARLOTTE.

Celles qui penſent ainſi, courent riſque de les entendre trop long-tems. Mais, parlez-moi ſincérement: n'aimez-vous point Campley?

LADY HENRIETTE.

Mais..... il ne ſeroit pas tout-à-fait haïſſable, s'il avoit moins de confiance; s'il n'imaginoit pas qu'on pût ſi aiſément me plaire. Oh, je déteſte un Amant que je ne puis déſeſpérer d'un ſeul coup d'œil.

LADY CHARLOTTE.

Paix ! j'entens la Fardingale.

SCENE VIII.

LADY CHARLOTTE. LADY HENRIETTE. Mlle FARDINGALE.

Mlle FARDINGALE.

VOici, mes Demoiſelles, dequoi vous amuſer : c'eſt une Chanſon tout fraîchement ſortie de la tête d'un Poëte de ma connoiſſance.... Lady Charlotte, elle eſt de mon couſin Campley, & l'air en eſt charmant.

LADY HENRIETTE, *ironiquement.*

Si c'eſt lui qui l'a faite, ce doit être quelque choſe de beau.

(*Elle la jette à terre.*)

FARDINGALE.

Allons, allons..... ce ne ſont pas là de ces couplets recherchés dont nos

Poëtes, toujours courant après l'esprit, nous ennuyent tous les jours : c'est du naturel ceci. D'ailleurs, mon cousin Campley a deux mille bonnes livres sterlins de revenu . . . . . & vous n'êtes qu'une dissimulée.

LADY CHARLOTTE.

Je pense comme vous, Mademoiselle Fardingale ; & la Chanson me paroît fort jolie.

(Elle lit.)

CHANSON.

AMour, porte ailleurs tes peines,
Tes langueurs, & tes soupirs ;
Si mon cœur connoît des chaînes,
Ce sont celles des plaisirs.
Les pleurs éteignent ma flâme :
Cher Daphnis, c'est la gaieté,
Souveraine de mon âme,
Qui l'ouvre à la volupté.

Je crois que ma sœur n'est pourtant pas tout-à-fait de cet avis.

UN DOMESTIQUE, *à Fardingale.*

Mademoiselle, votre cousin Campley est dans l'Anti-chambre.

FARDINGALE.

Dis-lui d'entrer : nous entendrons sa Chanson.

SCENE IX.

LADY CHARLOTTE. LADY HENRIETTE. FARDINGALE. CAMPLEY.

Campley les saluë toutes l'une après l'autre, gaiement, & familierement. Lady Henriette prend un air grave, & ne lui répond rien.

CAMPLEY.

QU'avez-vous donc, chere Lady Henriette ? Vous trouveriez-vous mal ? J'en suis vraîment au désespoir !...... (*Il tire un flacon.*) Prenez vîte de cette liqueur : elle est spiritueuse ...... respirez, respirez-en au plûtôt.

LADY HENRIETTE, *à part.*

Voilà un Mortel bien familier !.... (*Avec dépit.*) Je n'y sçaurois tenir.

CAMPLEY.

J'eſpere que cela ne durera pas.

LADY CHARLOTTE.

Votre couſine Fardingale nous a montré de vos œuvres. Vous êtes Muſicien, M. Campley : voilà une épinette, voyons cela je vous prie.

CAMPLEY.

De mes œuvres, Lady ? Elle me fait honneur.

FARDINGALE.

Pourquoi vous en défendre ? . . Qui eſt-là ? Qu'on m'apporte mon luth . . . .

(*Un domeſtique entre avec un luth.*)

FARDINGALE, *continuë.*

Je ſçai déja la Chanſon par cœur : je crois qu'elle ira merveilleuſement ſur un air du vieux M. *Law*, qui étoit intime ami de ma mere . . . . de ma mere ? Je me trompe, c'étoit ma foi de ma grand-mere. Voyons le luth . . . . couſin Campley, tenez la Chanſon ſur votre chapeau . . . . . . (*à part.*) Cela eſt fort galant, pour une parente . . . .

(*Elle chante, d'un ton glapiſſant.*)

Amour, porte ailleurs tes peines, &c.

Oh ! il y a long-tems que je n'ai chanté.

CAMPLEY.

Il n'y paroît pas : cela va tout au mieux ! il ne vous manque qu'un peu plus d'aſſurance. Prenez le ton plus haut. (*Il contrefait Fardingale.*) La : voilà votre vrai ton. Votre voix a de l'étendue, elle peut aller juſques-là.

LADY HENRIETTE.

Oh, l'effronté flatteur ! je n'y tiens plus, je vais éclater.... courage, Mademoiſelle Fardingale : le chant eſt digne des paroles. Suivez le conſeil de votre couſin ; prenez plus haut.

FARDINGALE.

Quoi, ma chere Lady, cela vous plaît réellement ? C'eſt uniquement pour vous amuſer que je m'expoſe à chanter devant vous...... car je ſens bien....

LADY CHARLOTTE.

Nous le ſçavons, ma bonne Dame, nous le ſçavons.... allons, courage.

FARDINGALE, *chantant.*

Si mon cœur connoît des chaînes,
Ce ſont celles des plaiſirs.

Cela eſt vif, naturel, & va tout au mieux à l'air de M. *Law!* (*Elle ſemble quêter les ſuffrages.*) il faut prendre cela encor d'un ton plus haut.

(*Elle chante.*)

LADY HENRIETTE.

A ravir! votre couſin ſeul, en chantant ſes propres vers, pourroit vous égaler.

CAMPLEY, *à Charlotte.*

Madame, c'eſt de la part de Mylord Hardy..... (*Il lui donne une lettre.*) Que dit Lady Henriette? Elle veut que je chante!.... il faut lui obéir.

LADY CHARLOTTE, *à part.*

Je pers patience..... il faut abſolument que je liſe ma lettre.

(*Elle ſort.*)

CAMPLEY, chante.

FARDINGALE.

Quoi donc? qu'eſt devenuë Lady Charlotte?

(*Elle ſort.*)

LADY HENRIETTE.

Mademoiſelle Fardingale, où courez-vous donc? Oh, vous ne nous quitterez pas.....

(Elle veut courir après Fardingale ; Campley l'arrête, & ôte la clef de la porte.)

SCENE X.

LADY HENRIETTE. M. CAMPLEY.

LADY HENRIETTE.

QUelle eſt cette inſolence ? Monſieur, me connoiſſez-vous bien ?

CAMPLEY.

Oui, Madame ; vous êtes Milady *Henriette Lovely*, dont la dot eſt de dix mille livres ſterlins : moi, je ſuis M. Campley, dont le revenu eſt de deux mille chaque année, d'aſſez bonne maiſon pour porter ſes vœux juſqu'à vous, & déterminé à ne point quitter cet appartement que je n'aye reçû de vous une réponſe raiſonnable & préciſe ſur les propoſitions que je vous ai faites...... vous vous irritez

envain : il faut parler, Madame ; n'esperez pas de m'échapper.

LADY HENRIETTE.

S'il est encor des épées dans le monde ; s'il est encor des cœurs que l'honneur guide ; s'il est quelqu'un qui prétende encor à ma main, qu'il vienne vanger mon injure....

(*Elle court autour de la chambre.*)

CAMPLEY.

Qu'ils viennent, j'y consens Madame : s'il faut se battre, c'est mon métier. Mais, vous avez trop maltraité le genre humain entier pour en espérer aujourd'hui le moindre secours. Ce ne sont pourtant point des reproches que vous devez maintenant attendre de moi, (*il lui saisit la main.*) Je prétens seulement....

LADY HENRIETTE.

Laisse-moi, traître.... laisse-moi, insolent ravisseur....

(*Elle retire sa main, court autour de la chambre, & Campley après elle.*)

CAMPLEY.

Mais, Madame.... Madame!.... entendez donc raison....

(*Il chante.*)

Belle Nymphe, écoutez mes vœux & mes regrets :
Songez, que l'âge un jour flétrira vos attraits !

LADY HENRIETTE.

L'âge, les rides, la petite vérole, & tout ce que la jeunesse connoît de plus redoutable pour ses charmes, seroit maintenant à mes yeux moins horrible que toi.

CAMPLEY.

Ne vous emportez point; belle Henriette...... je ne fus jamais fat; vous me regardiez autrefois d'un autre œil : je n'étois alors que votre ami. La qualité de votre Amant auroit-elle tout à coup occasionné cette métamorphose ?

LADY HENRIETTE.

Vous ! mon Amant, Monsieur ? vous donnai-je jamais lieu de présu-

mer que je vous regardasse comme tel ?

CAMPLEY, *sérieusement.*

Oui, Madame, vous m'avez assez maltraité pour le croire. De quel droit, en effet, si vous ne m'eussiez pas regardé comme tel, auriez-vous crû devoir traiter avec aussi peu de ménagement un homme de ma condition ? Comment pourriez-vous justifier une conduite & des procedés aussi extraordinaires ? Non, je rens plus de justice à votre discernement, ainsi qu'à votre éducation... Réfléchissez seulement : rappellez-vous, Madame, depuis quel tems, avec quelle constance je vous ai aimée ; avec quelle soumission je me suis assujetti à tous vos caprices ; avec quelle patience je me suis vû victime éternelle de vos mauvaises humeurs. Vous vous fâchez, je le vois ; vous allez m'interrompre : épargnez vous en la peine. Songez, dis-je, à toutes vos injustices ; songez à la chaîne où j'étois attaché. Eh, quoi ! votre cœur étoit-il assez inhumain pour prétendre que mon esclavage durât toujours ? Non,

je ne puis le croire : mon amour est trop pûr, trop tendre, trop sincere, pour juger si mal de vos vrais sentimens ; pour vous croire un cœur si peu digne de m'avoir enflâmé ; pour imaginer que la vanité seule dirigeât toutes vos démarches, & que l'amour ne vous procurât d'autre plaisir que celui de perpétuer le supplice de tout homme assez malheureux pour être frappé de vos charmes. (*Elle continue de se promener avec moins de vivacité, & plus de confusion.*) Je gémis du trouble où je la vois : tâchons de lui cacher le mien.... (*à part.*) Pardonnez-moi ces reproches, Madame : mais ne vaut-il pas mieux que je vous les fasse maintenant, que lorsque je serai votre époux, si tant est que j'aye jamais ce bonheur ! si vous étiez en ma puissance, je serois trop généreux pour vous accabler de mes plaintes.

LADY HENRIETTE, *à part.*

Est-il rien de mieux exprimé que tout ce que je viens d'entendre ! Eh, pourquoi me refuserois-je à la raison, dès que je l'apperçois ?... (*haut.*) Eh

bien, M. Campley, si j'étois votre épouse, j'avouërois mon erreur aussi ingénuëment que je le fais aujourd'hui.....

(*Avec un air déconcerté, les yeux fixés sur son évantail.*)

CAMPLEY.

Ah, ç'en est trop maintenant, Madame ! ç'en est trop, aimable Henriette ! Voyez mon repentir & mes regrets : (*Il se jette à ses genoux.*) Ciel ! pouviez-vous trop exiger de moi ? mes larmes, mes soupirs, ma constance, mon aveugle soumission ne vous étoient que trop bien dûs. En cessant de les exiger, vous vous en rendez plus digne encore, & je cesse pour jamais de m'en plaindre.

LADY HENRIETTE.

Non, M. Campley, vous ne me reprocherez plus un défaut dont vous m'avez si bien montré tout le ridicule : je vous dispense pour jamais du culte humiliant qu'une vanité mal entenduë me faisoit imposer à votre tendresse.... mais, dites-moi, de grace, par quel moyen vous êtes parvenu à écarter d'ici ma sœur ?

CAMPLEY.

Je n'ai rien à vous cacher, adorable Henriette : j'eſpere même que vous voudrez bien être favorable à Mylord Hardy auprès de votre ſœur, à qui j'avois remis une lettre de ſa part. Il l'aime, comme je vous aime, & n'eſt pas plus raviſſeur que moi. Je vous dirai même, qu'il eſt actuellement ici, dans l'eſpérance de pouvoir obtenir un moment d'entretien avec Lady Charlotte.

LADY HENRIETTE.

C'eſt un plaiſir qu'on peut leur procurer, mais dont ils feront peu d'uſage : ce ſont des amans d'un ordre ſi ſublime, qu'ils ne connoiſſent d'éloquence que celle des regards.

CAMPLEY.

Paſſons, de grace, dans le cabinet de votre ſœur, tandis qu'ils ſeront ici enſemble.

LADY HENRIETTE.

Je ne ſçai comment paroître maintenant à ſes yeux. En me voyant tout à coup ſi bien humaniſée, & ſi fami-

liere avec vous, elle va m'accabler de railleries ; & elle aura raiſon.

CAMPLEY.

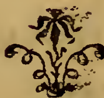
Oſez plutôt vous vanter d'un héroïſme juſqu'à préſent inconnu à votre ſéxe : vous êtes la premiére des femmes que l'aſpect de la vérité toute nuë n'ait point trouvée rébelle, qui ait été aſſez ſincére, aſſez ferme pour ſupporter l'evidence de vos défauts, & pour en convenir. Allons, Madame, ſoutenez bravement un rôle auſſi eſtimable ; oſez l'aborder ainſi.

(Il lui préſente le bras.)

LADY HENRIETTE.

Qui croira déſormais à la colére des femmes !... M. Campley, je viens, en votre faveur, de trahir mon ſéxe entier.

(Elle prend ſon bras, & ſort avec lui.)



SCENE XI.

Campley rentre, avec Lord Hardy.

CAMPLEY.

ENtrez, Mylord; sa sœur, dont j'ai maintenant lieu d'être content, va dans l'instant vous l'envoyer ici. Ayez seulement avec elle la moitié du courage que vous avez à la guerre : je garantis votre conquête.

LORD HARDY.

Je desire, & crains de la voir : Je connois ma timidité....

CAMPLEY.

Tenez-vous là, jusqu'à ce qu'elle arrive ; & surtout bon courage !

(Il le place contre la porte, & sort.)



SCENE XII.

LORD HARDY. LADY CHARLOTTE.

LADY CHARLOTTE, *à part.*

VOici l'inſtant où je vais enfin le revoir. . . . Ciel ! le voilà. . . .

(*Ils s'approchent & ſe ſaluent en tremblant.*)

Milord veut-il s'aſſeoir ? . . .

(*Après une longue pauſe, quelques coups d'œil lancés de part & d'autre à la dérobée, & quelques geſtes embarraſſés.*)

Mylord a, je crois, parcouru les différentes parties de l'Italie où la guerre étoit allumée ?

LORD HARDY.

Oui, Madame.

LADY CHARLOTTE.

Vous m'avez, je penſe, écrit de Mantoue ?

LORD HARDY.

Oui, Madame ; & j'ose espérer que ma lettre n'aura pas eu le malheur de vous indisposer contre....

LADY CHARLOTTE.

Mylord ?... (*Elle le regarde d'un air sérieux & confus.*)

LORD HARDY.

N'alliez-vous pas dire quelque chose, Madame ?

LADY CHARLOTTE.

Non, Mylord, j'attendois que vous eussiez achevé... Vous parliez, ce me semble, de l'Italie ; de ce fameux Jardin du monde.... Je suis, je vous le jure, bien fâchée que vos malheurs présents vous fassent peut-être regretter ce que vous avez pû laisser dans un si beau pays.

LORD HARDY.

Il est ici quelqu'un, Madame, qui me rend toutes ces pertes insensibles.

LADY CHARLOTTE.

Il est si peu de personnes de condition qui ayent suivi le Roi dans cette

guerre, que votre mérite joint à votre naissance devoient vous faire tout attendre de ses faveurs.

LORD HARDY.

J'ai tout l'attachement & tout le zéle qu'un bon sujet doit à son Roi; j'avouë pourtant, Madame, que d'autres motifs guidoient alors mes pas.

LADY CHARLOTTE.

Mais, après tous vos voyages, Mylord, croyez-vous fermement, & sans impartialité, que notre Isle mérite la préférence sur les autres pays? ou n'est-ce, en effet, que par orgueil que nous affectons de le penser ainsi?

LORD HARDY.

J'ai vû peu de pays, Madame, & je puis vous le protester, qui ne m'ait rendu l'Angleterre encore plus chére. Ce mélange d'humeurs & de caractéres, qui peut-être nuit à nos affaires publiques, ajoute aux agrémens de notre vie privée, donne plus de variété à nos conversations, & les rend par conséquent plus agréables. Partout ailleurs, les hommes & les choses se présentent toujours sous le même aspect:

en France, beaucoup de politeſſe, peu d'amitié; en Hollande, beaucoup de réfléxions, peu d'eſprit; en Italie, tout plaiſir, mais ſans joie: ici, où chacun a des prétentions dans tous les genres, où la liberté laiſſe un libre eſſor aux ſentimens, il eſt rare de rencontrer un cercle où l'on ne trouve à s'amuſer ou à s'inſtruire.

LADY CHARLOTTE.

Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître parfaitement, Mylord; & votre converſation me fait regretter plus que jamais la perte de mon frere. De quel ſecours un ami auſſi ſolide ne lui auroit-il pas été! Ne vous inclinez pas ſi profondément, Mylord, je ne fais que vous rendre juſtice.... Vous m'avez mandé, je crois, avoir rencontré en Italie une perſonne dont la figure avoit quelque rapport avec la mienne. L'avez-vous ſouvent fréquentée?

LORD HARDY.

Deux, ou trois fois: mais elle étoit ſi peu digne d'eſtime, que je l'aurois volontiers punie de l'honneur qu'elle avoit de vous reſſembler.

LADY CHARLOTTE.

Je vous en crois, Mylord : mais le Ciel qui m'a préſervée de ſes défauts, permettra peut-être qu'elle me reſſemblera mieux un jour.... J'oubliois de vous parler de votre compagnon de voyage..... *Ses* parens en ſont fort inquiets.

LORD HARDY.

C'eſt une grande paſſion qui a cauſé ſa maladie. Il aimoit une jeune & charmante perſonne, auprès de laquelle tout accès lui étoit interdit : j'étois ſon confident, & ſon interpréte auprès d'elle : je peignois de mon mieux la flamme & les ſoupirs de mon ami.

LADY CHARLOTTE.

C'eſt-à-dire, que vous faiſiez pour lui ce que M. Campley a fait ici pour vous .... Mais, Ciel, que vais-je dire ?... Je plains fort votre ami.... Il méritoit un ſort plus heureux.

LORD HARDY.

Comme M. Campley eſt plus éloquent que je ne le ſuis, j'eſpere que ſa réuſſite aura été plus favorable.

LADY CHARLOTTE.

Mylord ?...

LORD HARDY.

Madame .....

SCENE XIII.

LADY CHARLOTTE. LORD HARDY. LADY HENRIETTE.

LADY HENRIETTE.

NOus sommes perdus ! Tatleaid a découvert, je ne sçais comment, que M. Campley a introduit ici Mylord Hardy ; elle en a instruit Lady Brumpton. Nous l'allons voir paroître.

LORD HARDY.

Eh bien, je vais l'attendre.

LADY CHARLOTTE.

Non, Mylord, elle a trop de pouvoir sur nous.

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. M. CAMPLEY.

FUyons, fuyons, Mylord! la Cavalerie & l'Infanterie sont en déroute: gagnons l'escalier, & dénichons sans trompettes.

(*Ils sortent.*)

LADY HENRIETTE.

Je tremble!..

LADY CHARLOTTE.

Et moi de même: mais la colére me donnera peut-être bientôt des forces; je connois notre ennemie... La voilà elle-même.



SCENE XV.

LADY CHARLOTTE.
LADY HENRIETTE.
LADY BRUMPTON.

LADY BRUMPTON.

JE vous interromps, Mesdames : vous aviez peut-être compagnie ..... pardon de mon indiscrétion ! ... Quoi, vous ne me dites rien ? .... Lady Charlotte ? jeune Lady Brumpton, daignez recevoir mon compliment.

LADY CHARLOTTE.

Je saluë très-humblement Madame la Douairiere de Brumpton : ce titre est sans doute très-flateur pour elle.

LADY BRUMPTON.

Que d'aigreur, Madame ! ... Vous auriez pû cependant instruire quelqu'un de vos projets .... & votre conduite ....

LADY CHARLOTTE.

Ma conduite, Lady Brumpton ?

LADY BRUMPTON. *En s'approchant fiérement toutes deux.*

Votre conduite, Lady Charlotte.

LADY CHARLOTTE.

Parlez-nous de la vôtre, Madame; on la connoit: elle perce à travers tous vos déguiſemens.

LADY BRUMPTON.

On la connoit! Et qui ſont ceux qui la connoiſſent?

LADY CHARLOTTE.

Tous les yeux clairvoyants, Madame: que dis-je? Celui que vous craignez le plus, l'œil du monde éclaire toutes vos démarches; il voit, ou verra bientôt toute votre hypocriſie, vos auſtérités apparentes, vos plaiſirs ſecrets, vos homélies ſur la toilette, vos brochûres ſous le chevet, les artifices dont vous vous êtes ſervi pour tromper le plus digne des époux, l'indignité avec laquelle vous avez livré l'éducation de deux jeunes perſonnes

de meilleure condition que vous aux ſoins d'une.... Eh fi, Madame ! vous êtes trop coupable pour que j'oſe vous détailler vos crimes.

LADY HENRIETTE, *à part.*

Bravo, ma ſœur ! parlez-moi de ces caractéres froids, doux, repoſés : peſte, comme cela va quand ils s'échauffent ! nous autres qui rions & nous fâchons dix fois en un quart-d'heure, oſerions-nous prétendre à ce degré d'éloquence ? Ce ſont ma foi des fureurs tragiques ! jamais Princeſſe de Théâtre ne joua mieux ſon rôle. O, ma chere ſœur, Dieu béniſſe ta langue !

LADY BRUMPTON.

Madame, eſt-ce là le fruit de vos pieuſes lectures ?

LADY CHARLOTTE.

Oui, Madame,.... ſi je m'attache à modérer mes paſſions, ce n'eſt pas pour donner à autrui le privilége de les irriter impunément.

LADY BRUMPTON.

Eh bien, Lady Charlotte, malgré

votre ingratitude envers moi, je vous aime pourtant encor aſſez pour vous empêcher (tant qu'il y aura des portes & des vérouils dans ma maiſon) de vous livrer à la miſére, en devenant l'épouſe d'un petit *aigrefin*.

LADY CHARLOTTE.

D'un petit aigrefin! cruelle, pouvez-vous inſulter ainſi au malheur d'un homme que vos infâmes artifices ont dépouillé de la fortune? Aigrefin! Ciel, ſoutiens ma patience! puis-je entendre traiter ainſi l'Amant que j'aime?... La voix me manque..... ah, Dieu!

(*Elle ſe proméne, en frappant du pied.*)

LADY BRUMPTON.

Je vous laiſſe calmer vos ſens, Madame. L'amour & la colére ſont chez vous deux paſſions extrêmement tumultueuſes.

(*Elle ſort.*)



SCENE XVI.

LADY CHARLOTTE.
LADY HENRIETTE.

LADY HENRIETTE.

ELle nous a ma foi enfermées !

LADY CHARLOTTE.

Aigrefin !... eh bien, j'eſcaladerai les murs pour me donner à lui. Ah, que ne puis-je pleurer à mon aiſe ! ... ma chere ſœur, je me ſuis donc bien emportée ?. .. Aigrefin ! non, non, mon reſſentiment n'a pas eu tout ſon cours. Comment me délivrer de la tyrannie de cette indigne femme ? Dans quelle ſituation déplorable ne nous voyons-nous pas l'une & l'autre ! Si nous nous échappons d'ici, quels périls pour notre jeuneſſe ! quels dangers pour notre innocence !... c'eſt maintenant que je ſens amérement combien notre ſéxe eſt à plaindre.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LORD HARDY. CAMPLEY. TRIM.

LORD HARDY.

CEtte maudite Tatleaid m'a apperçu au haut de l'escalier. Il ne m'a pas été possible de rester plus long-tems caché : je voulois voir ce que vous étiez devenu.

CAMPLEY.

Mais, nous avons du moins de bonnes nouvelles ; & la Maîtresse de Trim pourra dans la circonstance présente, nous rendre de très-bons offices.

TRIM.

Je vous en répons, Messieurs : elle

a ſes entrées dans l'Hôtel, & vous connoiſſez les talens de la Nation Françoiſe : vous ſerez bien ſervis. Il me reſte pourtant un petit ſcrupule ...... vous ſçavez, ſans doute, Meſſieurs, que certains Laquais du bel air, n'ont point de Maîtres vis-à-vis certaines perſonnes qui ignorent notre condition ?.... En un mot, Mademoiſelle d'Epingle ne m'a jamais entendu parler de Mylord Hardy, que comme d'une connoiſſance .... qui m'honoroit beaucoup.

LORD HARDY.

Ah, ah, ah ! N'eſt-ce que cela ? Je t'entens, coquin : ta Maîtreſſe ignore que tu as quelquefois l'honneur de décrotter mes ſouliers. Bagatelle ; fais-toi valoir autant qu'il te plaira.

TRIM.

Grand-merci, Mylord. Voici de quoi il s'agit. Ma Maîtreſſe, par pure conſidération pour moi, étant informée que M. Campley étoit intime ami de Mylord Hardy, & voulant bien s'abaiſſer (quoique ſortie d'une grande maiſon de France) à faire des écharpes pour rendre ſervice à nos Dames

Angloises : ce qui lui donne entrée dans toutes les grandes maisons ; ma Maîtresse, dis-je, cédant à des motifs aussi légitimes, a bien voulu se charger d'une lettre de Lady Henriette pour M. Campley. Il faut aussi que vous sçachiez, que ma susdite Maîtresse est habillée à la Françoise, & dans le dernier goût ; que ses habillemens servent de modéle à ceux des Dames de sa Nation, de même que ses façons & sa politesse sert de régle à la leur... car c'est une fille !.. une fille !.. vous en allez juger.

(Il sort en courant.)

LORD HARDY.

Ceci me rend la vie, mon cher Campley.... mais regarde cette cérémonie ! vois comme Trim est galant.... ô la bonne scéne !



SCENE II.

Lord Hardy. M. Campley. Trim, donnant respectueusement la main à Mlle d'Epingle, habillée ridiculement à la Françoise.

TRIM.

Mon cher Lord! c'est Mademoiselle d'Epingle que j'ai l'honneur de vous présenter..... son nom vous est du moins connu par mes soupirs, ainsi qu'à vous M. Campley.

(*Lord Hardy & M. Campley répondent aux révérences réitérées de Mademoiselle d'Epingle.*)

Mlle D'EPINGLE, *en mauvais Anglois.*

Messieurs, votre très-humble servante... votre très-humble servante.

CAMPLEY.

Je vous jure, Mademoiselle, que

rien n'eſt ſi galant que votre ajuſtement !.... Daignerez-vous permettre que M. Trim vous donne la main, & vous faſſe faire un tour de chambre, pour que nous puiſſions plus aiſément en admirer toute l'élégance ?

(*Trim la proméne autour du Théâtre.*)

LORD HARDY, *à part.*

Fit-on jamais, ſans rougir, une telle propoſition ?

CAMPLEY, *à part.*

Bon ! voilà encor de nos Anglois, qui rougiſſent de tout. Voyez ſi rien la déconcerte : elle me croit auſſi galant qu'un François..... (*haut.*) Ah, Madame ! quel air ! quelle noble négligence ! quelle aiſance dans tous vos mouvemens ! que de délicateſſe, quel rafinement dans tout ce qui ſort de votre illuſtre Patrie !.... non, les Anglois ſeuls, & leurs Alliés ſont aſſez groſſiers pour réſiſter à des Conquérans ſi polis..... quand verrons-nous une Angloiſe habillée de cet air-là ?

Mlle D'EPINGLE.

Une Angloiſe ? pauvres barbares !

pauvres sauvages! qu'elles sont gauches en fait d'habillemens! elles couvrent leur nudité; & n'ont jamais sçû porter plus loin leurs idées....

(*Elle se proméne, en se donnant des graces.*)

Vos femmes ont des habits, mais ne sont jamais habillées.... A propos, M. Trim, lequel des deux est M. Campley?

TRIM.

Le voici, Mademoiselle.

CAMPLEY.

Et très-disposé à vous servir.

Mlle D'EPINGLE.

Je redoute l'idée que vous pourrez avoir de moi, Monsieur!.... mais, M. Trim étant votre intime ami..... & désirant de ma part l'honorer bientôt de ma main.... (*Pendant ce verbiage, elle tient la lettre, & feint de n'oser la donner.*) Mais, que dis-je, bon Dieu? C'est la premiere fois que je lui dévoile mes sentimens!.. qu'allez-vous en penser?

CAMPLEY.

Je suis bien obligé au cher ami Trim, d'avoir engagé une personne

aussi vertueuse à un excès de complaisance que l'amour seul pouvoit obtenir d'une Dame de votre qualité.

Mlle D'EPINGLE.

Oh, Monsieur! oh, Monsieur, vous lisez dans mon ame.... j'ignore en effet comment on ose se charger de pareilles commissions...... & ma pudeur.... ah, Dieu! je ne pourrai à l'avenir soutenir vos regards....

(*Elle laisse couler le billet; se sauve au fond du Théâtre, feignant de s'en aller, & revient le moment après.*)

Pardon, Messieurs! je ne puis rester plus long-tems avec vous.

LORD HARDY.

Votre très-humble serviteur, Madame. M. Trim, vous commandez ici; si Madame veut se reposer, disposez de mon appartement.

(*Trim lui donne la main, & sort avec elle.*)



SCENE III.

LORD HARDY. M. CAMPLEY.

CAMPLEY.

VOyons la chere Epître....
(*Il lit.*)

Vous fûtes trop généreux, Monsieur, pour toucher certaine matiere dans notre derniere conversation : nous avons cependant lieu de tout appréhender des mauvaises intentions de la veuve, pour peu que vous tardiez à mettre obstacle à ses projets. Je demande à Lady Charlotte si son intention n'est pas d'en dire autant à Mylord Hardy ? Elle ne répond rien, mais elle me laisse écrire. Confiez-vous à cette femme : ces sortes de gens sont partout sans conséquence, ainsi nous aurons de vos nouvelles. Je suis, Monsieur, votre très-obéissante servante,

HENRIETTE LOVELY.

Obéiſſante ſervante ! ah, ton obéiſſance ſera toujours auſſi volontaire avec moi qu'elle l'eſt aujourd'hui. Puis-je trop baiſer une lettre auſſi chére ! Regardez, regardez, Mylord, quel caractere aimable ! ...

LORD HARDY.

Quand tu auras fini, j'aurai peut-être mon tour .... prens donc garde ? Tu vas dévorer le papier.

CAMPLEY, *tranſporté.*

Voyez, Mylord ! ..... ſa plume a tracé ces lignes ...... ſes jolis petits doigts ont parcouru tout l'intervalle qui les ſépare ..... & vous voyez ici ſon nom !

LORD HARDY.

Celui de ma Charlotte n'eſt-il pas auſſi au milieu de la lettre ? Pourquoi donc gardes-tu tout pour toi ? Permets-moi du moins un baiſer.

CAMPLEY.

J'y conſens : mais vous êtes trop vif ; diable, vous me mordez ! .. Non, Mylord, vous ne l'aurez pas : baiſez ici, ſi vous voulez ; c'eſt tout ce que je puis pour votre ſervice.

LORD HARDY.

Que nous ſommes fous ! mais, que nous ſommes heureux ! .. il faut pourtant agir. Comment nous y prendre ?

CAMPLEY.

Il me vient une idée ..... Mylord, appellez Trim.

LORD HARDY.

Hola ! Trim ?

CAMPLEY.

Dites donc M. Trim... Oubliez-vous que ſa Princeſſe eſt là ?

LORD HARDY.

J'ai tort... Mon cher Trim, voulez-vous bien monter un moment ?

CAMPLEY.

Paſſe pour cela.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. Trim.

CAMPLEY.

DIs-moi, M. Trim : n'ai-je pas ren-

contré quelquefois Mlle d'Epingle, sortant de chez Lady Brumpton, avec une fille qui portoit les marchandises?

TRIM.

Oui, Monsieur; elle attend en bas sa Maîtresse.

CAMPLEY.

Ne pourrois-tu pas obtenir que je prisse son habillement, & que je suivisse ta Maîtresse en sa place chez Lady Brumpton? On ne soupçonnera surement pas que nous ayons l'audace de recommencer sitôt une nouvelle tentative.

TRIM.

C'est bien pensé, Monsieur. Je vais parler: comptez sur mon zéle.

CAMPLEY.

Allons, livrons le reste à la fortune, je te suis ... O Lady Henriette!....

(*Il sort, en baisant la Lettre.*)



SCENE V.

LADY BRUMPTON.
TATLEAID.

LADY BRUMPTON.

J'Approuve ta vigilance. Continuë d'avoir l'œil ſur les démarches de ces jeunes Demoiſelles, & compte ſur ma parole : tu auras part à leur dépouille.

TATLEAID.

Mille graces, Madame !

LADY BRUMPTON.

As-tu la liſte du Portier ?

TATLEAID.

Oui, Madame, il vient de me la remettre. Sa réponſe générale à tous ceux qui ſe préſentent eſt, que Mylady ſe porte autant bien que ſon triſte état peut le permettre, mais qu'elle ne voit perſonne.

LADY BRUMPTON.

C'eſt fort bien dit. (*Elle lit.*) Lady

Riggle, Lady *Formal;* ah! la *Riggle*, cette impertinente lorgneuſe, cette ſotte indiſcrette, qui ſans avoir jamais eu d'amans, a tous les hommes ſur ſon compte? la *Formal*, qui tout au contraire n'a que les dehors de la vertu, comme l'autre n'a que ceux du vice?... Quel haſard a pu raſſembler dans le même caroſſe deux caractéres auſſi contradictoires? Miſtris *Francis*, & Miſtris *Glebe*..... Qui ſont-elles?

TATLEAID.

Deux Campagnardes très-riches, abſentes depuis un an: ce ſont celles dont vous diſiez un jour, *qu'à l'éducation près, on pourroit les croire bien nées.*

LADY BRUMPTON.

J'ai dit cela? Eh bien, le mot n'étoit pas mauvais: oui, je me les rappelle maintenant. Pourſuivons.... (*elle reprend la liſte.*) Lady *Wrinckle:* O la vieille requinquée! que ſes airs enfantins ſont mauſſades! mais je ſuis ſon fléau: je ne manque jamais, partout où je la rencontre, de lui demander

ſi ſa fille mariée en campagne eſt enfin grand-mere ? ... *Lady Worthy :* je ne puis la ſouffrir, (*à part.*) ſa vertu eſt auſſi réelle, que la mienne eſt affectée.... Mlle *After-Day :* ah, c'eſt cette beauté tant célébrée dans Londre, relevée depuis peu de la petite vérole, & devenuë ſi laide. Je brûle de la voir, & de la déſeſpérer à force de complimens de condoléance. Ce n'eſt pas un petit régal pour une bonne ame que de voir une perſonne, jadis aimable, conſerver l'habitude des mêmes airs langoureux qui lui ſoumettoient tous les cœurs. Que de petites graces tout-à-coup métamorphoſées en ridicules !... le reſte ne mérite pas d'être lû ; c'eſt un tas de noms & de titres que ceux qui les portent ont rendus auſſi indifférens qu'inſipides, par conſéquent indignes d'être remarqués. Mais, es-tu bien ſûre que les Dames que j'attens n'ayent aucun ſoupçon que j'en ſois prévenuë ?

TATLEAID.

Oui, Madame : c'eſt moi ſeule qu'on demandera.

LADY BRUMPTON.

Je crois entendre un carosse ?.... Je goûte un plaisir infini, dans l'espérance de surpasser Mylady *Sly*, dont l'auguste douleur, après la mort de son époux, a rempli toute la ville..... Ecoute ! ce sont elles certainement... Oh non ! non, laisse-moi, te dis-je ?.... laisse-moi toute entiere à ma douleur... Malheureuse que je suis ! je bénis les maux que j'endure : ils hâteront l'instant desiré de mon trépas ....(*Pendant ces lamentations, Lady Brumpton se met sur son lit de parade, & Tatleaid introduit doucement les Dames.*) Mais, que vois-je !... est-ce vous, cher époux ?.. d'où vous vient cet air pâle, & ces tristes regards que vous portez sur une infortunée ?.... Ciel, que vous m'effrayez !....

TATLEAID.

Hélas, Madame, rappellez toute votre vertu.

LADY BRUMPTON, *repoussant Tatleaid.*

Quoi, vous voulez me forcer de vous suivre !....

TATLEAID.

Ma chere Dame! c'eſt moi; c'eſt votre fidéle Tatleaid.

LADY BRUMPTON.

Il eſt donc vrai! il n'eſt donc que trop vrai!... mon époux m'abandonne... il eſt perdu pour moi!... mais, que vois-je?... Ah, Tatleaid!

(Elle feint une grande ſurpriſe en appercevant la compagnie, & regarde Tatleaid d'un œil ſévére.)

SCENE VI.

LADY BRUMPTON. TATLEAID. *Cinq Dames.*

PREMIERE DAME.

EH, Madame, ne vous irritez point contre elle: nous euſſions forcé la porte, plutôt que de ne pas vous voir; que de ne point partager vos douleurs. Nous ſommes vos amies;

rendez-nous donc plus de justice. . . : Voyez du moins nos larmes ! . . .

LADY BRUMPTON, *pleurant.*

Ah, Madame ! Madame, je suis une femme perduë ! hélas ! hélas ! que vais-je devenir ? . . O j'expire ... je me meurs ! . . .

(*Toutes les femmes pleurent, & crient avec elle, à l'Unisson.*)

SECONDE DAME.

Courez, Mlle Tatleaid : cherchez quelques *cordiaux*, pour la ramener à la vie.

(*Tatleaid sort.*)

TROISIEME DAME.

En vérité, Madame, vous n'avez pas de raison : Mylord n'étoit pas jeune. Mourir, au bout du compte, n'est qu'anticiper sur un voyage que nous devons tous faire.

(*Tatleaid rentre, chargée de bouteilles. La troisiéme Dame en prend une, & boit, sous prétexte de goûter.*)

QUATRIEME DAME, *à part.*

Miséricorde ! comme Mylady *Fléer*

s'en donne. J'avois bien oui dire qu'elle aimoit le vin, mais j'avois peine à croire que cela fût si vrai.

(Elle boit aussi.)

PREMIERE DAME, *à la seconde.*

Sçavez-vous ce qu'on dit de Mlle *Flert*, de cette Coquette que tous nos Messieurs suivoient au Parc ? .... Ecoutez... *(Elle parle à l'oreille à demi-voix.)* Elle fut vuë hier seule dans un Fiacre avec... *(Elle achéve le reste plus bas.)*

SECONDE DAME.

L'impudente ! La voilà donc enfin démasquée.

TROISIEME DAME, *à la quatriéme.*

C'est à vous seule au moins que je le confie.

QUATRIEME DAME.

Et je n'en ferai part qu'à une seule personne.

(Elle parle à l'oreille de la cinquiéme)

CINQUIEME DAME.

Fi donc, quelle horreur ! ....

(Elle parle à l'oreille de la Veuve.)

LADY BRUMPTON.

Cela n'eſt pas poſſible. Eh quoi, le monde n'eſt donc plus que pure & déteſtable hyppocriſie? graces à mon étoile, malgré tous les maux qui m'accablent, ma réputation eſt du moins entiere! Les hommes ſont bien ſinguliers: pour moi, je ne la trouvai jamais jolie. Elle a de la taille, ſi vous voulez; mais point de graces, point de maintien; & ſans cela, qu'eſt-ce que la beauté? qu'eſt-ce que des charmes muets? Ce ſont autant d'agrémens en pure perte..... Mais quelle diſtraction! à quel propos vais-je ici parler de charmes?

PREMIERE DAME.

Des charmes! ſottiſes: laiſſons cela aux enfans. Nous autres veuves, ne nous démentons point, conſervons notre caractére, jouiſſons librement de nos droits & moquons-nous des filles.

SECONDE DAME.

Puiſque notre trop d'expérience eſt l'objet de leurs railleries, nous pouvons

vons souvent à notre tour rire un peu de leur ignorance.

TROISIEME DAME.

Vîtes-vous Dimanche dernier, à l'Eglise, cette grande figure si richement habillée ?... Ce grand Colosse femelle, avec son air masculin, est, dit-on, la femme d'un Chevalier : elle est pleine de prétentions, & il ne tient pas à elle de nous effacer toutes. Elle a renvoyé depuis peu la paysanne qui la servoit, pour prendre une femme de chambre du haut stile ; & son laquais, de dix-neuf ans, d'une taille à faire une trompette, vient d'être métamorphosé en page.

QUATRIEME DAME.

Oh ! je me la rappelle.... Quelle pitié que certaines gens s'enrichissent ! ils auroient eu le bonheur de rester inconnus. C'est un spectacle, à mourir de rire, que de la voir dans son équipage : ses chevaux gras & lourds, semblent honteux de la richesse de leurs harnois ; on croit, à leur marche pesante, les voir encore traîner une charuë ; & le grand nigaud de laquais ac-

croché derriere ce grand Caroſſe, ſemble le pouſſer en avant.

CINQUIEME DAME.

Hélas, tous ces animaux-là s'imaginent qu'il faut de la dorure & de l'éclat pour avoir l'air noble! Mais les courbettes de nos chevaux, & l'inſolente vivacité de nos domeſtiques, ſont inimitables pour leurs bêtes & pour leurs gens.

PREMIERE DAME.

A propos d'équipage: que j'envie le ſort de Madame! Qu'elle ſera belle dans un caroſſe drapé! cela lui ſiéra à ravir!... Je l'avouë aujourdhui; c'eſt cela ſeul qui m'a fait porter le deuil pendant deux ans entiers. Levez vos crêpes, Madame, je vous en prie.... Ah, que de charmes!

LADY BRUMPTON.

Epargnez-moi, Meſdames!... On m'aſſure en effet que le noir me va aſſez bien....

SECONDE DAME.

Dût-on s'en fâcher, j'aurai la hardieſſe de le dire: le jeune *Nutbrain*

nourrit depuis longtems pour Madame ; la passion la plus vive... (*bas à la troisiéme Dame.*) Mais entre nous, il ne sçait pas encore qu'elle est plus âgée que lui.

TROISIEME DAME, *haut.*

Oh cela n'y fait rien.... (*bas.*) Entre nous, je crois pourtant que si.

LADY BRUMPTON.

Eh, Mesdames, de grace, épargnez-moi de pareils propos. Quels sentimens peut inspirer une infortunée telle que moi ?... Mais, ma chere Dame, peut-on vous demander sur quoi vous fondez un pareil conte ?

QUATRIEME DAME.

Il boit sans cesse à votre santé ; il est ému quand on parle de vous. Le parti vous convient, ne le laissez point échaper.

LADY BRUMPTON.

Peut-on, peut-on railler ainsi ! ... Mais, je connois votre bon cœur : je prens la chose en bonne part.

PREMIERE DAME.

Nous vous parlons très-sérieusement.

(*Tatleaid parle bas à Lady Brumpton.*)

LADY BRUMPTON.

Oſerois-je vous ſupplier, Meſdames, puiſque vous êtes aſſez bonnes pour compâtir à l'état où je ſuis : oſerois-je vous ſupplier, dis-je, d'accepter une petite colation que Tatleaid vous a fait préparer là-dedans. Si je me ſens aſſez de force, je pourrai vous y aller joindre : mais j'ai peine à le croire ; & en ce cas, vous daignerez m'excuſer. Hélas, je n'ai plus de goût pour rien !..... J'eſſayerai pourtant, ſans me lever, de manger ici un morceau.

TOUTES ENSEMBLE.

Non, non, Madame : il faut abſolument venir avec nous.

PREMIERE DAME.

Il n'eſt point de plaiſir ſans vous.

LADY BRUMPTON.

Hélas ! promettez-moi, du moins, d'avoir égard à ma ſituation douloureuſe, & de ne plus me parler de M. *Nutbrain.* Ce n'eſt qu'un badinage de

votre part, je le ſçais... Hélas, qui pourroit m'aimer aujourd'hui!...

(*On l'aide à paſſer dans un autre appartement.*)

SCENE VII.

*Mlle d'*E*PINGLE paroît, avec M.* C*AMPLEY déguiſé en femme, & chargé de marchandiſes.*

Mlle D'EPINGLE.

GRace au Ciel, nous voici enfin dans l'appartement de ces Demoiſelles!... que vous m'avez rendu honteuſe! Peut-on avoir l'air plus effrontée! je tremblois que le Commiſſaire ne vous arrêtât, ſurtout après vous avoir vû pouſſer ce gros homme dans le ruiſſeau.

CAMPLEY.

Il falloit donc, ſelon vous, me laiſſer baiſer?

Mlle D'EPINGLE.

Non; mais avec un coup d'éventail, en l'appellant insolent, tout étoit terminé. D'ailleurs, pourquoi frapper un homme qui ne vouloit de nous qu'un simpe baiser?

CAMPLEY.

Pardon, Mademoiselle: j'ignorois que cela vous plût.

Mlle D'EPINGLE.

Je ne vous dis pas cela; mais je l'aurois souffert patiemment, plûtôt que de risquer à faire découvrir & arrêter l'ami de M. Trim.

CAMPLEY.

A propos, Mademoiselle, peut-on vous demander où vous avez tout à coup reperdu l'accens Anglois? Vous le parliez, il me semble, très-bien & très-énergiquement il n'y a qu'un quart-d'heure, en répondant aux polissons qui manquoient aux égards dûs à votre qualité.

Mlle D'EPINGLE.

Ah! Ah! Ah! La vivacité de mon ressentiment m'a trahie. Mais, vous

êtes homme d'honneur, & l'ami de mon Amant, ainsi je puis m'ouvrir à vous. Sçachez donc, M. Campley, que je sçais très-bien l'Anglois, mais que je n'ose le parler, de peur de perdre mes pratiques : c'est l'air & le jargon étranger qui font la baze de ma fortune : je ne vendrois rien sans cela.... Mais, silence ; j'apperçois Lady Henriette.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. *LADY HENRIETTE.*

Mlle D'EPINGLE.

MAdame, votre très-humble, & très-humble servante.

LADY HENRIETTE.

Eh bien, Mademoiselle, avez-vous donné ma lettre ?

Mlle D'EPINGLE.

Assurément.

LADY HENRIETTE.

Il me semble que vous l'avez encore dans la main.

Mlle D'EPINGLE.

Assurément.

LADY HENRIETTE.

En ce cas rendez-la-moi.

Mlle D'EPINGLE.

Je n'ai pu me résoudre à la donner.

LADY HENRIETTE.

Non ?

Mlle D'EPINGLE.

Non, Mademoiselle; mais je l'ai laissée couler à terre, pour voir avec quelle ardeur M. Campley la ramasseroit. Ah, si vous l'eussiez vu courir ainsi !....

(*Elle laisse tomber la lettre. Lady Henriette court avec elle pour la ramasser.*)

LADY HENRIETTE.

Vous plaît-il de finir ce badinage, & de me rendre ma lettre ?

Mlle D'EPINGLE.

Oui.... mais toujours comme cela....

comme je l'ai remise à M. Campley. (*Toutes deux courent après la Lettre.*) Fort bien! Fort bien!... Oh, qu'est-ce que l'amour!... (*Lady Henriette l'attrappe.*)

LADY HENRIETTE *lit.*

MADAME,

Je suis ravi que vous ayez pensé à ce que je n'aurois jamais osé vous dire. Mais, faites encore plus pour moi que la fortune elle-même, en tournant vos beaux yeux sur le plus fidéle des Amans.

CAMPLEY.

Que prétend-il me dire? .... *Faites encore plus pour moi que la fortune.. en tournant vos beaux yeux....* (*Elle regarde autour d'elle.*) Que vois-je!.... C'est lui-même.... O la bonne figure!... Je n'imaginois pas que rien fût capable d'ajouter à votre impudence naturelle: je me dédis, en vous voyant sous cet habillement..... (*Elle éclate de rire.*)

CAMPLEY.

Madame veut-elle *du Polville, de l'Eau de la Reine d'Hongrie, des*

Essences de Montpellier, de l'Opiat pour les dents? (*Il ouvre sa cassette.*) Madame n'a-t'elle besoin de rien? Madame veut-elle toute ma boutique?

LADY HENRIETTE.

Oui, ma bonne : ta gaïeté, ta bonne humeur m'enchante, & je suis à toi pour jamais.

CAMPLEY, *à part.*

Mais, ma chere Lady, songeons aux risques que vous courez en restant plus long-tems sous la tutelle d'une femme aussi dangereuse que Lady Brumpton! Permettez que je vous supplie.....

LADY HENRIETTE.

M. Campley, votre probité m'est connuë; ordonnez de mon sort.

CAMPLEY.

Adorable Henriette!..... (*Il lui baise la main.*) Si vous m'aimez, je ne vois qu'un parti à prendre : c'est de changer au plûtôt d'habits avec Mademoiselle, & de consentir à me suivre.

LADY HENRIETTE.

Il faut vous obéir.

CAMPLEY, *haut.*

Mademoiſelle d'Epingle veut-elle bien ſe prêter à une galanterie qui nous paſſe par la tête ? Il ne s'agit que de changer d'habillemens avec Lady Henriette, & de reſter ici en ſa place. Comptez ſur ma parole, Mademoiſelle; & ſoyez ſûre qu'il ne vous en arrivera rien de diſgracieux.

Mlle D'EPINGLE.

Je conſens à tout, & de tout mon cœur.... (*Elle ſe met en devoir de ſe deshabiller.*)

LADY HENRIETTE.

Quoi, en préſence de M. Campley ?

Mlle D'EPINGLE.

Ah, que vous êtes Angloiſe ! nos Dames Françoiſes, d'un certain rang, ſont toujours habillées & deshabillées par leurs Valets de chambre.

LADY HENRIETTE.

Je ne ſerai jamais Françoiſe ſur cet article.... Entrons ici ; je ſerai prête en un inſtant.

Campley, en se félicitant de son bonheur, fait une sortie contre les femmes immodestes. Il se croit le plus heureux des hommes avec un ami tel que Lord Hardy, & une maîtresse telle que Lady Henriette.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LADY BRUMPTON.
M. TRUSTY.

LADY BRUMPTON.

VOus êtes toujours dans la maison, M. Trusty, tout ce que vous y étiez du vivant de feu mon époux; soyez sûr de trouver en moi la même confiance (*à part.*) je suis réduite à la nécessité de flatter cet homme. Quoiqu'en dise Tatleaid, elle a trempé, ainsi que Fardingale, dans l'enlévement de Lady Henriette. Ayez les yeux ouverts sur leur conduite, & vous vous en trouverez bien. Lady Charlotte est riche: vous m'entendez;

prouvez-moi votre zéle, j'aurai ſoin de votre fortune.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

TRUSTY, *ſeul.*

JE ne t'entens que trop.... ah, puiſſe mon Maître t'entendre, & te déteſter autant que moi! ſe peut-il que l'amour combatte encor pour elle dans le cœur d'un époux à qui la noirceur de ſon ame eſt tellement connuë? Ce prodige n'eſt pourtant que trop vrai! j'ai démêlé, malgré la confuſion de Mylord, qu'il n'aſpire qu'après l'inſtant de s'expliquer avec cette indigne épouſe. Si j'allois tout découvrir à Mylord Hardy?... non; il ſacrifieroit ſa fortune à la crainte de deshonorer ſon pere, en cauſant l'éclat ſcandaleux d'une ſéparation publique. Si nous agiſſons en ſecret, je connois les artifices de cette femme; elle renverſera tous nos projets. Il n'y a point

de milieu : il faut que je la conduise au point de rendre toute espéce de réunion impratiquable, entre mon Maître & elle. Aimable vérité ! tu n'as plus ici-bas d'azile Ce n'est que par la ruse & par d'obliques détours trop indignes de toi, que l'on peut encore te faire pénétter jusques dans le cœur des hommes !

(*Il sort.*)

SCENE III.

LORD HARDY. CAMPLEY. TRIM.

LORD HARDY.

TOn bonheur, cher Campley, me fait oublier toutes mes infortunes.

CAMPLEY.

Elles n'en modérent pas moins l'excès de ma joye. J'espére cependant, Mylord, que ma félicité ne fait que précéder la vôtre de quelques instans: Lady Henriette me charge de mille

complimens pour vous : elle se détermine, ainsi que moi, à remettre notre mariage au moment où Lady Charlotte pourra vous rendre aussi heureux que nous espérons l'être.

LORD HARDY.

Où est maintenant ton aimable Henriette ?

CAMPLEY.

Je l'ai confiée à ma tante. Mais, Mylord, j'ai besoin de votre protection : Trim est si furieux de ce que j'ai laissé sa maîtresse à la merci de Lady Brumpton, que je crains un appel de sa part.

TRIM.

Hélas, Messieurs, n'insultez pas à ma douleur ! aidez-moi seulement à foudroyer les murs, à briser les fers honteux qui ravissent tout ce que j'aime à mes tendres embrassemens.

CAMPLEY.

Puisque nous sommes tous trois dans le même cas, tous les trois amoureux, de grace, Mylord, charmez pour quelques instans notre impatience par cette Chanson que vous fîtes il y a quelques jours, & dont les paroles sont

ſi convenables à notre ſituation préſente.

LORD HARDY.

Qu'on appelle le petit Muſicien.

On chante.

TRIM.

Eh bien, Meſſieurs, puiſque nous ſommes tous amans, & par conſéquent Poëtes, daignerez-vous me permettre de vous chanter un petit air de ma façon. Je dois vous avoüer d'abord, que j'aimois alors un objet un peu au-deſſous de mon état : mais il eſt des tems malheureux, & toutes choſes s'en reſſentent ; de ſorte que ma paſſion, ou pour parler plus poëtiquement, mes feux s'exhaloient dans une cuiſine. La Cuiſiniere étoit parbleu jolie ! & je n'avois pas encor vû Mademoiſelle d'Epingle....

LORD HARDY.

Allons, allons, Trim, voyons ta Chanſon.

TRIM.

Permettez que j'aille chercher mon luth.

(*Il ſort.*)

CAMPLEY.

Ceci ſera bon. Que diantre fera-t'il d'un luth ?

(*Trim rentre, avec une paire de pincettes.*)

TRIM.

Ma chere *Cynderaxa* (c'eſt le nom poëtique de ma maîtreſſe) jouoit à ravir de cet inſtrument ; ainſi je m'en ſervois toujours. Or, écoutez.

(*Il chante ridiculement des paroles dignes de l'inſtrument qui les accompagne.*)

LORD HARDY.

Comment donc, Trim, voilà ce qu'on appelle de la Poëſie ! & du meilleur ton !....

UN LAQUAIS *entre.*

Un homme, qui s'appelle M. Truſty, demande à parler à Mylord.

LORD HARDY.

M. Truſty, l'Intendant de mon pere ! que peut-il avoir à me dire ?

CAMPLEY.

Il paſſe pour un très-honnête homme.

LORD HARDY.

Je me rappelle, lorſque je fus chaſ-

ſé de chez mon pere, que l'homme dont il s'agit me ſuivit en pleurant juſqu'à la porte, & que cet acte de pitié manqua de le faire chaſſer auſſi. Mais avant que je lui parle, il eſt je crois à propos que nous conférions un moment enſemble ſur la façon dont je dois me conduire avec lui. Rentrons, mon cher Campley. (*Au domeſtique.*) Fais monter M. Truſty; dis-lui que je viens dans le moment. (*Le Laquais ſort.*) Ne t'écartes pas, Trim: j'aurai peut-être beſoin de toi.

SCENE IV.

M. TRUSTY. *Le Laquais.*

LE LAQUAIS.

MYlord viendra dans le moment.

(*Il ſort.*)

M. TRUSTY.

Je l'attendrai, mon ami.... eſt-ce Mylord Brumpton qui loge ici? L'appartement n'eſt pas riche!.... indigne

marâtre ! voilà pourtant le moindre de tes crimes ! ... que d'objets intéressans occupent à la fois & troublent mon ame ! après la mort de mon malheureux pere, le généreux Lord Brumpton, dans le Régiment duquel il étoit Officier, daigna me regarder en pitié, & fit élever mon enfance. J'avois, je crois, vingt ans passés, lorsque le jeune Lord vint au monde ..... quelle joye ! que de réjouissances dans la maison ! (*Il s'essuye les yeux.*) En quel état le vois-je ! .... ah, quel bonheur, quelle consolation pour ma vieillesse, si je puis sauver une illustre famille de qui je tiens ce que je suis !

SCENE V.

M. TRUSTY. TRIM.

TRIM.

Ne vous impatientez pas, Monsieur : Mylord va paroître.

TRUSTY.

Mon devoir est d'attendre sa com-

modité..... mais, Monſieur, n'êtes-vous pas ce jeune homme qui étoit avec lui à Oxford, & qui depuis a toujours été à ſon ſervice?

TRIM, *fierement.*

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

TRUSTY.

Mon intention n'eſt pas de vous offenſer.... c'eſt peut-être un bonheur pour vous d'avoir ſervi un pareil Maître.

TRUSTY, *à part.*

Je ne hais pas ce vieux *Roquentin!*... en le voyant, je crois ſentir l'argent.

(*Il ſort.*)

TRUSTY.

Il y a, je crois, huit ans paſſés que je n'ai vû ſon Maître; il pouvoit en avoir dix-neuf lorſque je le ſuivis juſqu'à la porte de l'Hôtel, où je lui donnai cinquante guinées, en l'aſſurant que c'étoit par ordre de ſon pere.



SCENE VI.

LORD HARDY. TRUSTY.

LORD HARDY.

BOnjour, Monſieur Truſty; je ſuis charmé de vous voir cet air frais & gaillard .... vous vous portez tout au mieux, & j'en ſuis ravi!.....à quoi puis-je vous être bon?

TRUSTY.

Pardonnez, Mylord: je n'ai pû réſiſter au deſir de ſaluer le fils de mon cher & ancien Maître... Que vous êtes grandi, Mylord! vous êtes ſon vivant portrait; c'eſt lui que je regarde! c'eſt ce même Seigneur qui jettoit ſur moi un œil ſi plein de complaiſance, lorſque vêtu pour la premiere fois de ſa ſuperbe & galante livrée, j'eus l'honneur de l'accompagner à la Cour. J'étois ſon Page alors: je le revois en vous voyant! il daigna, en m'embraſſant à la vûë d'un grand nombre de

Courtiſans, il daigna, dis-je, leur apprendre que j'étois fils d'un brave Officier, qui le premier l'avoit inſtruit aux armes. Je m'en ſouviens encor, Mylord; il voulut que ſa future épouſe me vît dans tout le brillant de ma parure. Ah, qu'elle étoit jeune & belle! toutes ſes compagnes, toutes les filles de la Reine ne la voyoient que d'un œil jaloux, & envieux. Hélas! quelle maîtreſſe j'ai perdu! Infortunée Lady! Mylord, pardonnez à mes larmes!... dans ſon lit mortel, prête à quitter la vie, *approchez, me dit-elle, M. Truſty: Mylord ſe remariera ſans doute; je vous recommande mon fils!..* Vous pleurâtes, vous criâtes, Mylord, vous ne prétendiez pas qu'elle mourût: le Ciel fut ſourd à l'innocence de vos cris; vous perdîtes la meilleure des meres, & l'Angleterre la plus belle & la plus digne des femmes!.... (*Il fond en larmes, & preſſe Lord Hardy dans ſes bras.*) Pardon, pardon, mon très-honoré Maître: ces mêmes bras vous ont jadis mille fois porté, & mille fois preſſé auſſi tendrement; j'étois plus jeune alors! mais ſi le Ciel diſ-

posoit de moi demain, je vous laisse 5000 liv. c'est toute ma fortune, c'est tout ce que j'ai gagné dans la maison; daignez le recevoir, & ne pas regarder d'un œil de mépris ce foible gage de ma vive reconnoissance! .... daignez même, dès à présent, si vos besoins...

LORD HARDY.

Arrêtez, cher Trusty... tant de tendresse, tant de générosité me confond!

TRUSTY.

Je ne vous interromprai pas longtems, Mylord.... mais, si....

LORD HARDY.

Non, gardez-vous de croire....?

TRUSTY.

Je m'entens, mon cher Maître; je m'observerai mieux: mon cœur & ma langue ne s'échapperont plus en détails aussi tristes qu'inutiles; ils ne servent qu'à m'attendrir, & à interrompre mon récit...... Apprenez donc, Mylord, que Mylady Douairiere a quelque confiance en moi, & qu'elle commence à ressentir quelques inquiétudes par rapport au Testament dans lequel Mylord vous a deshérité. Entre

tre nous, Mylord, tout n'eſt pas perdu, ſi vous voulez me croire. Je crains même que le trépas ſubit de votre pere ne ſoit un peu ſuſpect : mais agiſſons prudemment, & n'en parlons pas encore. Il ſeroit peut-être dangereux de traiter cette affaire en Juſtice réglée ; ſans compter l'éclat ſcandaleux, nos preuves ne ſont pas encor ſuffiſantes. Ce que vous pouvez faire maintenant, c'eſt de vous emparer ce ſoir du corps de votre pere, au moment qu'on l'emportera de l'Hôtel pour être inhumé à la campagne dans le tombeau de vos Ancêtres : un détachement de votre Compagnie ſuffira pour cette expédition, qui ne pourra être regardée, de votre part, que comme l'action forcée d'un fils qui reclame les droits dont l'injuſtice & la ſéduction d'une marâtre ambitieuſe ont voulu le priver. La fuite de Lady Henriette avec M. Campley l'inquiéte, parce qu'elle craint de trouver en votre ami un protecteur des deux jeunes Demoiſelles, & de vos droits ; & comme elle ne peut avec décence vaquer à tant d'affaires, tandis que le corps de My-

lord eſt encor dans l'Hôtel, ſon projet eſt de le faire enterrer ce ſoir ſans beaucoup de cérémonies. Daignez donc ſuivre mes conſeils, & vous confier à mon zéle. Je me charge du ſoin de Lady Charlotte, je préviendrai ſes craintes en l'inſtruiſant de mes deſſeins; & je diſpoſerai les choſes de façon que vous n'aurez rien à craindre pour elle, en attendant le ſuccès complet de l'entrepriſe que je médite.

LORD HARDY.

Je crois t'entendre, reſpectable Truſty. Sois ſûr de ma déférence à tes conſeils: je les ſuivrai de point en point.

TRUSTY.

Je tremble que vos intérêts ne ſouffrent de mon abſence à l'Hôtel. Cette bague ſervira de paſſeport à quiconque y viendra de votre part, ſoit pour nous attaquer, ou pour nous donner quelque avis important. Soyez ſûr qu'il y ſera admis ſans réſiſtance.... Eſperez un ſort plus heureux, Mylord, j'ai encor certain ſecret à vous apprendre concernant le Teſtament, & votre fortune, que je vous dirai en tems & lieu.

(Truſty ſort.)

LORD HARDY.

Adieu, mon cher Trusty!.... cet homme est d'une probité bien singuliere!.... hola, Trim.

SCENE VII.

LORD HARDY. CAMPLEY. TRIM.

LORD HARDY.

MEs recruës ne sont-elles pas à la porte, pour passer en revuë devant moi?

TRIM.

Oui, Mylord: il y a au moins trois heures qu'elles attendent.

LORD HARDY.

Dis-leur que j'y vais dans l'instant. Si les drôles ont du courage, je les occuperai ce soir.

TRIM.

Je devine où c'est, & j'en suis transporté de joye. Je vous répons d'eux, Mylord, surtout si je les commande.

LORD HARDY.

Je te destine cet honneur.

(*Trim saute de joye.*)

CAMPLEY.

Mylord, vous me paroissez bien rêveur.

LORD HARDY.

J'ai lieu de l'être, mon ami, & tu sçauras bientôt pourquoi : j'aurois tort de te le cacher.

(*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

TRIM arrive, la canne à la main, à la tête d'une Compagnie de Soldats déguenillés.

I. SOLDAT.

Quoi, nous marchons sous les ordres de M. Trim ? Gare les coups, avant que d'avoir vû les François !

TRIM.

Silence, amis, écoutez-moi ! ne

cherchez point à pénétrer le secret de cette expédition : ayez confiance en vos Généraux ; le reste est notre affaire.

II. SOLDAT.

Si nous marchons contre les François, *Pish !* ces galeux parfumés ne tiendront pas un instant devant nous..... ce sont de plaisans Soldats !

TRIM.

Amis, point de fanfaronades. Avouez du moins, qu'ils vous étonnerent un peu à *Steinkerque ?*

II. SOLDAT.

D'accord, mais je ne les en hais pas moins...... regardez, camarades, ce petit coup tout au travers du corps.

TRIM.

Oui ; mais c'est dommage qu'il ait passé par le dos.

II. SOLDAT.

M. Trim aime toujours à rire, il fait le bel-esprit. Eh, morbleu, soyons plûtôt guerriers.



SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. KATE MATCHLOCK.

KATE.

AH! bonjour, l'ami Trim.

TRIM.

Doucement, Madame Kate; apprenez, que je paye maintenant la Compagnie; & que vous me devez plus d'égards.

KATE.

Monſieur me fera-t'il l'honneur de goûter un doigt de véritable Eau-de-Vie de France?

TRIM.

Etes-vous ſûre, ma bonne, qu'elle ſoit bien véritable?... (*Il boit.*) Cela.... de France?... Gardez-vous de me tromper: n'oubliez pas que je paye la Compagnie!

KATE.

Je n'ai garde. Avez-vous eu la bon-

té, mon cher Monſieur, de parler en ma faveur à Mylord ?

TRIM.

Oui ; mais il faut auſſi lui parler toi-même. Tu as loyallement fait la Campagne, Madame Kate : nous devons avoir ſoin de toi. Vends-tu encor quelquefois des poids gris le ſoir ? ...

(*Il boit.*)

KATE.

Hélas, ne faut-il pas gagner ſa vie ? J'ai pourtant bien plus gagné à crier des *Pampflets* * cette année, qu'à tout autre commerce. Mais à préſent que je ſuis encor une fois mariée dans la Compagnie, j'ai deſſein de repaſſer la mer l'année prochaine. Cependant mon nouveau mari, le bedaut du Temple, & le laquais d'un Membre du Parlement, prétendoient hier que nous n'aurions point de guerre. La Nobleſſe, dit-on, y eſt abſolument oppoſée.

---

* Libelles, en feuilles volantes. Ils ſont très-communs en Angleterre, ſurtout contre le Gouvernement.

TRIM.

Non, non, Kate : tu ſçais que je vois bonne Compagnie ; toutes les voix ſe réuniſſent pour la guerre. Les uns ſeulement la voudroient au-dehors, & d'autres dans leur propre païs.

KATE.

Vous m'aſſurez donc la guerre ? Buvez, buvez, Meſſieurs, je vous régale..... mais de grace, M. Trim, votre protection auprès de Mylord !.... quand ces Meſſieurs auront des chemiſes, que j'aye l'honneur de les blanchir.

TRIM.

Cela vaut fait..... amis, ceux qui ſe comporteront ce ſoir en braves Soldats recevront chacun quinze jours de paye de gratification. Mais, pas un de vous n'a d'induſtrie. N'y a-t'il pas mille moyens, dans une Ville telle que celle-ci, de ſe tirer d'affaire avec honneur, ſi vous aviez un peu de ſang aux ongles ?..... Silence, j'apperçois Mylord... Soldats, gardez vos rangs !

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. LORD HARDY. M. CAMPLEY.

LORD HARDY.

VOyons si ma Compagnie est complette, & prête à bien faire.

KATE.

Monsieur l'Enseigne, M. Campley, je suis transportée de vous voir en si bel équipage. Ah ! le monde est sûrement devenu meilleur. N'est-il pas vrai ?

CAMPLEY.

Tu as raison, Kate. Eh bien, tu es donc toujours attachée à la Compagnie ? Toujours une fidelle & brave Amazone ?

KATE.

Qu'il est aimable ! il n'est pas du tout glorieux ! mais, ne direz-vous pas un mot pour moi à Mylord ? Ne lui recommanderez-vous pas mon affai-

re ? Faites, faites, notre cher Enseigne.

CAMPLEY.

Parle-lui toi-même, Kate, je te seconderai.

KATE.

Noble Capitaine, Mylord, je suppose que M. Trim a parlé à votre Grandeur au sujet de ma Requête. J'ai beaucoup souffert au service, Mylord ! il est bien dur pour une pauvre femme de perdre neuf maris dans le courant d'une guerre, & de n'en être pas plus avancée ! j'en ai perdu jusqu'à trois, Mylord, oui foi d'honnête femme, jusqu'à trois dans une seule campagne ! Après le combat, je ne dépouillai jamais un homme capable de marcher encore ; je ne pillai jamais que très-légitimement : on ne me le reprochera jamais, que par rapport à l'Aide-Major ; mais c'étoit un fat qui avoit fait passer mon huitiéme époux par les verges, uniquement parce qu'il ne portoit pas la pointe du pied en dehors.

LORD HARDY.

J'aurai soin de ton affaire, Kate :

passe à l'arriere-garde...... Où est le rôle de mes Gentilshommes & braves Soldats ?

TRIM.

Entendez-vous, amis ? Mylord est forcé d'avoüer lui-même que nous sommes aussi nobles que lui.

LORD HARDY, *lisant.*

Rôle de la Compagnie, appartenant à l'honorable Lord Hardy, Capitaine d'Infanterie au service de Sa Majesté... amis, soyez attentifs à l'appel, & défilez de la gauche. *Jean Horseem*, Caporal ? marchez à quelques pas l'un de l'autre, pour qu'on puisse mieux vous voir. Tambours ; Simon *Ruffle* : ha ! pourquoi donc marches-tu si singuliérement ?

RUFFLE.

Un petit accident, Mylord, comme celui de l'année derniere.

LORD HARDY.

Coquin !... tu ne seras donc jamais sage ? Qu'on le méne au Compagnon Chirurgien. *Darby Tatoo*...... tiens toi, voilà un Shelling pour boire. Sois toujours aussi propre...... Comment peut-il faire pour s'entretenir ainsi ?

TRIM.

Il est Tambour dans les Piéces tragiques de nos voisins les Comédiens.

LORD HARDY.

Simples Gentilshómmes Soldats. *Alexandre Cowitch*, *Humphrey Mundungus*, *Guillaume Fagot*, *Nicolas Scab*, *Timothée Megrim*, *Philipe Scratch*, *Nehemie Dust*, *Humphrey Garbage*, *Nataniel Matchlock.*

CAMPLEY.

Comment: *Matchlock* est revenu à la Compagnie? Lui qui m'a sauvé la vie à Steinkerque!

(*Il court à lui*, & *veut lui donner de l'argent.*)

LORD HARDY.

Non, mon ami, c'est moi qui dois le récompenser de cette belle action. *Matchlock*, tu ne manqueras de rien. Je te promets même une hallebarde.

KATE.

O brave Capitaine! Quoi je serai la femme d'un Sergent? Que celles des Tambours & de Messieurs les Caporaux viennent maintenant se frotter à moi!

CAMPLEY.

Par quel hazard es-tu revenu de si

loin, pour t'enroller encore une fois? Tu es, je crois, de *Cornouaille* : comment as-tu vécu en route?

MATCHLOCK.

J'ai été fustigé de Ville en Ville.

CAMPLEY.

Fustigé?

TRIMP.

Oui, Monsieur : cela vous étonne! C'est pourtant la politesse ordinaire de nos Anglois, envers les pauvres habits rouges. C'est à l'Acte du Parlement, qui nous affranchit de toute imposition, que nous sommes redevables de cette petite courtoisie.

CAMPLEY.

Mais, sous quel prétexte traiter ainsi un malheureux passant? Tu ne fus jamais filou.

MATCHLOCK.

Non, Monsieur : mais j'étois pauvre.

CAMPLEY.

Que les hommes sont durs!

LORD HARDY.

Thimothée Ragg... Oh, oh, M. Ragg, je croyois t'avoir donné ton congé? Tu reviens encore : Pourquoi faire?

RAGG.

Pour déthrôner le Roi de France, ou pour le mettre à la raison.

LORD HARDY.

Le projet est beau ; mais, en attendant, mets ta chemise dans tes chausses. *Géofroy Tatter* : que sont devenus les pans, & les boutons de ton habit ?

TATTER.

Au dernier habillement du Régiment où j'ai servi, le Colonel a eu un pan du devant, le Major un pan du derriere, & les Capitaines chacun un bouton.

LORD HARDY, *riant.*

Paix, Grivois : tu m'as l'air mutin.

TRIM.

Tu fais le bel-esprit, je crois... *Il lui donne un coup sur l'oreille.* Contente-toi de distinguer ta main droite, de la gauche : c'est toute la science d'un Soldat.

LORD HARDY.

Hugues Clump : ami, tu es trop gros pour l'Infanterie.

TRIM.

Cela est vrai, Mylord : mais si vous

lui ôtez la paye, il mourra de faim. Le pauvre diable est trop estropié pour être reçû à l'Hopital.

LORD HARDY.

En voilà assez. Si tu te conduis en brave Général, ces gens-là m'ont l'air de bien faire. Ecoute, & reçois l'ordre.

(*Trim reçoit l'ordre, chapeau bas. Lord Hardy lui donne la bague, & lui parle un moment à l'oreille.*)

Allez mes amis : comportez-vous en gens d'honneur, & soyez sûrs de ma reconnoissance.

TOUS ENSEMBLE.

Dieu bénisse le Capitaine !

(*Lord Hardy, & M. Campley sortent.*)

SCENE XI.

TRim, enchanté de sa nouvelle dignité, se donne des airs ridicules, & exerce comiquement sa Troupe. Cet Exercice finit l'Acte.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MYLORD BRUMPTON.
TRUSTY.

TRUSTY.

L'Excès de son bonheur l'ennyvre au point de ne se plus connoître ; & l'impatience de se voir dans tout l'appareil de son deuil est la seule inquiétude qui tempére quelquefois les transports de sa joye : mais elle sera bientôt complette. Il ne tient qu'à vous, Mylord, d'être témoin de la façon dont cette digne épouse, toujours secondée de sa chere Tatleaid, chante votre Oraison funébre.

LORD BRUMPTON.

Ce que j'apprens de son projet

contre Lady Charlotte, eſt le comble de la noirceur.... Liſons..... Mais donne-moi un ſiége : ma derniere attaque de Goutte m'a rendu foible.... donne ; voyons ceci.

TRUSTY *lui donne la lettre.*

Elle l'envoyoit par ſon Page, que j'ai gagné, & qui me l'a remiſe.

LORD BRUMPTON *lit.*

.... *Pendant le convoi de Mylord ; lorſque les domeſtiques ſeront tous hors de l'Hôtel, Tatleaid vous conduira à l'Appartement de Mylady Charlotte. Saiſiſſez l'occaſion, enlevez-la, & mettez-la au plutôt dans la néceſſité de vous épouſer.*

Votre affectionnée Sœur,

MARIE BRUMPTON.

Brumpton ! Quoi cette infame créature porte le nom de la mere de mon fils ? *Brumpton !* La malheureuſe !.... Ciel, quel démon incarné avois-je logé dans mon ſein ? La plus abandonnée des femmes n'auroit pas commis ſans remords un pareil forfait. La perfide ne connut jamais l'innocence : cet excès d'endurciſſement le prouve ; c'eſt

oublier à la fois l'humanité, c'est oublier son séxe même.... Où est mon pauvre fils ? Où est mon cher *Frank* ? * quelle est sa situation ? Comment a-t'il vécu jusqu'aujourd'hui ? Il a cruellement souffert sans doute : Hélas, que peut-il penser de son pere !

TRUSTY.

Quoique déshérité par vous, ses sentimens sont encore ceux d'un fils : il respecte, & chérit votre mémoire.

LORD BRUMPTON.

Cela n'est pas possible ; non, Trusty, cela n'est pas possible : cet excès de bon naturel, dans la victime de mon injustice, déchire trop mon cœur ! Epargne ton malheureux Maître : dis-moi plûtôt qu'il me hait, me méprise, & me déteste au point de ne vouloir pas porter mon nom... Qui voit-il dans Londre ?

TRUSTY.

Le jeune M. Campley : ils ne se quittent point.

LORD BRUMPTON.

Je suis charmé qu'il ait ma chere &

---

* Diminutif de François.

aimable Henriette ; Elle ſera ſûrement heureuſe avec lui, je connois la bonté de ſon cœur.

TRUSTY.

Mais de grace, Mylord, daignez entendre encor une fois les propos de votre épouſe avec Tatleaid.

LORD BRUMPTON.

Je connois le but de ton zéle : mais apprens, puiſque rien ne peut te diſſuader de ma foibleſſe pour elle, apprens, dis-je, que duſſai-je l'aimer encore, tu n'aurois rien à craindre d'un amour honteux qui bleſſeroit à la fois & l'honneur & la dignité d'un Pair d'Angleterre. Aſſez foible peut-être pour oublier les injures que l'on m'a faites, je ne puis pardonner celles qu'on fait à mes amis. Le digne pere de Charlotte te fut aſſez connu.... Non, il n'eſt plus beſoin que je la revoye : elle eſt maintenant à mes yeux tout ce qu'elle eſt aux tiens ; tout reſpire en elle une baſſeſſe de ſentimens, que l'amour m'avoit déguiſée. Elle a beaucoup d'eſprit, ſans doute ; mais peu de jugement, point d'élévation, nulle nobleſſe dans les idées,

incapable en un mot de ſoutenir le perſonnage de Mylady Brumpton. Tu vois maintenant ſi je l'aime : je définis avec ſang-froid ſon caractére.

TRUSTY.

Oui, Mylord, je le vois, je commence à vous en croire détaché ; je ne regrette plus la vie !.... Quelqu'un vient, rentrez pour un inſtant.

SCENE II.

TRUSTY. CABINET.

TRUSTY.

J'Ai reçu vôtre lettre, Monſieur.

CABINET.

Ce n'eſt pas volontairement, Monſieur, que je me ſuis rendu coupable d'une telle baſſeſſe. J'étois né gentilhomme ; les débauches trop ordinaires aux jeunes gens de ce pays eurent bientôt abſorbé mon patrimoine : accoutumé au luxe, les approches de la miſére me firent trembler : cette crain-

te m'a rendu criminel. Mes remords m'ont forcé de vous en instruire : je n'aurois jamais eu le front de vous dévoiler de vive voix ma turpitude.

TRUSTY.

Votre repentir l'efface. Soyez certain, Monsieur, que Mylord Hardy, à qui cette découverte est d'une importance extrême, en sera très-reconnoissant. Je connois la noblesse de son caractère ; & je vous en répons.

CABINET.

Monsieur, votre probité m'est assez connuë.

TRUSTY.

Ce que j'exige à présent de vous, Monsieur, c'est de vous rendre au logis de Mylord Hardy, & de vouloir bien y rester jusqu'à ce que je puisse vous y rejoindre. L'hôtesse aura soin de vous placer dans un appartement où rien ne vous manquera. Comptez, encor un coup, sur ma parole ; & surtout, ne vous impatientez pas.



SCENE III.

TRUSTY, *seul.*

L'Appartement de Lord Hardy, étant dans un Hôtel garni, me donne la facilité de placer conformément à mes desseins toutes les personnes qui me sont nécessaires pour le dénoüement que je médite. Le Ciel connoît la pureté de mes intentions, & sa justice m'en fait espérer le succès.

(Il sort.)

SCENE IV.

TRIM, *avec sa Compagnie.*

MArchez, marchez Soldats ...... nous voici près de la Forteresse; alte un moment, que je donne l'ordre. Ecoutez, *Clump :* quand nous serons

vis-à-vis la porte de Mylord Brumpton, & que vous nous verrez embusqués aux environs de l'Hôtel, ayez soin d'observer le moment où le Convoi en sortira. Ne manquez pas, alors, d'aborder le Maître des Cérémonies, & de lui demander l'aumône *pour un pauvre Soldat*: votre importunité vous attirera infailliblement quelquescoups; c'est ce que je demande : importunez, jusqu'à ce qu'on vous frappe. Au même instant, criez au meurtre; nous viendrons à votre secours; &, dans la bagarre, nous nous emparerons du Corps. Voilà vos ordres . . . . marche.

(Il sort avec sa troupe.)

SCENE V.

LADY BRUMPTON, tenant dans ses mains un Ecureuil mort. TATLEAID.

LADY BRUMPTON.

C'Est à vous seule, c'est à votre peu

d'attention que j'attribuë sa mort. Le Page devoit-il entrer dans ma chambre ? Qu'y avoit-il à faire ?

TATLEAID.

Je n'en sçais rien, Madame. Mais je l'ai en vérité trouvé dans votre appartement, badinant avec le petit animal, qu'il tournoit autour de son col.

LADY BRUMPTON.

Défendez, de ma part, à ce petit coquin, de jouer à l'avenir avec les Laquais. Oh, je le punirai bien ! je l'enverrai au Collége en souquenille, avec tous les polissons de son âge. Cela n'est-il pas déplorable ! mais c'est l'ordinaire dans une grande maison : la Femme de chambre, le Page, & l'Ecureuil ne sont jamais bien ensemble.... Pauvre petit animal ! aimable encor, quoique sans vie ! étois-tu digne d'occuper les regards de la mort ? Pauvre petit *Robin* ! tu quittes donc pour jamais tes noix, & ta maîtresse ? Qu'avois-tu donc fait pour mériter ce triste sort ? Tu n'empietas jamais sur l'héritage de ton voisin, tu ne masquas jamais la guerre sous des apparences de paix,

paix, tu ne dépeuples point de Royaumes ! ſatisfait de ton ſort, tu portas toujours gaiement ta petite chaîne ; & le plaiſir d'être nourri de ma main te tenoit lieu de toute autre félicité !

TATLEAID.

Hélas, Madame, nous ſommes tous mortels !.... daignez vous ſouvenir que Mylord même ne vit plus !

(*Elle pleure.*)

LADY BRUMPTON.

A la bonne heure ; mais l'animal que nous aimons meurt tout entier : l'époux ou le parent, après ſa mort, eſt récompenſé ou puni ; c'eſt du moins une conſolation.... (*à part.*) Je ſçais que ſes larmes ſont fauſſes ; elle ne put jamais ſentir Robin. Mais ſurmontons, s'il ſe peut, ma douleur.... (*haut.*) Qu'on l'enterre, & qu'on ſe garde de m'en parler jamais... ſongeons maintenant à mon Deuil. Le Noir, dans ſa ſimplicité, a quelque choſe de bien noble !... mais pourquoi de ſi longues queuës pour une veuve ?

TATLEAID.

Madame, le plus ſuperbe des ani-

maux, le Paon, a la queuë la plus longue. C'eſt auſſi la plus belle & la plus brillante des créatures, excepté le Phœnix, & Madame.

LADY BRUMPTON.

Ah, ç'en eſt trop, Tatleaid ! mais as-tu remarqué les doléances de Lady *Sly*, après avoir bû paſſablement ? Cela eſt-il bien franc ? Crois-tu qu'il y ait des femmes réellement affligées de la mort de leurs époux ?

TATLEAID.

Attendez.... Oui.... il y a, par exemple, des hommes qui laiſſent en mourant leurs affaires ſi délabrées.... (*Elle parle avec des épingles dans ſa bouche*) qu'il eſt aſſez probable que leur trépas doive affliger leurs veuves.

LADY BRUMPTON, *ſe regardant.*

Qui diantre a inventé pour nous cet accoûtrement ?..... Quand tout mon équipage ſera fini, je me croirai, en faiſant ma premiere ſortie, une Ambaſſadrice de la République des Femmes, ou de l'état affligé des Amazones négociant pour des époux. J'ad-

mire, en vérité, comment il eſt poſſible que deux veuves ainſi bâties puiſſent en ſe rencontrant ne pas ſe rire au nez!

TATLEAID, *riant.*

Ha! ha! ha! Madame, vous me ferez un jour mourir de rire avec vos ſaillies: j'ai manqué d'avaller toutes les épingles que j'ai dans la bouche.

LADY BRUMPTON.

Cependant la loi qui nous force à garder la maiſon, pendant ſix ſemaines, eſt un peu barbare. J'augure qu'elle n'a été établie que pour empêcher que les gens du bas peuple ne viſſent les gens de qualité auſſi affligées qu'ils le ſont eux-mêmes en pareil cas.

TATLEAID.

Ou plûtôt auſſi gais.

LADY BRUMPTON.

Ha! ha! ha! Tatleaid n'aura jamais le dernier: n'importe, le trait eſt bon, quoique tu me l'ayes volé. Allons, acheve de m'habiller.... mais, qu'entens-je? Quel eſt ce bruit d'épées!... Cours vîte, & vois ce que c'eſt...... Où vas-tu donc? Veux-tu me laiſſer ſeule? Eſt-ce Charlotte qu'on veut en-

lever par force ? Serois-tu du complot? Parle, en es-tu ? Vole donc, & va voir ce que c'est..... (*Tatleaid sort.*) Je n'ai ici personne à qui me fier ..... elle ne revient pas ! que faire ? Où aller ? Quel parti prendre ?

TATLEAID, *rentre.*

Ah, Madame !... ah, Madame !

LADY BRUMPTON.

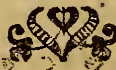
Eh bien, Madame !... eh bien, parleras-tu ?

TATLEAID.

Eh, Madame, est-ce ma faute si une bande de Soldats rosse vos domestiques & les gens du Convoi, tandis qu'une autre troupe emporte le Corps de votre Epoux.

LADY BRUMPTON.

Qu'entens-je ! qu'en prétendent-ils faire ? Que signifie cette violence ?... Au reste, tant plus de peine épargnée. Mais que veulent ces gens-ci ?



SCENE VI.

LADY BRUMPTON, TATLEAID. *Troupe de Domestiques traînant* CLUMP *&* BUMPKIN.

I. DOMESTIQUE.

AH, coquin !... ah, pauvre prétendu Soldat, nous t'apprendrons à vivre..... Madame, voilà deux des scélérats qui ont emporté le Corps de Mylord.

LADY BRUMPTON.

Interrogeons-les séparément.... Eh bien, maraut, qui es-tu ? D'où viens-tu ? Quel est ton nom ?

(*Clump fait des signes, & contrefait le muet.*)

II. DOMESTIQUE.

Ah, traître ! tu parlois assez haut tout-à-l'heure, tandis que tes chiens

de camarades houſpilloient M. Sable....
oh, nous te ferons parler.

LADY BRUMPTON.

Amenez-moi l'autre ..... tu ne me nieras pas, ſans doute, d'avoir connu cet homme avant l'avanture d'aujourd'hui ?

CLUMP, *ſaluant Bumpkin.*

Le viſage de ce Gentilhomme ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu.

LADY BRUMPTON.

De ce Gentilhomme ! le fripon ſe moque encor de moi.... mais, mon ami, vous m'avez l'air d'un honnête homme ; qui êtes vous ? D'où venez-vous ? Qu'eſt-ce que votre ami ?

BUMPKIN, *en jargonnant.*

Je ne ſuis maintenant qu'un ſimple Gentilhomme, mais j'étois enrollé pour Sergent dans la Compagnie de Mylord Hardy .... je ne rougis ni de mon nom, ni de celui de mon Capitaine.

LADY BRUMPTON.

Sortez tous. (*Tous ſortent, à la réſerve de Truſty.*) Ah, M. Truſty ! My-

lord Hardy.... l'avez-vous entendu ? Ce fils aussi impie que dénaturé, envie à son pere jusqu'aux honneurs de la sépulture...... (*à part.*) Je ne te soupçonne pas moins d'être d'intelligence avec lui. (*haut.*) M. Trusty, ne m'abandonnez pas!... Je veux absolument sçavoir le fond de ce mystére. Je veux voir tout-à-l'heure Mylord Hardy. Il demeure ici derriere, si je ne me trompe: qu'on m'apprête un carosse.... (*à part.*) Tatleaid, dès que je serai sortie, conduis mon frere & ses amis dans l'appartement de Lady Charlotte; qu'ils se hâtent de l'enlever.... amene moi Mademoiselle d'Epingle, afin qu'elle ne puisse pas servir de témoin contre mon frere...... (*haut.*) Allons, M. Trusty.



SCENE VII.

MYLORD HARDY, *donnant la main à* LADY HENRIETTE. M. CAMPLEY. TRIM.

LADY HENRIETTE.

IL faut avouer que M. Trim eſt un grand Général. Il n'eſt pourtant pas d'un Héros d'avoir laiſſé ſa maîtreſſe dans les fers : il falloit plûtôt ſaccager, & renverſer la maiſon..... mais ne penſez-vous pas, Mylord, que Lady Brumpton pourroit bien ne pas tarder à venir ici ?... En ce cas, de grace, ſouffrez que je vous laiſſe.

LORD HARDY.

Au contraire, Madame, daignez reſter, je vous en ſupplie. Vous avez demeuré dans la maiſon, & il ſe peut que vous ayez connoiſſance de certains faits dont on l'accuſe, & dont j'ai pourtant quelque peine à la croire coupable.

LADY HENRIETTE.

Mylord, ceci excéde les bornes de la générosité. Sans parler de mes griefs particuliers, tout ce qu'elle a fait contre vous me la fait regarder comme la plus artificieuse, la plus cruelle, & la plus méchante des femmes.

UN DOMESTIQUE.

Mylord, Mylady Brumpton demande à vous parler.

LADY HENRIETTE.

Ah, je me sauve!

CAMPLEY.

Non, tenez ferme. Vous, l'épouse d'un Soldat; & vous tremblez!... non, Madame, il faut la pincer jusqu'au vif.

LORD HARDY.

Tâchez, je vous prie, de l'amuser un moment: je suis bientôt à vous.

(Il sort.)

LADY HENRIETTE.

Elle a plus d'esprit & de manége que nous tous ensemble.

CAMPLEY.

Peu importe : ayez seulement soin d'appuyer sur tout ce que je dirai, & d'en bien rire : je m'en sentirai plus fort, & nous l'accablerons.

SCENE VIII.

LADY BRUMPTON. M. CAMPLEY. LADY HENRIETTE.

CAMPLEY.

Mille respects à Mylady Brumpton ! J'ai l'honneur de lui présenter Mylady Henriette Campley.... mais comment donc, Madame ? déja en grand deuil !.... cela paroîtroit étonnant de la part de toute autre veuve : mais, Lady Brumpton joint la prudence à tout l'esprit du monde. Il est de ces femmes vulgaires, qui en pareille occasion n'ont rien de prêt qu'un nouvel époux : mais j'apperçois, que votre deuil même étoit aussi préparé d'avance.

LADY HENRIETTE.

Madame se hâte, avec plaisir, de nous annoncer qu'elle est veuve.

LADY BRUMPTON.

Et vous, d'annoncer que vous êtes dans le cas de la devenir.

CAMPLEY.

Lady Henriette vous avez de l'esprit.... mais, avouez qu'en voilà aussi... ha! ha! ha!

LADY HENRIETTE.

Madame en a besoin, & n'en sçauroit trop avoir, eu égard à la cause qu'elle a à défendre... ha! ha! ha!

LADY BRUMPTON.

Je suis bien fâchée qu'il vous manque en cette occasion, Madame; & encor plus, de vous voir si mal secondée par cet aimable Cavalier...... (*Campley chante, & danse...*) Ah, ah! je vois que vos talons servent merveilleusement votre tête; & je ne doute pas qu'ils n'ayent souvent aussi-bien servi votre valeur: ha! ha! ha!

CAMPLEY, *à part.*

Peste soit de moi! je ne sçai plus que lui dire. C'est l'ordinaire, quand on cherche après l'esprit.

LADY HENRIETTE.

Peut-on, Madame, vous demander des nouvelles de M. Cabinet? A-t'il

viſité Madame, depuis toutes ſes calamités ? Peut-on, ſans indiſcrétion, s'informer de l'état de cette affaire ?

LADY BRUMPTON.

Madame, je ſerois charmée de vous en inſtruire .... mais M. Campley nous entendroit peut être.... il eſt ſi redoutable !

CAMPLEY, *revenant à elle.*

Ma foi, Lady Henriette, je commence à croire, ſi je n'étois pas entierement à vous, que je m'attendrirois pour cette belle Dame.

LADY BRUMPTON.

Les bonnes gens ! il me paroît que nous ſommes aſſez bien enſemble. Dites-moi donc : que faites-vous ici ? Etes-vous penſionnaires de Mylord ? ou plûtôt n'eſt-il pas le vôtre ? Eh, dix Shellings de plus ne font pas mal dans un ménage ! qu'en dit M. Campley ? Eſt-ce Mylady qui va au marché ? Cela ſeroit tout au mieux.... eh bien ? Point de réponſe !... tâchez, du moins, de m'apprendre ce qui peut retenir ſi long-tems Mylord ? Seroit-il par hazard avec M. l'Intendant de ſa maiſon ?

CAMPLEY.

Ah, quelle langue! ma foi, Lady, nous sommes battus.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. LORD HARDY.

LORD HARDY.

VOus devez trop souffrir ici, Madame; ainsi mes reproches ne seront pas longs... qu'on ouvre la porte?... vous voyez votre époux, Madame; voilà le corps de mon pere... & voici l'homme qui vous accuse de l'avoir empoisonné.

LADY BRUMPTON.

Empoisonné?

TRUSTY.

Les symptômes en feront foi.... qu'on léve le poîle.

LORD HARDY.

Pourrai-je soutenir cette vûë!...

(On ouvre la biére, Mylady Charlotte en sort.)

Que vois-je, ô Ciel ! c'eſt Lady Charlotte ? c'eſt elle qui ſort du tombeau pour me rendre la vie !.... ô transports délicieux, de ſurpriſe & de joye !.... mais quoi, vous ne me dites rien ? n'eſt-ce que par un ſourire que ma belle Charlotte répond à mon raviſſement ?

LADY CHARLOTTE.

Le plaiſir que cauſe la louange étoit encore inconnu à mon cœur ! parle, parle, cher Amant ; charme mon oreille attentive. Ah, qu'il eſt doux d'être loué par ce qu'on aime ! tu me crois donc digne de ton eſtime, comme de ton amour ?.... attens de moi les mêmes ſentimens : le tems, l'âge, les plus grands malheurs, le beſoin même, rien ne pourra les altérer. Ah, cher Amant, que cet inſtant me rend heureuſe ! je te connois, je t'aime, j'en fais ma gloire, tous mes vœux ſont comblés !

(Elle s'appuie ſur Lord Hardy.)

LADY HENRIETTE.

Quoi donc ?.... voici du grand ! la force de la ſituation leur a ma foi ou-

vert la bouche à tous deux..... comme ils parlent! M. Campley, nous ne sommes plus que des novices.... vous m'avez eue à trop bon marché; & il me prend envie de vous faire recommencer avec moi.

CAMPLEY.

Chassez au plûtôt cette pensée..... il faut, cependant, que vous ayez raison; & ces Amans sublimes nous regardent si bien comme novices, qu'à peine ont-ils encor daigné nous honorer d'un seul regard. Nous étions pourtant leurs amis.

LORD HARDY.

Cette plainte est juste, mon cher Campley..... mais, ne sommes-nous point pardonnables?...

(Il baise encore la main de Lady Charlotte.)

CAMPLEY.

Ah, Mylord! je vois qu'il est des occasions où l'oubli qu'un ami fait de nous peut causer un sentiment de joye: je l'éprouve dans cet instant.

(Il embrasse Lord Hardy.)

LADY HENRIETTE, & LADY CHARLOTTE.

Ah, ma ſœur!...

(*Elles s'embraſſent.*)

LADY BRUMPTON.

Mylord, j'ouvre enfin les yeux.... tout ceci fut conduit par vous, j'en découvrirai bientôt le myſtére; & votre probité apparente ne vous ſauvera pas de ce que vous méritez...... la mort de mon époux fut ſubite...... vous aviez des intelligences dans la maiſon.... produiſez le Corps de Mylord, ou je vous attaque comme parricide.

TRUSTY.

Je pourrois vous répondre pour lui, Madame: mais on dédaigne d'accabler un adverſaire ſans défenſe..... vous êtes perduë, Madame.

LADY BRUMPTON.

Que veut dire ce vieux penard? Produis le Corps de ton Maître, dis-je? ou le tien m'en répondra. (*Truſty ſort précipitamment.*) Quoi, vous laiſſez échapper cet infâme? Ah, que ton

pere avoit raison de te deshériter !

LORD HARDY.

Vous êtes femme, Madame, & veuve de mon pere : je me tais .... mais, rendez-vous justice à vous-même ; songez à tout ce que je puis vous reprocher.

(Mylord Brumpton & Trusty paroissent, à demi, & observent ce qui se passe.)

LADY BRUMPTON.

Non, Monsieur, vous n'avez ni n'aurez rien à me reprocher. Les volontés de Mylord sont sacrées pour moi, je dois m'y conformer. Il s'est souvenu que vous aviez l'honneur de lui appartenir, & cette considération l'a empêché de vous deshériter totalement .... voilà ce qu'il vous a laissé, pour soutenir la dignité de Comte d'Angleterre.

(Elle lui présente un Sheling.)

LORD HARDY.

O Ciel, quelle insolence ! non, cruelle, non ce n'est pas mon pere qui m'a deshérité ; c'est toi seule, ce sont

tes artifices qui m'ont perdu dans l'esprit du plus respectable des hommes : Cette injustice est ton ouvrage, & je ne l'impute qu'à toi.

Mylord Brumpton entre avec Trusty, d'un côté du Théâtre ; Tatleaid & Mlle d'Epingle paroissent, de l'autre.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. MYLORD BRUMPTON. TRUSTY. TATLEAID. Mlle d'EPINGLE.

TRUSTY.

EH bien, Tatleaid ?... son heure & la nôtre est enfin arrivée !

LADY BRUMPTON.

Ah, que vois-je ? Mon Seigneur, mon Maître, mon Epoux est vivant !

LORD BRUMPTON, *lui tournant le dos.*

O mon fils ! mon cher fils !..... M.

Campley !... Charlotte !... Henriette !.... (*ils tombent tous à ses pieds.*) O mes enfans !... mon corps est trop foible pour l'excès de ma joye.... je vais expirer de plaisir !... ô mon fils !

LORD HARDY.

Fils, héritier, Amant heureux, dans l'espace d'une heure ! Ciel rens moi digne de tant de prospérité !

LADY BRUMPTON.

Un fils, un héritier ! & moi, je ne suis donc plus rien ? Quoi, mon Epoux revit, & ce n'est point pour moi ! c'est pour moi seule qu'il est mort : mes larmes, mes soupirs, mes transports le trouvent aussi muet qu'insensible ?

LORD BRUMPTON.

Il y a si long-tems que je n'ai été à la Comédie, que je ne me rappelle point le rôle que vous répètez. Pardon, Madame, si je demeure sans réponse.

LADY BRUMPTON.

Fort bien, Monsieur ! vous aurez du moins assez de mémoire pour vous souvenir de certain Acte qui me rend propriétaire de tous vos biens....Illustre

Lord ! ceci n'eſt pas tiré d'une Comédie, je penſe : il s'agit d'un fait auſſi ſérieux qu'irrévocable, tant que les Loix ſubſiſteront.... ſi vous me mépriſez, votre vie & votre mort me ſont également indifférentes.... j'étois en deuil pour votre mort, je le ſerai pour votre vie.

TRUSTY.

Laiſſez la dire, Mylord ; un Contrat précédent rend nul celui que vous avez fait en faveur de votre épouſe.

LORD BRUMPTON.

Ton amitié pour moi, te trouble & t'aveugle, mon cher Truſty.... je ne me rappelle aucun Contrat qui puiſſe annuler le ſien.... ô mon fils !

TRUSTY.

C'eſt ce que nous allons voir, dans le moment. Ne vous impatientez pas, Madame..... Mylords, ſoyez tranquiles.

(*Il ſort.*)

CAMPLEY.

La confiance de Truſty me raſſure... je commence à bien augurer de tout ceci.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. TRUSTY *rentre, avec M.* CABINET.

CABINET.

O Ciel!... Mylord Brumpton vivant!... fuyons.

TRUSTY.

Non, Monsieur, vous ne devez, ni ne pouvez fuir : vous pouvez encor moins rétracter ce que je tiens écrit de votre main. Mylord, l'homme que vous voyez, depuis votre mort supposée, n'a pas cessé de roder autour de l'hôtel, dans l'espoir de s'aboucher avec Mylady ou avec Tatleaid sa confidente. Elles ont affecté de faire peu de cas de lui, dans l'intention sans doute d'acheter son silence à meilleur compte, & de l'écarter pour jamais. Après s'être introduit dans l'hôtel, le hazard l'a conduit à la porte de votre appartement ; il vous a vû, jugez de sa ter-

reur !... Preſſé par ſes remords, & ſe regardant comme la cauſe de la perte de votre famille, il a enfin pris le parti de m'écrire cette lettre, par laquelle il avouë & déclare qu'il étoit marié ſécrettement avec Madame, ſix mois avant que vous l'euſſiez connuë.

TOUS ENSEMBLE.

Ciel !... (*Tous la regardent d'un air de mépris.*)

LADY BRUMPTON, *ſe remettant de ſon trouble.*

Tout eſt donc découvert !.. (*à Cabinet.*) Eh bien oui, monſtre, je ſuis ta femme. Tu l'as voulu; rentre avec moi dans la médiocrité : viens partager ma honte, viens être la victime de ma rage. C'eſt toi, lâche, qui me guidas dans les obſcurs ſentiers du crime; c'eſt toi qui m'inſpiras que le bien & le mal étoient également indifférens : tu t'en repens infame ! Ainſi qu'une furie, ſans ceſſe attachée à tes pas, je me charge du ſoin de te faire expier tes forfaits.

(*Cabinet ſe cache le viſage & ſe ſauve. Elle ſort furieuſe, en le ſuivant. Tatleaid la ſuit.*)

SCENE XII. & DERNIERE.

MYLORD BRUMPTON. LORD HARDY. LADY CHARLOTTE. LADY HENRIETTE. M. CAMPLEY. M. TRUSTY. TRIM. Mlle D'EPINGLE. &c.

MYLORD BRUMPTON.

JE vous vois tous confus, ainſi que moi !.. Approchez, mes enfans : je vous regarde tous comme tels ; ainſi je vous ouvre mon cœur. Puis-je être trop ſincere avec vous ! Cette femme eſt ſans doute bien mépriſable : je ne puis cependant la haïr, ni me réſoudre à la laiſſer jamais dans l'indigence..... Je vous avoüerai même, que ſans ſes noirs projets contre les filles de mon ami, (qui m'ont ouvert les yeux ſur ſon caractére, & ſur mon injuſtice envers mon fils) je n'aurois peut-être pas eu la force de ſecouer le joug funeſte dont vous me voyez maintenant rougir. La découverte de ſon premier ma-

riage achéve, en m'humiliant, de me guérir de ma foiblesse; & le mépris occupe maintenant dans mon cœur la place qu'occupoit l'amour.... O Trusty! ô fidéle restaurateur de ma gloire & de ma maison! Comment pourons-nous dignement reconnoître ton zèle, & tes bienfaits? de quel prix pourrons-nous les payer?

TRUSTY.

Il n'en est qu'un, Mylord..... C'est de ne m'en parler jamais.

LORD BRUMPTON. *

O mes amis! Votre félicité sera désormais la mienne: j'y vais appliquer tous mes soins. Puisse l'amour, l'hymen, & l'amitié vous rendre aussi fortunés que je le désire!.. Puissiez-vous, en n'oubliant jamais les malheurs dont je ne me suis sauvé que par une espéce de miracle, n'avoir que des inclinations conformes à votre rang & à votre âge!... Quand la nature affoiblie ne doit plus aspirer qu'au repos, sages, craignez l'amour!

* J'abrége ici une longue Tirade de Mylord Brumpton, qui, quoique belle, fait à ce que je crois languir la fin de la Piéce.

Fin du Tome VIII.



